

# L'APOTRE



FOUGÈRE GÉANTE, ILES PHILIPPINES

**MAGAZINE CATHOLIQUE**

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

## SOMMAIRE

MARS 1928

### Pages

289 — Ce canal. . . . .	THOMAS POULIN.
291 — La vengeance de M. " Doucement " . . . . .	H.-A. DOURLIAC.
293 — Un généreux petit cœur. . . . .	E. DE L., c. ss. r. ( <i>Annales de la Bonne Ste-Anne</i> )
293 — Bernard le poltron . . . . .	HELLÈLE ( <i>L'Etoile Noëliste</i> ).
297 — Tourtes et tourtières . . . . .	E.-Z. MASSICOTTE ( <i>Bull. des Rech. hist.</i> )
299 — La charité du pastour. . . . .	MARCEL D'ENTRAYGUES.
302 — Chronique littéraire : <i>Aux feux de la rampe</i> . . . . .	FERDINAND BÉLANGER.
304 — Éphémérides canadiennes : février 1928. . . . .	
306 — La machine humaine : L'emphysème pulmonaire. . . . .	LE VIEUX DOCTEUR.
308 — Les maladies des paupières. . . . .	DR PIERVAL ( <i>La Maison</i> ).
309 — L'Église catholique. . . . .	PIERRE LÉPINE.
310 — Jésus-Ouvrier. . . . .	FR. M.-J. GERLAUD, O.P. ( <i>La Vie catholique</i> ).
312 — Que faire . . . ? . . . . .	JEANNE LEFRANC.
312 — Boîte aux lettres. . . . .	JEANNE LEFRANC.
313 — Pour s'amuser . . . . .	
314 — Les livres . . . . .	
315 — Le Coureur des bois ( <i>feuilleton</i> ). . . . .	GABRIEL FERRY.

### ILLUSTRATIONS

290 — Vue des bouches du Cattaro, en Dalmatie. . . . .
296 — Vue de Tadoussac, avec son lac au premier plan . . . . .
301 — Dollard des Ormeaux et son fort . . . de glace . . . . .
307 — Une ancienne locomotive. . . . .
314 — Le " Couvento dos Jeronymos " à Lisbonne. . . . .
336 — Ancien fort portugais à Goa. . . . .

" L'Apôtre " est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, par S. S. Benoît XV et par S. S. Pie XI.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. " L'Apôtre " répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. " L'Apôtre " veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. " L'Apôtre " publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

### AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

**Prix d'abonnement: Canada, \$2.00 par année; Etats-Unis, \$3.00**

" L'Apôtre " est imprimé par L'Action Sociale Ltée, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.



# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IX

QUÉBEC, MARS 1928

N° 7

## CE CANAL



UN des problèmes qui attire le plus l'attention conjointe des États-Unis et du Canada, actuellement, est bien celui de la canalisation du Saint-Laurent.

Aux États-Unis comme au Canada les opinions sont quelque peu partagées. Dans son ensemble toutefois, l'opinion américaine est favorable au projet, pendant qu'au Canada elle est moins précise. Le parti au pouvoir aux États-Unis a pour article de son programme cette canalisation ; au Canada aucun parti n'a encore osé aller aussi loin.

On comprend pourquoi. Les États-Unis ont tout à y gagner, au Canada nous avons beaucoup à y perdre. Nous risquons de perdre du pouvoir moteur électrique en même temps que le contrôle effectif d'une partie de notre territoire et de notre fleuve.

La discussion se poursuit ; rien n'est encore fait, mais tout peut se faire.

\* \* \*

M. J.-G. Scott, de Québec, homme d'une grande expérience en matière de transports, écrivait il y a quelques semaines à la *Gazette* de Montréal, une lettre bien intéressante. M. Scott est toujours intéressant pour la bonne raison qu'il se fait une spécialité d'écrire sur des sujets qu'il connaît bien.

Nous résumerons le plus brièvement possible l'opinion de ce Monsieur.

M. Scott tient surtout compte des besoins canadiens qui sont ceux du transport des grains canadiens vers les ports de mer. Il ne s'agit pas

seulement de multiplier les routes vers l'Europe, mais de faire que ces grains arrivent le plus vite possible sur les marchés recherchés.

A cette fin, prétend-il, nos chemins de fer peuvent suffire à la besogne et allonger la période d'expédition du grain canadien d'une couple de mois par année. Il suffirait que nous voulions bien nous servir de nos chemins de fer et ne laissions pas ces grains dans les entrepôts du centre canadien.

La canalisation du Saint-Laurent ne lui paraît pas opportune, et cela pour plusieurs raisons : Notre dette est encore trop lourde, et d'ailleurs les canaux que nous possédons déjà suffisent amplement à la besogne. Construire actuellement ce canal serait gaspiller notre argent. En donnant à nos chemins de fer le trafic qu'ils doivent avoir et sont capables d'opérer, l'auteur de la lettre croit que tout irait bien chez nous et qu'il ne serait pas du tout nécessaire de nous lancer dans des dépenses aussi formidables.

M. Scott n'a pratiquement envisagé le problème qu'au point de vue transport ; mais il y a deux autres aspects à cette question du Saint-Laurent : ceux du développement de l'énergie électrique et du contrôle international, ou finalement américain, de notre fleuve royal...

Inutile d'insister ; les États-Unis veulent cette canalisation pour atteindre deux buts : se procurer du pouvoir moteur électrique pour les industries des États du nord ; pour faire de leurs ports des Grands Lacs des ports océaniques.

\* \* \*

Cela ne se ferait pas sans inconvénients pour nous. D'abord, au point de vue énergie élec-

trique il est certain que nous ne pourrions utiliser immédiatement le surplus de courant que nous donnerait ce canal harnaché. Nous serions alors vivement tentés de le louer à nos voisins. En ces matières tout louage est une vente pure et simple. Déjà nous exportons du pouvoir et il est entendu que jamais nos voisins ne consentiront à ce que le marché soit discontinué.

Nous serions donc en pratique des fournisseurs obligés et le jour où pour activer notre développement, nous aurions besoin de ce pouvoir moteur, il nous serait impossible de l'obtenir.

En nous jetant tête baissée dans cette affaire, nous risquons donc de paralyser notre futur développement national dans une partie pour le moins du pays.

L'autre aspect du problème n'est pas moins grave. Nos voisins américains vont même jusqu'à offrir de défrayer le coût de la canalisation, parce qu'ils savent bien que notre situation financière n'est pas si brillante qu'elle puisse nous autoriser à nous lancer dans de tels travaux.

Ces offres veulent dire au moins deux choses : que les États-Unis veulent absolument du

canal et qu'il y a danger que notre fleuve tombe sous leur contrôle, ou du moins devienne une voie purement internationale. Si nous allions consentir aux avances américaines nous donnerions prise à la raison de "celui qui a payé" ; si nous payons notre part, nous nous mettons en face de la loi du plus fort.

C'est Louis XIV qui le disait : les meilleurs traités ne valent rien s'ils ne sont appuyés sur une puissance militaire. On trouvera toujours un motif pour les interpréter selon les désirs du plus fort.

Nous en sommes là.

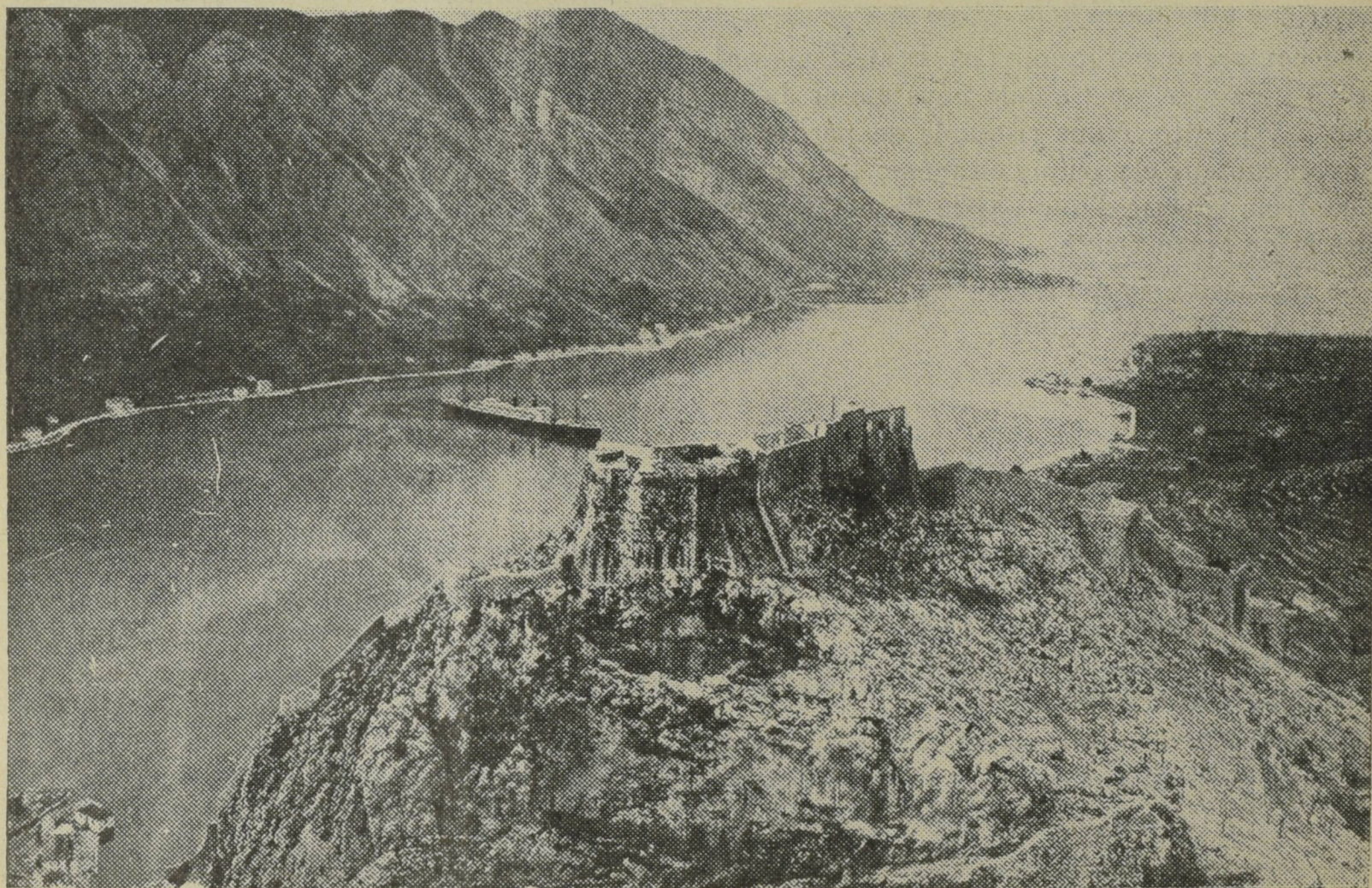
Nous est avis qu'au point de vue canadien, si nous devons construire un nouveau canal, l'intérêt commande de le faire entièrement en territoire canadien, même s'il nous en coûtait plus cher.

Pour permettre à la navigation de mieux servir l'Ouest n'avons-nous pas déjà le projet du canal de la Baie Georgienne ?

Que faisons-nous de ce projet ? On en discutait il y a cent dix ans ; aujourd'hui nos voisins nous le font oublier.

Revenons donc à nos projets et à nos intérêts.

Thomas POULIN.



VUE DES BOUCHES DU CATTARO, EN DALMATIE.

# La vengeance de M. "Doucement"

"Vous attaquez, je me défends".

*L'Abeille et la Guêpe.*

(FLORIAN.)

**M**ONSIEUR "Doucement" était un pacifique ; ce qui n'est pas le cas de tous les pacifistes. Dans sa vie paisible, il avait de son mieux évité les querelles et travaillé à les apaiser parmi ses parents, amis, voisins, collègues.

Fonctionnaire modèle jusqu'à la cinquantaine ; savant consciencieux plus occupé de son laboratoire et de ses collections que des rivalités et des ambitions il était toujours demeuré au second plan parce qu'il n'avait rien d'un combatif, détestait la lutte et les bourrades et prétendait dénouer tous les conflits avec de la patience et de la bonne volonté.

— Doucement ! messieurs doucement ! répétait-il d'abord quand on venait lui soumettre un grief ou se plaindre d'une injustice.

Le nom lui en était resté et avait fini par faire à peu près oublier celui qu'il avait reçu de ses parents.

Attaché au muséum, les mauvais plaisants affirmaient que sa vue eut suffi à faire rentrer les grands fauves dans le devoir et que les crocodiles pleuraient d'attendrissement quand ils le voyaient passer.

Retiré dans un petit village de l'Oise où il avait acheté une bicoque, véritable retraite du sage, il ne pratiquait ni la chasse ni la pêche, qui lui semblaient sports barbares, et consacrait ses loisirs à l'apiculture, il avait publié de nombreux mémoires contre la destruction des petits oiseaux et un Traité de l'élevage des abeilles qui faisait autorité d'autant qu'il avait dans son jardin des ruches merveilleuses dont le miel parfumé était aussi réputé des amateurs que celui du mont Hymette, grâce au choix judicieux des espèces de fleurs auxquelles ses ouvrières allaient puiser.

Il en faisait volontiers les honneurs à ses visiteurs, intéressés par ses savantes dissertations, sur les mœurs de ce peuple ailé, et aux gamins alléchés par ses tartines.

— Doucement ! mes enfants ! doucement ! recommandait-il pour ne pas effaroucher les travailleuses.

Dans l'enclos embaumé, c'était un bourdonnement continu, un vol d'ailes dorées, dans un nuage de pollen, et quand il se promenait plongé dans son Virgile il pouvait se croire revenu au temps des Georgiques.

"Il n'aurait pas fait de mal à une mouche !" selon le dicton populaire ; mais il ne redoutait pas un coup d'aiguillon. On l'avait vu séparer deux essaims en guerre et faire rentrer les plus furieuses dans le devoir :

— Doucement ! mes petites, doucement !

Et, certain jour, où les ouvriers de la fabrique, excités par quelques fortes têtes, s'étaient mis en grève et avaient voulu faire un mauvais parti au directeur, il avait suffi de la présence du vieux professeur pour remettre le calme avec son éternel :

— Doucement ! mes amis, doucement ! aussi irrésistible pour les hommes et les foules, du moins il le croyait !

Et il vivait heureux entre ses livres, ses oiseaux et ses abeilles.

\*

\* \*

— Doucement ! messieurs, doucement ! Mais cette fois on ne l'écoute plus.

Un grondement sourd, qui n'est pas celui du tonnerre ; des détonations sèches qui ne sont pas les pétards des gamins ; des commandements rauques, des menaces brutales forment un concert infernal auquel il est impossible d'imposer silence.

Le village est envahi ; l'église bombardée, les ruches brûlées. M. "Doucement", qui ne s'indigne pas de grand'chose, a vu avec stupeur, des hommes qui ne se bornent pas à faire la guerre aux hommes mais encore à l'asile des vieillards, au clocher de Dieu, aux toits des abeilles... et il a voulu les défendre.

Pour ce fait, il est traduit devant le Conseil de guerre, siégeant dans sa propre maison.

Il ne proteste pas, ne discute pas, ne parle pas.

A quoi bon ? Il n'a plus affaire aux filles de l'Attique, accessibles à la raison, à la douceur ; mais à des guêpes provocantes : si corselet et dard sont pareils... elles ignorent le miel.

Et un vieil entomologiste ne saurait les confondre.

Il est condamné d'avance et ne s'en émotionne guère ; la destruction de ses ruches et de sa bibliothèque lui est bien plus sensible et il regarde avec un soupir les livres précieux lacérés, dispersés, arrachés par une soldatesque avinée... Heureusement qu'il a son Elzévir favori dans sa poche... et il sourit de la remarque puérile, à la veille d'être fusillé... mais que comprendrait un bibliophile.

Soudain son attention distraite est ramenée vers le tribunal ; avec des exclamations gutturales, on lui montre un uniforme de franc-tireur, déniché au fond d'une commode ?

Et les Français affirment qu'il n'y a pas de corps francs !

A qui donc ce costume ?

Un peu de rose aux joues, le vieillard redresse sa petite taille :

— A moi, dit-il simplement, au milieu de l'étonnement général... Je n'ai pas toujours été vieux... et j'ai toujours été Français.

\*

\* \*

L'arrêt est parti à la Kommandantur d'où doit revenir l'ordre d'exécution.

M. "Doucement" attend, paisible, en relisant son Virgile... Mais parfois ses yeux lisent au-dessus des lignes une page lointaine, si lointaine que presque oubliée... et que l'uniforme usé a fait revivre...

Tout là-bas, il évoque le pieux adolescent, destiné à Saint-Sulpice et qui, un jour, a senti une bouffée de colère lui monter au cerveau, devant la France envahie. Sans rien dire, il s'est sauvé de la maison pour s'engager dans les francs-tireurs. Pendant que sa mère succombait d'inquiétudes et de privations dans Paris assiégé, lui a vu la guerre ; il l'a fait et il en a gardé l'horreur.

Il avait bien le courage, mais ça ne suffit pas et son cœur trop tendre et pitoyable ne parvenait pas à s'endurcir au contact et à l'exemple de ses rudes compagnons.

— Pas de quartier à qui ne veut pas nous en faire, disait le sergent, qui avait eu deux frères fusillés.

Un jour, un officier de uhlans fut abattu dans un bois ; on lui prit ses dépêches et on le laissa râlant sous son cheval mort.

— Achève-le, ordonna le sergent au "petit curé" par pitié peut-être.

La petite troupe s'éloignait. Le jeune franc-tireur revint sur ses pas... Le mourant tout jeunet aussi, avec une figure de fille, gémissait faiblement, appelant sa mère... Le Français pensa à la sienne et son cœur chavira...

— Doucement, monsieur, doucement !

Il le tirait de sous sa monture qui l'écrasait et l'adossait à un arbre, puis comme il le regardait avec terreur armer son revolver, le "petit curé" le déchargea en l'air.

L'autre comprit, une lueur de gratitude passa dans ses yeux ; il voulut parler ; mais il était trop épuisé... Alors du doigt, il lui montra un tout petit livre arraché de sa poche avec ses papiers, sans doute.

— Mon nom... gardez...

Et il s'évanouit.

Quand il rejoignit ses compagnons, le jeune soldat était un peu pâle...

— Morte la bête, mort le venin, dit philosophiquement le sergent.

Et avisant le petit livre :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un Virgile, sergent...

— Du latin ? C'est bon pour les curés !  
Ça te servira de bréviaire.

\*

\* \*

■ Dans le matin blafard, le peloton d'exécution s'avance encadrant le prisonnier très calme. L'arrêt est revenu de la Kommandantur, signé von Berlach, et M. Doucement demande, très poli, à l'officier tout jeunet qui préside aux préparatifs :

— Pourriez-vous me dire le prénom du général von Berlach, monsieur ?

— Mon père s'appelle Otto.

— Ah ! c'est monsieur votre père ? J'en suis charmé.

Il a une lueur de malice aux coins des yeux et, comme on lui offre un bandeau :

— Inutile, dit-il. C'est moins difficile de mourir que de tuer, pour un Français... Mais j'aurais une prière à vous adresser, monsieur le lieutenant ?

Faites, monsieur, nous ne sommes pas des Barbares.

— C'est entendu. Eh bien ! vous me feriez grand plaisir en me donnant vous-même le coup de grâce et en acceptant cet Elzévir, en souvenir... quand je serai tué.

Un peu étonné, le jeune officier répondit :

— Soit.

Et quand le vieillard fut tombé, face à l'ennemi, en murmurant un vers du poète, il s'approcha du corps palpitant et froidement, déchargea son revolver... puis il ramassa le Virgile, taché de sang, et l'ouvrit machinalement...

Sur la première page s'étalait la signature d'*Otto von Berlach* et au-dessous cette simple note de l'ex-franc tireur :

"En souvenir d'un officier de uhlans épargné par moi pendant la campagne de France... Il est plus facile de mourir que de tuer !"

Il l'avait prouvé !

H.-A. DOURLIAC.

---

## AVIS IMPORTANT

Tous les anciens abonnés des États-Unis sont priés de régler directement avec notre bureau pour renouvellement d'abonnement à notre revue.

Personne n'est autorisé de notre part à faire la collection des anciens abonnés aux États-Unis.

"L'APÔTRE", 105, rue Ste-Anne, QUEBEC.

# LE THÉ "SALADA"

286F

**Vert, Noir ou Mélangé, est toujours de provenance Indienne ou Ceylanoise. Le goût diffère selon la variété choisie; la qualité est invariablement supérieure. 75c. à \$1.05 la lb. En vente partout.**

## *Un généreux petit coeur*

A SHERBROOKE

**L'**AMOUR des missions s'allume et grandit vite dans le cœur des enfants. On a souvent signalé des gestes touchants de généreux petits écoliers en faveur des missions. Voici un nouveau trait de générosité qui mérite une mention honorable. Il est d'un petit Sherbrookoise de 7 à 8 ans, et il s'est passé, il y a quelques semaines, lors de la cérémonie d'adieu de nos missionnaires dans notre église de Sherbrooke.

Après l'allocution de circonstance, l'un des missionnaires, le R. P. Gagné, circulait dans la nef, pour recueillir les offrandes des fidèles. Tout à l'arrière, un petit garçon, dont la mise simple dénotait une famille plutôt modeste, voyant venir le missionnaire, lève vers lui un visage où se reflète une vive émotion. Il met la main à sa poche, mais la retire vide et baisse la tête. Le missionnaire, après lui avoir jeté un coup d'œil, s'apprête à passer. Alors vivement, le petit plonge de nouveau la main dans sa poche et dépose sur le plateau une petite boîte de fer blanc. Au missionnaire qui lui sourit, l'enfant laisse voir des yeux où les larmes apparaissent déjà; puis il se met la tête entre les mains un bon moment. Mais ce fut vite fini. Quand le missionnaire revint par l'autre allée, il vit le généreux enfant les mains jointes avec piété et regardant l'ostensoir de ses grands yeux candides.

La petite boîte, c'était sa petite banque. Elle contenait deux 25 sous et un grand nombre de gros sous. Il y avait la petite somme de une piastre et 15 sous. C'était toute sa fortune. Et c'était aussi sans doute le fruit de nombreux petits sacrifices, la récompense de petits succès scolaires et de services rendus. En donnant tous ses sous amassés un par un, le généreux

enfant faisait peut-être le sacrifice de jouets ou de petits plaisirs longtemps et beaucoup désirés.

C'est un geste de générosité touchante qu'il a fait là, notre petit Sherbrookoise. Et si des pleurs montèrent à ses yeux, le bon Jésus dut faire descendre beaucoup de joie dans son cœur. Et qui sait? peut-être aussi a-t-il déposé le germe de la vocation missionnaire. Ce qui est certain, c'est que le généreux sacrifice de cette petite âme sera écrit en lettres d'or dans le grand livre du ciel et que devant Dieu il vaudra beaucoup pour obtenir la conversion

des petits païens.

E. DE L., c. ss. r.

*(Annales de la Bonne Ste-Anne).*

## *Bernard le poltron*

**B**ERNARD Delfaux, resté orphelin tout jeune, avait été élevé dans un petit village du Dauphiné, par une vieille cousine, Mlle Anastasie.

Celle-ci, sèche et avare, n'avait jamais témoigné aucune affection au pauvre enfant. Son principal moyen d'éducation consistait à effrayer Bernard par des menaces d'interventions imaginaires et terrifiantes : les loups-garous, les croque-mitaines, les revenants, les diables aux longues griffes; tous ces êtres chimériques étaient, selon les dires de Mlle Anastasie, toujours prêts à apparaître; ils rôdaient partout, mystérieux et cruels.

Bernard avait pourtant fini par comprendre que tous ces personnages étaient purement imaginaires. Mais, nature impressionnable et nerveuse, il était resté, après ces frayeurs enfantines sans cesse renouvelées, d'une émotivité presque malade.

Il avait peur de tout, d'un rien, et ces peurs irraisonnées paralysaient en lui toute volonté.

Plusieurs fois, les circonstances lui avaient donné l'occasion de rendre service à autrui dans un danger quelconque. Mais, chaque fois, pris d'une frayeur nerveuse, il s'était enfui lâchement, bêtement, malgré lui.

Dans tout le village, maintenant, il avait la réputation d'un capon et d'un pleutre. Il sentait peser sur lui le mépris général. Et lorsque ses camarades l'accablaient de quolibets, de moqueries, ou le houspillaient rudement, nul ne songeait à prendre sa défense : c'était Bernard le poltron, un lâche un propre à rien !

Il souffrait cruellement de cette situation. Souvent, il avait pris des résolutions énergiques pour vaincre sa poltronnerie.

Mais au premier péril, même irréel, ses meilleures résolutions s'évanouissaient, sombraient dans le bouleversement de son émotion nerveuse.

Une seule personne, dans tout son entourage, continuait pourtant à lui témoigner de la sympathie: c'était Mme Vernier, la mère de son camarade Jacques, qui habitait au bout du village dans une gentille propriété nommée les Tilleuls.

Parfois, Mme Vernier essayait de raisonner le malheureux poltron.

— Voyons, mon petit Bernard, disait-elle doucement, pourquoi t'es-tu sauvé ainsi l'autre jour? Et ce matin encore, quand on te demandait d'aller chercher du grain dans la grange, pourquoi as-tu refusé d'y aller tout seul? Il n'y avait pas de danger, tu le sais!

— Je le sais, oui, Madame, murmurait Bernard, les yeux remplis de larmes, mais... je ne peux pas, je vous assure..., ce n'est pas ma faute. Je voudrais bien, seulement... j'ai peur et je ne suis plus maître de moi...

— Allons, prends courage, mon pauvre petit. Tu deviendras plus brave en grandissant, disait-elle doucement en lui effleurant la joue d'une caresse.

Bernard était troublé jusqu'au fond du cœur de sentir cette douceur, cette sympathie encourageante, parmi tant de mépris, de rires moqueurs, de rudesses. Il avait voué en lui-même, à Mme Vernier, un culte profond, une vénération passionnée.

Un jour il était allé, avec un groupe de ses camarades, se promener dans un vallon encaissé entre de hautes roches abruptes. Il faisait chaud dans ce fond abrité du vent.

— On serait bien mieux là haut, s'écria soudain l'un des joyeux promeneurs. Qui est-ce qui veut grimper au sommet de cette roche? Voyez, il y a un sentier en lacet.

— Oh! se récria Bernard, ce n'est pas un sentier, c'est tout juste bon pour des chèvres. Ce serait affreusement dangereux.

— Oh! oh! toujours le même courage, s'éclaffe le petit Jacques Vernier qui faisait partie de la bande. Avec toi, il y a du danger partout.

— Ne l'écoutons pas, reprend un autre. S'il a peur, il restera ici. Moi, je monte là-haut. On aura de l'air et de la vue.

— Et nous redescendrons par l'autre versant, qui est en pente douce, avec des ronciers couverts de mûres. Hop! en route!

— Allons, Bernard, viens-tu? demande Jacques.

— Non? Oh! non, dit le poltron, c'est folie que faire une telle ascension!

— Ah! ah! il appelle cela une ascension! Ne croirait-on pas qu'il s'agit d'escalader le Mont Blanc?

— Ou le Gaorisakar!

Et les quolibets de pleuvoir, chacun lançant son mot.

— Il te faudrait une corde et un alpenstock, sans doute?

— Monsieur souffre de vertiges?

— Poule mouillée!

— Capon!

— Au revoir, Bébé. N'oublie pas de prendre ton biberon, tout à l'heure.

Et la bande joyeuse s'élançait en file indienne sur le sentier, assez étroit mais praticable, taillé en corniche, dont la seule vue donne au pauvre Bernard une affreuse sensation de vertige.

Ils atteignent rapidement et sans encombre le haut de la roche. Maintenant, ils ont disparu aux yeux de Bernard. Celui-ci les entend courir et s'amuser là-haut, sur les sommets tapissés de gazon.

Morfondu, découragé, Bernard se laisse tomber à terre, dans l'herbe. Des larmes de rage lui échappent, il étouffe de honte. Ne pourrait-il grimper, lui aussi, le long de la roche, rejoindre là-haut ses compagnons de jeu?

Non, non, vraiment, il ne le peut pas, il ne le pourra jamais... Il sent bien que, dès les premiers pas sur cet étroit chemin en corniche, le cœur lui manquerait...

Et, tandis qu'il pleure, affalé dans l'herbe, le visage empourpré de confusion, une voix railleuse descend jusqu'à lui:

— Eh bien! Bébé, es-tu sage en bas? Prends garde de tomber surtout. Ta nounou a oublié de te mettre ton petit bonnet d'osier pour amortir les chutes.

C'est Jacques Vernier qui s'est avancé sur le bord de la roche pour se moquer du poltron. Et des rires joyeux, un peu en arrière, font écho à ses railleries.

Bernard ne bouge pas, il ne redresse même pas la tête.

Mais, soudain, un grand cri retentit, un cri d'angoisse, un appel déchirant.

Jacques s'est avancé trop près du bord. Son pied a glissé, et le petit imprudent, perdant l'équilibre, roule sur la pente rapide... Il va venir s'écraser sur le sol, au fond du vallon!...

Non, un arbrisseau, solidement enraciné dans une faille, à mi-pente, l'arrête au passage... Jacques s'y cramponne éperdument. Et il appelle ses camarades à son aide.

Ils sont là-haut, bouleversés d'angoisse, penchés sur le bord de l'abîme, au risque d'y rouler eux aussi. Que faire? Comment secourir leur malheureux compagnon?

Le sentier en lacets, cent mètres plus loin, ne peut être d'aucun secours pour parvenir jus-



qu'à l'arbrisseau. Et quant à descendre cette pente abrupte sur laquelle a roulé le malheureux Jacques, ce serait se vouer à une mort certaine.

— Il faudrait une corde, dit quelqu'un.

— Courons vite en chercher une au village, propose un autre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. Les deux meilleurs coureurs de la bande partent à toute vitesse.

Les autres encouragent leur camarade :

— Prends patience, Jacques, on va te passer une corde.

Mais le village est loin. Jacques, meurtri par sa chute, sent ses forces l'abandonner.

— Je n'en peux plus, dit-il, je ne pourrai jamais attendre jusqu'à leur retour.

Bernard, au fond du vallon, s'est dressé, les cheveux hérissés d'épouvante, la sueur aux tempes. Il n'a même plus la force de s'enfuir... Il reste immobile, cloué sur place, s'attendant à voir d'un instant à l'autre son malheureux camarade venir s'écraser à ses pieds.

Et pourtant... il remarque sur les roches, au-dessous de l'arbrisseau, des sortes d'aspérités, des saillies... Si quelqu'un de souple, hardi et courageux, se trouvait là, peut-être pourrait-on arriver jusqu'à Jacques... Mais lui, Bernard, il ne pourrait pas... c'est impossible !

Il fit deux pas..., puis recula. C'était inutile d'essayer, il en était incapable.

Au-dessus de lui, Jacques poussa un gémissement :

— Vite... Oh ! vite..., je ne peux plus... Maman ! à moi !... Maman !

Bernard revit soudain en imagination le bon regard affectueux de Mme Vernier. Il lui sembla sentir encore sur sa joue la caresse amicale de ses douces mains.

Et il crut voir aussi les yeux d'épouvante, la figure horrifiée de la maman de Jacques quand on lui rapporterait le cadavre pantelant de son fils.

Et lui, Bernard, reviendrait sain et sauf... Il n'aurait rien fait, rien tenté, pour épargner à Mme Vernier ce chagrin atroce ?

Non, cela ne serait pas !

Électrisé par un effort de volonté qu'il ne s'expliquait pas lui-même, Bernard s'élança, s'accrocha aux saillies de la pente, se hissa de roche en roche, se cramponnant aux moindres aspérités, s'écorchant les mains, les genoux et les coudes... ne voyant plus, en quelque sorte, que les doux yeux de Mme Vernier qui semblaient le suivre et l'encourager de leur regard pénétrant.

Il entendit Jacques qui murmurait :

— C'est fini..., je suis trop fatigué... adieu.

Mais au même instant, lui, Bernard, atteignait l'arbrisseau. Il s'y cramponna à son tour, enlaçant son camarade dans une étreinte désespérée.

— Tiens, bon, Jacques, serre-moi dans tes bras. Là, à nous deux, nous aurons plus de force pour attendre la corde.

En effet, enlacés l'un à l'autre autour de leur fragile point d'appui, ils pouvaient prolonger un peu leur résistance réciproque.

Quant à redescendre par leurs propres moyens il n'y fallait pas songer.

Mais leurs forces s'épuisaient rapidement. La fatigue les gagnait. Mon Dieu ! que cette corde était longue à venir !

Enfin, ils entendirent des cris là-haut :

Les voilà ! les voilà ! Encore un peu de courage, voilà la corde !

Un instant après, Bernard vit descendre à portée de sa main une corde solide terminée par un large nœud coulant. Jacques était à bout de forces, presque évanoui.

Par un suprême effort de volonté nerveuse tous ses muscles tendus, Bernard, en maintenant son camarade de son bras gauche, put saisir la corde de la main droite et faire passer la large boucle autour du corps de Jacques.

Quant à lui... Oh ! pour lui, c'était fini. Il n'avait plus de force, son énergie était à bout.

Après tout, personne ne le regretterait... Jacques était sauvé... Mme Vernier serait contente... Lui, Bernard, personne ne l'aimait...

Il ferma les yeux, ses pauvres bras épuisés desserrèrent leur étreinte, il se sentit glisser dans le vide, dans l'abîme..., puis il ressentit une violente secousse, une vive douleur au pied droit. Et il perdit connaissance sans se rendre compte que son pied s'étant trouvé pris dans la corde, il était suspendu dans le vide, la tête en bas, la cheville meurtrie d'une entorse, mais sauvé d'une terrible chute.

Quand il revint à lui, il était couché dans un bon lit, dans une chambre claire et ensoleillée.

— Où suis-je ? murmura-t-il.

— Aux Tilleuls, chez ton ami Jacques. Ne t'agite pas, fit une voix très douce près de lui.

Il ouvrit de grands yeux étonnés. Mme Vernier se penchait sur lui, souriant avec bonté.

— Jacques ? murmura-t-il avec angoisse.

— Jacques est sauvé, il va bien, fit Mme Vernier avec une expression radieuse.

— Je suis content, dit simplement Bernard.

Mais, troublé par la fièvre, il sentait son esprit divaguer encore. Il ne pouvait se croire sauvé, lui aussi.

— C'est fini, disait-il, se parlant haut à lui-même, c'est fini. Mais qu'importe ! Un enfant sans maman, c'est si triste... Je me demande si..., si c'est aussi triste d'être..., être une maman sans enfant.

— Grâce à toi, je ne connais pas cet affreux chagrin, dit Mme Vernier d'une voix grave et tout émue. Mais, désormais, tu auras une maman, toi aussi. Et moi, j'aurai deux fils.

Bernard la regarda un instant sans comprendre. Il n'eut enfin conscience de son bonheur que lorsque Mme Vernier, se penchant vers lui, le serra dans ses bras et l'embrassa tendrement.

Alors, fou de joie, il lui rendit son étreinte en l'appelant :

— Maman !

Mme Vernier le garda près d'elle, en effet, et le soigna comme son propre fils. Entouré de bons soins par sa mère adoptive, heureux et confiant, il guérit bientôt, non seulement de son entorse, mais aussi de ses faiblesses nerveuses. Ses sottises frayeurs d'antan le font rire à présent.

Jacques aime sincèrement son frère adoptif. Et il ferait passer un mauvais quart d'heure à quiconque se permettrait de qualifier Bernard de poltron.

Mais personne n'y songe plus, désormais. Ceux-là mêmes qui, précédemment, avaient le plus accablé Bernard de leur mépris, ne cherchent maintenant qu'à lui témoigner leur estime. Son acte de courageux dévouement l'a réhabilité aux yeux de tous.

Et, entouré d'affection par les deux jeunes garçons, Mme Vernier n'eut toujours qu'à se louer de sa bonne action.

HELLÈLE.

(*L'Etoile Noëliste.*)

— — —  
 “ NE ME DONNEZ PAS LE JOUR ”

Maman vient réveiller la petite Simone, qui dort à poings fermés :

— Il est huit heures, ma chérie, il faut te lever...

— On ne voit rien ici !...

— C'est que les rideaux sont fermés...

— Je vais les ouvrir et te donner du jour.

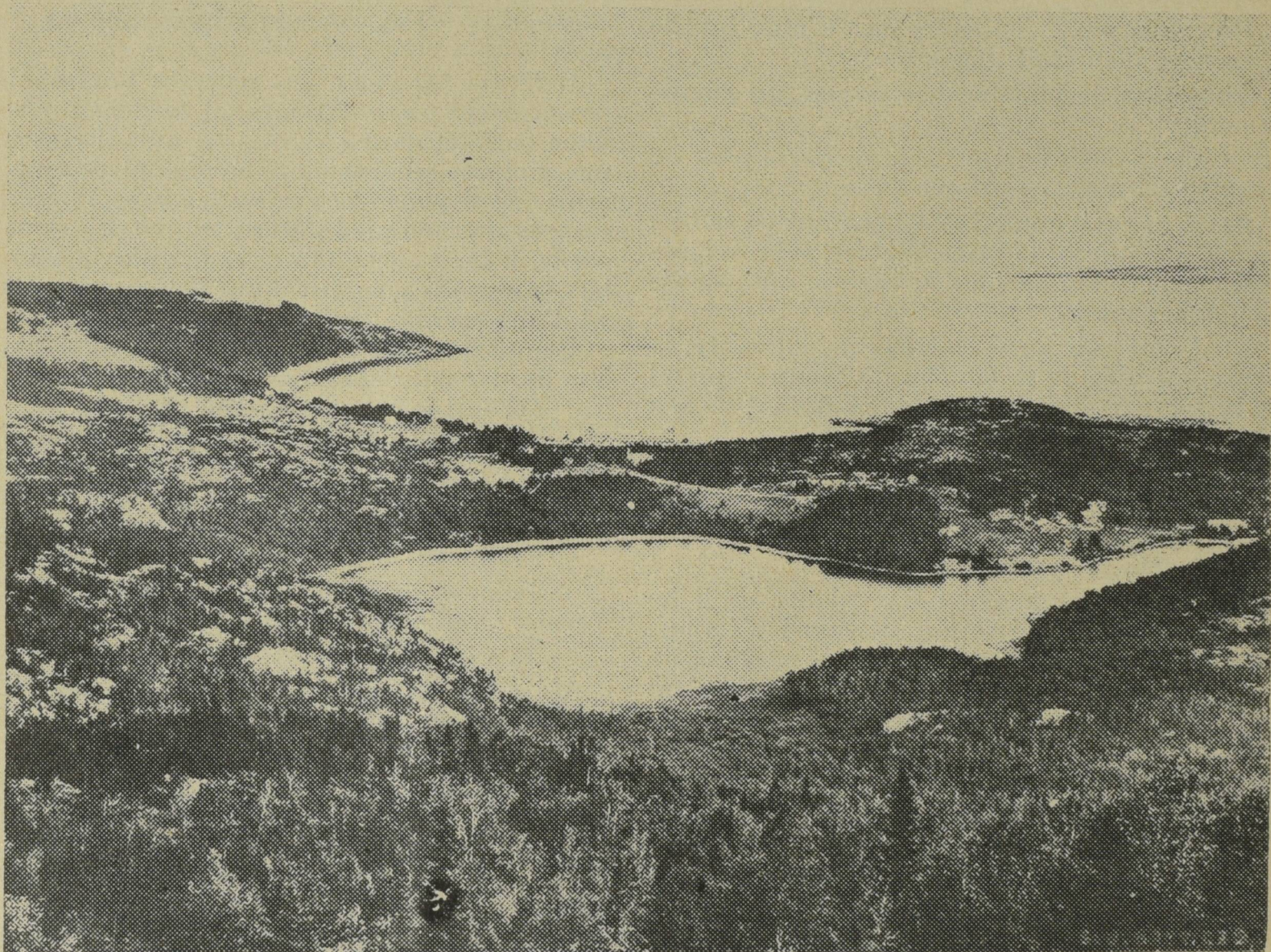
— Oh ! non maman... ne les ouvrez pas !...

— Et pourquoi donc ?...

— Je vous en supplie !... Ne les ouvrez pas !...

— Mais, enfin, pourquoi ?...

— Parce que, hier, vous avez lu, dans l'Histoire Sainte, que Rachel était morte “ en donnant le jour ” à Benjamin... Alors, ne me donnez pas le jour... si vous alliez mourir !...



VUE DE TADOUSSAC, AVEC SON LAC AU PREMIER PLAN.

Dans le lointain, on remarque la Pointe-aux-Alouettes.

## Tourtes et tourtières

**D**ANS ma petite jeunesse, j'ai entendu des vieillards de soixante-dix ans et plus parler abondamment des tourtes qui dans "leur temps" s'abattaient sur les campagnes comme une manne et fournissaient à la population des mets délicieux ne coûtant que la peine de les préparer. Au rappel des ripailles d'antan, ces bonnes gens rajeunissaient, leurs yeux pétillaient d'aise et leurs lèvres savouraient encore. Quant aux malheureux auditeurs, dont j'étais, ils contemplaient avec envie ces chanceux qui avaient pu goûter aux tourtes.

Mais qu'est-ce que c'était qu'une tourte ? Pourquoi n'y en a-t-il plus ?

\*

\* \*

Longtemps après, je constatai que les tourtes avaient forcé l'attention des grands fonctionnaires du régime français plus de deux siècles avant que les voix du souvenir m'eussent confié le nom du volatile estimé de nos pères.

Ainsi à Montréal, l'intendant Antoine-Denis Raudot signa, le 22 juin 1710, une ordonnance qui défendait à ceux qui allaient à la *chasse aux tourtes*, d'entrer dans les terres ensemencées de blé, pois et autres grains. (1)

Le 16 mars 1748, l'intendant Hocquart défendait de *chasser les tourtes* sur la terre de J.-B. Hervieux à la Pointe-aux-Trembles, à cause des dommages que l'on causait aux bois et aux semences. (2)

On ne cherchait qu'à obtenir des gens de ne pas chasser sur les terres exploitées, nullement de ne pas profiter de la présence des tourtes qui nous visitaient alors par milliers, comme en témoigne cette page de l'ouvrage du sieur Bonnefons, lequel écrivait au mois de septembre 1752 :

" Dans cette saison les tourterelles sont très abondantes à Québec et aux environs, surtout dans le courant du mois de septembre, époque où ces volatiles passent habituellement, pendant une quinzaine de jours, pour aller chercher un climat plus chaud, en si grande quantité qu'elles produisent l'effet d'un nuage épais ; elles passent souvent tout près de terre ce qui facilite d'en tuer beaucoup, non seulement à coups de fusils, mais encore avec des bâtons, c'est ce qui m'arriva ainsi qu'à plusieurs autres cette année où il en fut tué un si grand nombre qu'on les vendit douze sous la douzaine ; encore les voulait-on toutes plumées de sorte qu'on en donnait une douzaine à plumer pour une autre douzaine toutes plumées. Ces vola-

tiles sont ordinairement très grosses dans cette saison et procurent une grande douceur quoique passagère, elles font de très bon bouillon et s'accrochent comme des pigeons." (3)

Soixante ans plus tard, le naturaliste américain, d'origine française, Jean-Jacques Audubon écrivait que les tourtes étaient en aussi grande abondance que jamais et il cite des faits qui corroborent complètement la narration du sieur Bonnefons :

" La grande force de leurs ailes leur permet de parcourir et d'explorer, en volant, une immense étendue de pays dans un très court espace de temps. Ainsi des pigeons ont été tués dans les environs de New-York, ayant le jabot encore plein de riz qu'ils ne pouvaient avoir pris, au plus près, que dans les champs de la Georgie et de la Caroline. Or, comme leur digestion se fait assez rapidement pour décomposer entièrement les aliments dans l'espace de douze heures, il s'ensuit qu'ils devaient, en six heures, avoir parcouru de trois à quatre cents milles ; ce qui montre que leur vol est d'environ un mille à la minute . . .

" La multitude de ces pigeons dans nos forêts est véritablement étonnante ; à ce point que moi-même qui ai pu les observer si souvent et en tant de circonstances, j'hésite encore, et me demande si ce que je vais raconter est bien un fait ; et pourtant je l'ai vu, je l'ai bien vu, et cela dans la compagnie de personnes qui, comme moi, en restèrent frappés de stupeur.

" Pendant l'automne de 1813, je partis de Henderson où j'habitais, sur les bords de l'Ohio, me dirigeant vers Louisville. En traversant les landes qu'on trouve à quelques milles au-delà de Hardensbourg, je remarquai des pigeons qui volaient du nord-est vers le sud-ouest en si grand nombre, que je n'avais rien vu de pareil. Voulant compter les troupes qui pourraient passer à portée de mes regards dans l'espace d'une heure, je descendis de cheval, m'assis sur une éminence, et commençai à faire avec mon crayon un point à chaque troupe que j'apercevais. Mais bientôt, je reconnus qu'une pareille entreprise était impraticable, car les oiseaux se pressaient en innombrables multitudes. Je me levai, comptai les points qui étaient sur mon album ; il y en avait cent soixante-trois de marqués en vingt-et-une minutes ! Je continuai ma route, et plus j'avancais plus je rencontrais de pigeons. L'air en était littéralement rempli, la lumière du jour, en plein midi, s'en trouvait obscurcie comme par une éclipse ; la fiente tombait semblable aux flocons d'une neige fondante et le bourdonnement continu des ailes m'étourdissait et me donnait envie de dormir.

" Je m'arrêtai, pour dîner à l'hôtel de Young, au confluent de la rivière Salée avec l'Ohio ; et

(1) MASSICOTTE: *Arrêts, édits, ordonnances, etc.*, p. 72.

(2) *Ibid.*, p. 113.

(3) *Voyage au Canada, 1751-1761*, p. 43.

de là, je pus voir à loisir d'immenses légions passant toujours sur un front qui s'étendait bien au-delà de l'Ohio, dans l'ouest. . . .”

Audubon nous dit encore qu'en 1805, il a vu des voiliers ayant une cargaison complète de pigeons, venir les décharger sur les quais de New-York où ils se vendaient un centin la pièce, et qu'en mars 1830, ils étaient si abondants sur les marchés de cette ville, qu'on en rencontrait partout. En Pennsylvanie, il a connu un individu qui en prit près de cinq cents douzaines en un seul jour.”

Cette longue mais intéressante citation est extraite de l'ouvrage que notre naturaliste, le canadien-français C.-E. Dionne, a consacré aux oiseaux de la province de Québec.

A ce qui précède M. Dionne ajoute :

“Maintenant, et depuis un bon nombre d'années elles sont, à bien dire, totalement disparues de notre province ; les derniers spécimens que je me suis procurés ici remontent à plus de vingt ans ; ils avaient été tués dans la forêt en arrière de Charlesbourg, et depuis, il ne m'a plus été possible de m'en procurer. Pourtant la tourte se voyait encore en grandes bandes jusqu'en 1875, dans plusieurs paroisses du côté sud du fleuve, entre autres à Trois-Pistoles, St-Paschal, St-Philippe-de-Néri, Mont-Carmel, St-Nicolas, etc. On m'a dit même que dans cette dernière paroisse en 1875, dans un seul coup de rets, on en avait capturé plus de dix douzaines ; et ceci n'arrivait pas souvent même dans le temps où elles étaient si nombreuses, mais ce fait n'en prouve pas moins leur grand nombre encore à cette époque, après ce qu'on vient de voir de ce nombre prodigieux de tourtes, on comprend difficilement qu'elles soient disparues presque totalement dans un si court espace de temps. Il n'y a aucun doute que les terribles massacres que l'on en a fait et surtout les déboisements successifs des forêts où elles allaient nicher et se reposer, ont contribué à en diminuer graduellement le nombre jusqu'à la disparition.”

\* \* \*

Vous savez que tourte est le nom que nos ancêtres donnaient à un pigeon voyageur. Ce mot ils l'avaient emporté de France, peut-être de Normandie.

De nos jours, le *Nouveau Larousse* nous apprend, qu'en France, tourte signifie tarte ou pâté. Passons à tourtière. Ce mot en Canada, n'a plus maintenant qu'une signification : pâté de viande de porc. Certains anciens imaginaient que tourtière, jadis, devaient désigner un pâté de tourtes. C'est possible, mais le mot avait aussi une autre fonction, puisqu'il désignait le plat dans lequel on faisait cuire les pâtés ou les tartes.

Au nombre des ustensiles que possédaient Jeanne Mance, il y avait des “tourtières grandes et petites en cuivre jaune”.(4)

En 1693, le notaire Trottain, de Batiscan, mentionne une tourtière avec son couvercle.(5)

L'officier Sarrobert, en 1756, avait une tourtière de cuivre avec couvercle. Enfin, j'en ai relevé une autre en 1761.(6)

Ces mentions ne sont pas les seules, je ne signale ici que celles que j'ai noté, au hasard ; elles suffisent néanmoins pour faire voir que la tourtière (ustensile) fut en usage pendant plus de cent ans.

Peut-être existe-t-elle encore, mais sous un autre nom.

E.-Z. MASSICOTTE.

(*Bulletin des Recherches historiques.*)

Entre aimables confrères :

— D'abord, moi, je ne dis jamais du mal de personne. . .

— C'est vrai. . . ajoute l'autre, tu parles toujours de toi !

(4) Étude de B. BASSET, 16 juin 1673.

(5) J.-B.-M. BARTHE : *Analyses des actes de Trottain*, p. 35.

(6) Étude de C. DEGUIRE, 21 décembre 1761.

## JETEZ LE BANDAGE

GRATIS --- Essai de Plapao --- GRATIS

Les **PLAPAO-PADS** de **STUART** diffèrent du bandage, étant applicateurs mécano-chimiques, faits **auto adhésifs** expressément pour maintenir les muscles détendus sûrement en place. **Ni courroies, ni beucles, ni ressort** attachés, ne peuvent glisser, ne peuvent ainsi ni frotter, ni presser contre l'os pubis. Des milliers se sont soignés chez eux sans être empêchés de travailler — cas des plus opiniâtres vaincus. **Souples comme du velours — faciles à appliquer — peu coûteux.** Grand Prix (Paris), Médaille d'Or (Rome). Procédé de guérison naturel dispensant de l'usage subséquent d'un bandage. Nous le prouvons en envoyant un essai de **PLAPAO** absolument **GRATIS**.  
Ecrivez votre nom ci-dessous et envoyez **AUJOURD'HUI**.

Plapao Co., 3695 Stuart Bldg., St. Louis, Mo.

Nom.....

Adresse.....

Essai de Plapao gratis par prochain courrier

**LIVRETS AVEC**

**ANNEAUX POUR**

**FEUILLETS MOBILES**

**L'Action Sociale Limitée**  
103, Ste-Anne, 103  
**QUEBEC**

## La charité du pastour

**E**N ce temps-là, raconta le vieux général, j'étais l'enfant le plus pauvre de France.

Misérable pâtre chez un fermier des Pyrénées, j'avais tout juste de quoi manger, et lorsque le soir venait, à peine un petit coin d'étable pour y dormir à côté de mes bêtes.

Malgré cela, je ne me trouvais ni malheureux ni triste, je gardais du matin au soir mes moutons dans la montagne, en chantant comme un pinson toutes les antiques ritournelles de notre pays gascon.

Le maître chez lequel j'étais employé, et qui s'appelait Joséphin Soulas, me faisait la vie aussi dure que possible. Avare en diable, il me donnait plus de taloches que de galettes, et, afin de m'apprendre l'économie, ne me payait mes gages qu'une fois par an, à la Saint-Martin.

Le reste du temps, je me passais d'argent ; je n'en avais guère besoin d'ailleurs, car je ne sortais pas du village.

Cependant, lorsque les colporteurs arrivaient à la ferme et déballaient devant moi leur pacotille, les bonbons et les images peinturlurées attiraient mes regards. J'aurais bien voulu acheter une partie des uns et des autres, mais le vide de ma bourse me prêchait la résignation, si bien que je passais pour le berger le plus raisonnable du pays.

Nous étions alors au début de l'année 1814. Les armées alliées, liguées contre l'empereur Napoléon, lui avaient livré maintes batailles, puis s'étaient répandues dans la France, brûlant, pillant, dévastant tout sur leur passage.

Les Anglais, conduits par le terrible Wellington, se jetèrent sur le Midi. Ne trouvant devant eux aucune résistance, ils s'y étaient établis et arrivaient presque aux portes de Toulouse, lorsqu'une armée française leur barra la route.

Si vous aviez vu de quelle façon on accueillit nos soldats ! Chaque maison du village tint à honneur d'en héberger au moins un, et seul notre fermier avare, enfermé entre les murs de sa salle basse, dédaigna de fêter nos braves défenseurs, et, ne prenant aucune part à la joie publique, se terrait jalousement auprès de son âtre fumeux.

Ce soir-là, je m'étais attardé à regarder les distributions de logements et à assister au passage des chevaux sur la place du village, si bien que la nuit était tout à fait tombée lorsque je songeai à rentrer au logis. Je m'attendais à recevoir une semonce soignée, et déjà je tendais le dos, prêt à parer les coups de gaule dont mon patron allait généreusement me gratifier, lorsque, en pénétrant dans la cuisine

de notre maison, j'aperçus un soldat qui parlait avec maître Soulas.

— Vous avez droit au feu et à la chandelle, c'est bien, disait-il, votre billet de logement porte ces indications, mais je n'ai pas à vous nourrir. Allez manger où bon vous semblera et revenez coucher ici. On vous attendra avant de fermer les portes.

— Monsieur, j'ai bien faim, répondit le soldat, qui était un tout jeune homme, mince, élégant et à la voix douce, j'ai perdu ma bourse... et...

— Cela ne me regarde pas, allez porter vos jérémiades ailleurs... je n'ai ni le temps ni la patience de les entendre.

— Monsieur, vous n'oserez pas refuser un morceau de pain à un volontaire qui...

— Je n'oserai pas !... Eh bien ! c'est ce que nous verrons.

Le jeune soldat n'insista pas. Baissant la tête, humilié, il fermait les paupières, et je distinguais, à la lueur vacillante du vieux calé de cuivre qui éclairait la salle, deux grosses larmes qui roulaient au coin de ses yeux.

A cette vue, tirant de ma poche un bout de ruban dans lequel j'avais enroulé la belle pièce de vingt sous toute neuve qui constituait mon épargne, je la glissai dans la main du jeune homme en disant :

— Ceci est à moi ; va-t'en vite chez l'épicière du coin de la place, elle te donnera ce qu'elle a de meilleur. C'est une femme qui ne te volera pas !

— Et toi ? murmura le soldat.

— Oh ! moi, je n'ai besoin de rien, expliquai-je ironiquement.

— Cet enfant est fou, murmurait le rapace fermier, on devrait lui enlever jusqu'à son dernier sou ; lorsqu'il sera plus âgé, il se mettra sur la paille.

— Cela ne me changera guère, expliquai-je en riant ; j'en connais le contact, puisque je couche dessus tous les soirs.

Le fantassin ramassait son fusil et son sac.

— Merci, mon cher petit, dit-il en s'en allant, merci. Je te jure de ne jamais oublier ce que tu viens de faire là, et si je sors indemne de la bataille, tu n'auras pas obligé un ingrat.

\*

\* \*

Mais le lendemain à l'aube, je n'eus pas le temps de faire plus ample connaissance avec mon protégé, une bourrasque de coups de canon s'abattit sur notre village ; c'était un vacarme indescriptible de cris, de hurlements, de plaintes d'agonie, un fracas atroce de coups de feu, d'explosions, des lueurs d'incendie, si bien que deux heures plus tard, il ne restait rien de la ferme de maître Soulas, qui était lui-même enseveli sous les décombres.

J'étais sans gîte et je me demandais où j'allais me réfugier, lorsqu'en passant auprès d'un fossé à demi rempli d'eau j'entends :

— Petit ! petit ! Eh ! petit, écoute...

— Qui m'appelle ? dis-je.

— Moi, le soldat que tu as sauvé hier de la faim.

— Où es-tu donc ?

— Ici... dans la boue... viens m'aider à en sortir, je crois que j'ai une jambe fracassée, car je ne peux pas bouger.

En deux bonds, j'eus atteint mon malheureux camarade, et je fis l'impossible pour l'arracher du cloaque infect dans lequel il était enlisé.

Mais, hélas ! j'étais trop faible pour pouvoir lui apporter une aide efficace et je dus me contenter de le soutenir de paroles d'espoir en attendant qu'une voiture de secours vint à passer.

Des heures s'écoulèrent ainsi, lentes et douloureuses, et les forces de mon blessé allaient s'affaiblissant, de telle sorte que je redoutais les pires catastrophes, lorsque, vers le soir, un camion appartenant au service des ambulances apparut à l'horizon.

Résolument, je me plaçai au milieu de la route, et, agitant mes bras de toute l'énergie dont je me sentais capable, je demandai au conducteur d'arrêter, ce qu'il fit, je dois le reconnaître, de la plus mauvaise grâce au monde.

— Il y a là, dis-je, un soldat très grièvement blessé. Il agonise presque. Aidez-moi à l'installer dans votre voiture et vous le déposerez dans le premier hôpital que vous trouverez sur votre route.

— Je n'ai pas le temps d'écouter tes histoires, mon bonhomme, grommela le vieux briscard qui tenait les rênes de l'attelage ; je conduis un colonel qui vient d'avoir l'épaule broyée, et je n'ai pas de place pour ton militaire.

— Je vous en supplie ! m'écriai-je, soyez bon, ne laissez pas mourir ce pauvre garçon ; ce serait grand dommage, il est si gentil !

— Je n'ai pas le temps, te dis-je !

— Cependant, vous ne pouvez pas abandonner, sans soins ni secours, un de vos compagnons de bataille, et il n'est pas possible que vous le laissiez ainsi mourir comme un chien au bord du talus !

— Allons, en voilà assez, tu m'ennuies, n'est-ce pas ? Pousse-toi ou je te culbute !

Et, joignant le geste à la parole, le soudard levait son fouet afin d'activer le zèle de ses bêtes, lorsqu'une voix partie de l'intérieur de la carriole appela faiblement :

— La Bombarde ! qu'y a-t-il donc, mon brave ?

— C'est un marmouset qui me demande de charger à vos côtés un blessé qui gît dans la boue, ici proche, mon colonel, répondit le conducteur.

— Et pourquoi ne le prends-tu pas ?

— Vous savez bien qu'il n'y a pas assez de place.

— Je me serrerai un peu, mon ami, je n'aurai pas toutes mes aises, mais je permettrai à ce soldat d'arriver plus rapidement auprès du major, et ce sera tant mieux.

— Mon colonel le désire ?

— Je t'en prie...

Un moment plus tard, le pauvre petit volontaire était douillettement étendu sur une épaisse couche de paille, auprès du colonel de voltigeurs, qui s'était rangé afin de partager avec lui le plancher de la voiture.

Au moment où le véhicule se remettait en marche, et tandis que les larmes aux yeux je serrais pour la dernière fois la main de celui que je venais d'arracher à une fin affreuse, le jeune blessé se souleva, et, tournant vers moi la tête pâlie par la douleur.

— Merci, mon enfant, dit-il ; dis-moi ton nom afin que je me souvienne de toi.

— Je m'appelle Jeannot.

— Eh bien ! Jeannot, je n'oublierai jamais que je te dois la vie.

\*

\* \*

De longs mois s'écoulèrent, et mon sort ne s'améliora pas.

Peu à peu, la misère s'abattit sur le village dévasté par les combats et ravagé par tous les régiments qui cantonnèrent entre ses murailles ; un à un, les habitants partirent au loin chercher, sous des cieux plus cléments, le moyen de subvenir à leur existence.

Quelques-uns, émus par ma détresse, me proposèrent bien de me prendre avec eux, mais j'avais mon but : aller à Paris, où, croyais-je, toutes les besognes étaient faciles et où l'on gagnait de l'or tant qu'on voulait, et je refusai de les accompagner.

Or, un matin, lesté de quelques provisions de route et muni de dix francs en pièces blanches, je partis pour la capitale.

Mais, hélas ! la route était longue, pénible, et pour arriver au bout de ma course j'étais obligé de traverser des villes bouleversées, par les luttes de partis. La vie était terriblement chère, et mes économies fondirent entre mes doigts comme neige au soleil, si bien qu'une nuit je dus me coucher sans souper dans une étable, où l'on m'avait accueilli par charité.

Et je n'étais qu'à la moitié de mon voyage.

Je ne vous dirai pas, mes chers enfants, combien je souffris et comment, en dépit de la faim, du froid et des sommeils à la belle étoile je ne mourus pas en cours de route, parce que je ne le sais pas. Je crois seulement que j'avais une telle volonté de ne pas faiblir que c'est elle qui m'a sauvé. Cependant, mon

courage diminuait de jour en jour, mes jambes lasses écourtaient les étapes, et je me voyais souvent obligé de m'arrêter au bord du chemin et d'y attendre le soir pour continuer ma pénible randonnée, lorsqu'un dimanche j'aperçus enfin dans le lointain les clochers aigus, les cheminées fumeuses et les coupoles dorées d'une grande cité qu'un passant rencontré me déclara être Paris.

J'arrivais au terme de ma course, et résolument je doublais le pas afin d'entrer en ville avant le coucher du soleil ; mais mon estomac creux criait famine, mes pieds refusaient d'avancer, et le soleil qui tapait sur ma pauvre tête affaiblie par les privations me brûlait littéralement le dos, si bien que, perdant connaissance, je roulai inanimé dans la poussière du chemin.

A cet instant, une berline arrivait sur moi de toute la vitesse de ses quatre chevaux.

— Halte ! halte ! cria de l'intérieur une voix juvénile. Voyons, Polycarpe, tu n'aperçois donc pas un corps couché en travers de la chaussée ?

— Oh ! pardon, Monsieur le comte, j'allais arrêter, répondit le postillon.

Au même instant, un jeune homme et une dame très élégamment vêtue descendirent de leur équipage et accoururent vers moi. Je les entendais venir, et j'aurais bien voulu me redresser pour leur montrer que je n'étais pas

tout à fait mort, mais il n'était impossible de changer de place...

Cependant, la dame s'était penchée sur moi.

— C'est un enfant, Henri, disait-elle... un enfant... tout frêle et qui paraît exténué de fatigue ; il n'a reçu aucune blessure... et je crois qu'un peu de nourriture le remettrait vite sur pied...

A ces mots, j'ouvris les yeux... et tandis que je regardais autour de moi, le jeune comte poussa une exclamation joyeuse :

— C'est Jeannot, ma mère ! s'écria-t-il, Jeannot le petit pâtre auquel je dois la vie...

— Ah ! Dieu soit béni, mon fils, répondit la charmante femme, puisqu'il me permet de payer à cet enfant notre dette de reconnaissance !

\*

\* \*

Et voilà, mes chéris, les peuples heureux n'ont pas d'histoire, conclut le général ; de ce jour, je fus choyé, élevé aux frais de la comtesse de Lieusaint comme son second fils.

Grâce à elle, je pus travailler assez pour entrer à l'école de Brienne, en sortir avec le grade de lieutenant, et devenir, toujours avec sa protection et en suivant ses conseils, le bon soldat que je suis encore et l'honnête grand-père que je veux toujours demeurer.

Marcel D'ENTRAYGUES.



DOLLARD DES ORMEAUX ET SON FORT... DE GLACE

Ces jeunes élèves du Collège de Montréal sont en train de reconstituer à leur manière l'héroïque combat du Long-Sault. On voit ici Français et Iroquois fraternisant sous l'égide du drapeau Carillon Sacré-Cœur.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

## "AUX FEUX DE LA RAMPE"

par Mlle Marie-Claire DAVELUY

**L'***Almanach de la langue française* de 1921 avait publié la *leçon d'histoire* de Mlle Marie-Claire Daveluy. Un cercle de jeunes filles, à la ville voisine, montait cette comédie enfantine en deux actes. J'y fus voir comment ce qui m'avait charmé à la lecture supportait la scène. Ce fut ravissant et ravit un auditoire mêlé, de petits bourgeois et d'artisans en grande partie.

La brève pièce de Mlle Daveluy prenait du prix en ces bouches ingénues de bambines lévisiennes.

Chaque fillette mettait un cœur et une animation qui faisaient vivre l'histoire de Madeleine de Verchères, de Marie-Anne de Saint-Ours, de Mathurine et Françoise Godé, de Jeanne Loisel et de Barbe Meusnier.

Les actes d'héroïsme de leurs petites sœurs historiques les avaient vivement émues. Elles cherchaient à faire partager leur émotion et y réussissaient plus qu'on ne l'eût imaginé.

L'auteur avait trouvé un moyen merveilleux de répandre l'amour des Anciens, de faire goûter nos annales, de souligner la vertu de nos vieux papiers, d'inspirer à ces adolescentes la fierté de leur sang et la volonté de ne pas mentir à si nobles origines.

Et la leçon n'était pas perdue pour les spectateurs de tout âge et condition.

\*

\* \*

Mlle Daveluy déjà avait donné avec *Les aventures de Perrine et Charlot* un volume de littérature enfantine assez remarquable.

Nos frères cadets et nos enfants allaient délecter leur imagination en des récits tirés de la chronique du pays, lorsque nous avions dû, à leur âge, fréquenter plus simplement les petits bons hommes russes et français de la comtesse de Ségur.

On admirait ce progrès et félicitait l'auteur courageux.

Cependant, Mlle Daveluy continue.

Elle promet une suite à *Perrine et Charlot*.

Elle a publié, l'autre mois, *Aux feux de la rampe*, dans quoi il y a groupé différentes pièces et cette *leçon d'histoire* que j'ai vu jouée et dont je parle plus haut.

*Aux feux de la rampe* : trois cents pages pleines de vie, profondément imprégnées de patriotisme et des sentiments les plus élevés : comédie enfantine ; comédie en un acte pour collège ; moralité enfantine en prose ; revue en un acte et six tableaux ; saynète historique ; pièce historique et tableau historique, etc. . .

Quelques-unes de ces œuvres conviennent aux écoliers ou aux écolières ; d'autres feront la joie des amateurs.

\*

\* \*

Cet auteur crée de la vie, du mouvement.

Construire une pièce de théâtre me semble la plus difficile aventure de nos écrivains, non pas faute de talent, mais d'expérience.

Mlle Daveluy joue de bonheur. Elle s'inspire de notre histoire nationale qu'elle connaît et aime bravement.

Quelques-unes de ses pièces sont pour enfants et adolescents. Elle connaît l'enfant, l'adore, sait lui parler et le faire parler.

Le dialogue lui réussit. Elle le conduit avec naturel et finesse.

L'intrigue ne l'embarrasse guère. Elle sait nouer et dénouer la pièce avec grâce.

Bref, on ne peut guère reprocher à Mlle Daveluy que sa modestie qui l'empêche de mettre au théâtre autre chose que des essais, des comédies en un acte.

Connaît-elle mieux que nous la mesure de ses moyens ? A-t-elle la sagesse de marquer son effort en conséquence ?

Nous aimerions que cet auteur essayât d'un drame ou d'une comédie d'un souffle plus grand ; qu'il nous offrît la première pièce de notre théâtre national.



Peut-être est-ce la grande pauvreté qui nous pousse à faire des vœux extravagants ?

Mais enfin, lisez *Aux feux de la rampe*. Montez, si vous en avez le loisir, avec quelques amateurs, les comédies et saynètes que vous offre Mlle Daveluy et dites-moi si j'exagère beaucoup.

\*

\* \*

*L'Evolution du Canada français*, par Jean-Charlemagne Bracq.

Dans une chronique précédente nous avons étudié ce beau volume.

De Keene, New-Hampshire, M. Bracq, dans une lettre trop aimable, nous présente deux observations dont nous apprécions la justesse et que nous marquons à nos lecteurs avec toute la contrition qui convient :

“ Comme vous faites justement, écrit M. Bracq, certaines remarques relativement à mes idées, voulez-vous m'en permettre quelques-unes relativement à votre beau travail. Le mien n'est pas précisément une traduction, quoique le fond de mes deux livres soit le même.

Certaines parties en ont été complètement refaites avec des nuances de la langue française qui lui donne plus de précision. Je relève encore l'expression : *M. Bracq a construit à leur louange*. Non j'ai essayé de faire sur le Canada français un livre absolument objectif. J'ai mis en relief son beau côté — l'autre a été exploité par des écrivains anglo-saxons, — me conformant un peu à la façon d'écrire des journalistes anglais de l'Amérique du Nord. Ceci n'enlève rien à mon appréciation reconnaissante de votre article, etc. . . . ”

En vérité, nous avons lu d'abord, l'édition anglaise de l'ouvrage de M. Bracq. Quand nous parvint l'édition française, le loisir nous manquant, nous nous contentâmes de renouveler connaissance, par une lecture rapide, sans songer à confronter de très près les deux éditions. D'où la faute que nous accusons humblement et avec ferme propos.

Car M. Bracq mérite de tout Canadien français cultivé une étude attentive. Le service qu'il nous a rendu est d'une trop haute valeur que nous puissions l'apprécier avec la moindre négligence.

Ferdinand BÉLANGER.

# L'ÉCOLE CANADIENNE

## REVUE PÉDAGOGIQUE

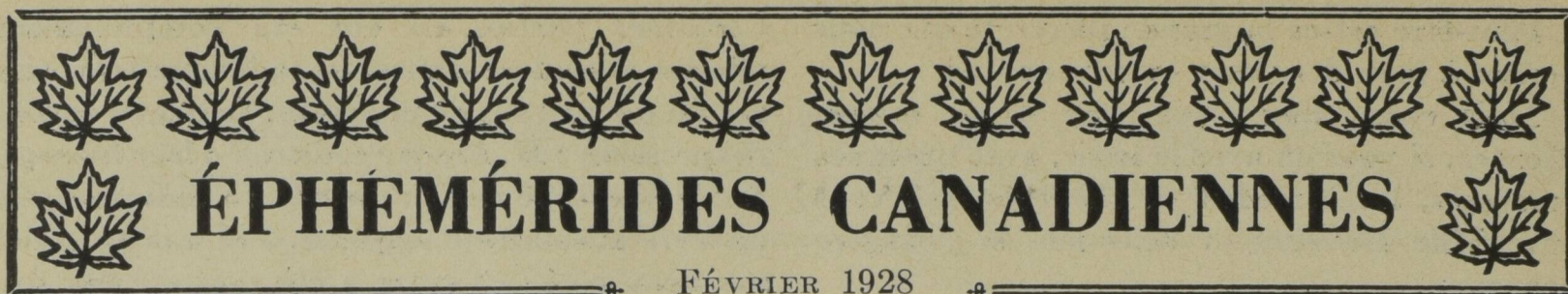
### SOMMAIRE DE MARS

- 1 — L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE AU  
COURS PRIMAIRE Mère Sainte-Anne-Marie, C. N.-D.
- 111 — PROGRAMME MENSUEL :
- |   |                   |
|---|-------------------|
| RELIGION. . . . .                               | Eugène Achard     |
| FRANÇAIS :                                      |                   |
| Cours préparatoire et inférieur. . . . .        | Eugène Achard     |
| Cours moyen. . . . .                            | Émile Girardin    |
| Cours supérieur. . . . .                        | A. Thibault       |
| Cours complémentaire. . . . .                   | Wilfrid DuCap     |
| LA REDACTION par l'image. . . . .               | Eugène Achard     |
| UNE CHANSON par mois ( <i>L'amitié</i> ).       |                   |
| LA LEÇON D'ANGLAIS.                             |                   |
| ARITHMÉTIQUE :                                  |                   |
| Cours préparatoire, inférieur et moyen. . . . . | Eugène Achard     |
| Cours supérieur. . . . .                        | Roch Pinsonneault |
| Cours complémentaire. . . . .                   | Jules Chrusten    |
| LE CALCUL RAPIDE. . . . .                       | Eugène Achard     |

ABONNEMENT : \$2.00 PAR ANNÉE

Pour tout renseignement s'adresser au :

DIRECTEUR, M. EUGÈNE ACHARD,  
143, Villeneuve-Ouest, Montréal



# ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

FÉVRIER 1928

1 — L'hon. Jacob Nicol, trésorier de la Province de Québec, dans le discours qu'il a prononcé hier soir, annonce un surplus de \$1,846,294.

2 — S. Ém. le cardinal Rouleau, archevêque de Québec, arrive à Montréal, de retour de son voyage à Rome où il a reçu les insignes cardinalices. Il passera une semaine de repos, dans la Métropole, avant de se rendre dans sa ville épiscopale.

3 — Dans le discours qu'il prononce devant la Législature du Manitoba, l'hon. M. Bracken, premier ministre de cette province, prévoit un déficit de \$375,000 dans les opérations du prochain exercice fiscal.

4 — M. Aram-J. Pothier, gouverneur du Rhode-Island, décède à sa résidence de Woonsocket, R.-I., à l'âge de 73 ans. M. Pothier était canadien-français de naissance, et il a fait ses études au séminaire de Nicolet.

6 — S. G. Mgr A. Dontenwill, archevêque titulaire de Ptolémaïs et supérieur général des Pères Oblats, arrive à Québec. Sa Grandeur est actuellement en Canada où elle fait la visite canonique des maisons de sa communauté.

3 — A son assemblée annuelle qui a lieu ce soir à l'Hôtel-de-Ville, la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec élit comme président M. le Dr Jules Dorion, directeur de *L'Action Catholique*, en remplacement de M. Téléphore Verret, dont le terme d'office était expiré.

7 — La ville de Québec fait une grandiose réception à S. Ém. le cardinal Rouleau qui arrive dans sa ville épiscopale à deux heures de l'après-midi à la gare du Palais. Les fêtes se continueront demain et le 9 février courant.

8 — A la réunion du clergé qui a eu lieu avant-midi à l'archevêché, S. Ém. le cardinal Rouleau a annoncé que le Saint-Père avait créé Prélats de sa maison quatre prêtres du diocèse de Québec : MM. les chanoines B.-P. Garneau, archiviste de l'archevêché, et Wilfrid Lebon, supérieur du Collège de Ste-Anne ; MM. les abbés A.-A. Faucher, curé de Jacques-Cartier, et Fernand Dupuis, curé de Plessisville.

— M. Kellogg, secrétaire d'État à Washington, en visite à Ottawa, est reçu officiellement par le Gouvernement canadien.

9 — A Montréal, en la salle Saint-Sulpice, a lieu la distribution des prix dits d'action intellectuelle, fondés en 1919 par le comité central de l'A. C. J. C. Les lauréats sont MM. Elphège Bois, de Québec, Eugène L'Heureux, de Chi-

coutimie, Harry Bernard, de St-Hyacinthe, Robert Choquette, Roméo Carle et Hermas Bastien, de Montréal.

10 — S. Ém. le cardinal Rouleau fait connaître les noms de six citoyens du diocèse de Québec, honorés de décorations pontificales. Ce sont MM. Georges Bellerive, avocat de Québec, qui est fait Commandeur de l'Ordre de St-Grégoire, G.-S. Vien, inspecteur d'école en retraite, de Lauzon, et Philibert Langlois, industriel, d'Armagh, qui sont créés Chevaliers du même Ordre, et Théophile Vermette, Arthur Rolland et Ulric Tessier, tous de Québec, qui reçoivent la médaille "Bene merenti".

— Le feu se déclare dans une galerie abandonnée de la mine d'or Hollinger, à Timmins, Ont., et trente-neuf mineurs y meurent asphyxiés.

11 — Les aveugles de Montréal donnent deux concerts à l'Auditorium de Québec, devant un auditoire nombreux et sympathique.

12 — A Montréal, la Fédération des amicales des anciens élèves des Frères des Écoles chrétiennes tient sa première réunion, sous la présidence de S. Ex. le Délégué apostolique du Canada. Une messe pontificale est chantée en l'église Ste-Brigide par S. G. Mgr A. Deschamps et M. le chanoine A. Harbour, curé de la cathédrale de Montréal, y donne le sermon.

Plus de cinq cents anciens élèves des Frères prennent part à ses démonstrations.

13 — On annonce que M. P.-E. Gingras, du Pacifique Canadien, vient d'être nommé au poste d'agent du district de Québec dans le Service des Voyageurs.

— Le Port de Québec reçoit le premier convoi d'une consignation de 700,000 boisseaux de blé d'exportation venant des élevateurs de Port-Arthur et Fort-Williams. C'est la première expédition de grain par le Transcontinental vers le port de Québec au taux réduit de onze sous le boisseau.

14 — On annonce que le Glossaire canadien-français auquel la Société du Parler français travaille depuis vingt-cinq ans, va bientôt être confié à l'impression aux ateliers de l'Action Sociale Limitée. On sait que la Société du Parler français au Canada a son siège social à l'Université Laval de Québec.

— Donnant pour raison qu'il a lieu d'espérer servir mieux de la sorte les intérêts des catholiques mexicains, le député de Bonaventure, l'honorable Chs Marcell, annonce qu'il n'insis-

tera plus pour faire discuter, aux Communes d'Ottawa, sa motion, très importante, visant à censurer officiellement le Consul du Mexique au Canada, Medina Barron, insulteur du catholicisme et des chrétiens en général.

15 — A Toronto, à l'âge de 77 ans, décède le professeur John Squair, professeur de français à l'Université de cette ville. Le défunt, qui a fondé un prix d'anglais au Petit Séminaire de Québec, était un des chefs du mouvement de Bonne Entente entre les deux races de ce pays.

16 — Dans son discours du budget, l'honorable M. Robb, ministre des Finances du Canada, fournit des renseignements d'un caractère réconfortant, sur la présente condition financière de notre pays. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'hésite pas à prédire un surplus de \$54,000,000, des revenus sur les dépenses pour l'exercice fiscal qui va s'ouvrir, et la possibilité, en conséquence, de diminuer d'une quarantaine de millions notre dette nationale.

Il annonce aussi une diminution d'impôts de près de \$19,000,000. La taxe de vente sera de 3% au lieu de 4%.

— Devant la Législature d'Ontario, M. Aurélien Bélanger, député provincial de Russell et champion des revendications canadiennes-françaises en sa province, exprime franchement son opinion favorable au sujet des récentes modifications faites par le Gouvernement d'Ontario dans le régime de l'enseignement bilingue.

17 — L'exécutif de la Confédération des Travailleurs catholiques se rend à Ottawa pour présenter aux membres du Parlement les vœux du Congrès de 1927. C'est M. le Dr Étienne Dussault, député de Lévis, qui présente les délégués.

19 — M. le chanoine Thellier de Poncheville, célèbre prédicateur français, arrive à Montréal. C'est lui qui prêchera la prochaine station quadragésimale en l'église Notre-Dame de cette ville.

— En la cathédrale St-Jacques de Montréal, les Zouaves canadiens célèbrent le soixantième anniversaire du départ pour Rome du premier bataillon canadien au secours des États pontificaux. C'est un ancien zouave, le R. P. A.-M. Daignault, S. J., qui célèbre la messe, à laquelle assiste S. G. Mgr Gauthier, administrateur apostolique de Montréal.

20 — Aux élections municipales qui ont eu lieu aujourd'hui à Québec, M. Oscar Auger est élu maire de notre ville par une majorité de 2,326 voix sur M. Téléphore Simard, le maire sortant de charge.

— A Québec, a lieu l'ouverture du célèbre derby de chiens. Dix-sept concurrents vont se disputer les prix.

21 — L'Assemblée législative de Québec décide de porter de trois à cinq sous par gallon la

taxe sur la gazoline. Le revenu de cette taxe servira à l'entretien des chemins.

23 — Émile St-Goddard, de Le Pas, Manitoba, représentant la "Ontario Paper", est le vainqueur des trois épreuves du derby de chiens de Québec. Son équipe a parcouru les 120 milles de la course en 11 h., 14 m. et 47 secondes. Les autres concurrents heureux sont : Seppala, de l'Alaska, représentant la "Brown Corporation"; Bridges, représentant "Alex. McKay", et Chevrette, de Québec, représentant la "Picard Mines".

— Par un vote de 39 à 11, la Législature de Québec repousse le bill demandant le vote des femmes dans notre province.

— A Montréal décède M. Émilien Daoust, président de la Librairie Beauchemin et commissaire du Port de Montréal, à l'âge de 63 ans.

24 — Par arrêt en conseil du Gouvernement fédéral le port de Québec vient d'être proclamé franc d'impôt pour le déchargement et le chargement des céréales d'exportation.

25 — A Québec, au Manège Militaire, s'ouvre le sixième salon annuel de l'automobile.

— Le thermomètre marque aujourd'hui 15 degrés sous zéro. C'est le plus gros froid qui ait été enregistré cet hiver à Québec.

25 — A Belœil, décède M. le chanoine James Chaffers, curé de cette paroisse, à l'âge de 72 ans.

27 — On prête aux RR. Pères Maristes, jadis de Van Buren, Maine, l'intention de venir fonder un juniorat à Beauceville, en notre diocèse. A cet effet ils achèteraient l'école normale actuelle de cette localité.

28 — A Gros-Pin, près Québec, un incendie se déclare dans la maison de M. Raoul Garneau, peintre, actuellement à Rouyn, où habitaient Mme Garneau et ses dix enfants. Cinq d'entre eux périssent dans le brasier et la mère elle-même est victime de son dévouement.

— Le Couvent de Kenogami, propriété de la Commission scolaire de cet endroit et dirigé par les Sœurs du Bon-Conseil, est détruit par un incendie.

## L'INTÉRESSANTE QUESTION

Une vieille dame, dans le train, regarde deux charmants petits garçons assis en face d'elle. Ils sont presque de même taille et se ressemblent... comme des frères.

La dame leur sourit et ne résiste pas au désir de leur demander :

— Vous êtes jumeaux ?

— Pas encore, répond timidement l'un des enfants. Mais nous le serons bientôt.

---

**Encouragez nos annonceurs**

# Causerie scientifique

## LA MACHINE HUMAINE

### SES DÉTRAQUEMENTS

#### L'EMPHYSÈME PULMONAIRE



QU'EST-CE que l'emphysème pulmonaire ?

C'est la présence de l'air dans le poumon.

Vous dites... de l'air dans les poumons ! Mais il me semble que la présence de l'air est normale dans le poumon puisque, aussi bien, cet organe existe pour nous permettre de respirer, et que respirer, c'est introduire de l'air dans son poumon.

Vous avez raison. Je m'étais mal exprimé. L'emphysème est la présence dans le poumon de l'air dans un endroit où il ne devrait pas se trouver.

Ainsi, par exemple, prenons une chambre à air d'automobile ; elle aussi est faite pour contenir de l'air, et on l'y introduit à grands coups de pompe ; mais il arrive parfois qu'un point quelconque de sa paroi, tout en n'étant pas rupturé tout à fait, se dédouble, s'amincit, et l'air qui se faufile là finit par former, lorsque le pneu n'est pas soutenu par l'enveloppe, une poche plus ou moins grosse. C'est l'emphysème du pneu ; c'est-à-dire que l'air s'y est introduit là où il ne doit pas être.

\*

\* \*

Il en est de même pour le poumon.

L'air que l'inspiration introduit dans les bronches ne doit pas dépasser le lobule où il se réapprovisionne en oxygène ; mais il lui arrive parfois de ne pas en sortir avec assez de facilité ; une quantité nouvelle arrivant avec chaque inspiration et s'ajoutant à celle déjà emprisonnée, il arrive que le lobule se distend, que ses parois s'amincissent, qu'elles cèdent même, créant ainsi des poches d'air de plus en plus grandes qui compriment le tissu

voisin. Parfois les gouttes d'air, si on peut parler ainsi, s'introduisent dans le tissu même du poumon, y causant le même désordre.

On comprend tout de suite que la fonction de l'organe en soit gênée, car les étrangers causent toujours de la gêne dans la maison. L'air, commensal obligé du poumon, y est devenu, corps étranger ; il gêne ; il s'approprie l'espace disponible et finit par causer de sérieux embarras. Le malade est pris d'un essoufflement qui a tendance à augmenter ; il ne peut plus faire le moindre effort. S'il a des rentes qui lui permettent de se la couler douce, de gagner les pays chauds aussitôt que l'automne commence chez nous, de revenir en milieux tempérés lorsque la chaleur tend à devenir tropicale sur les plages à la mode, il a de grandes chances que sa maladie ne s'aggrave qu'avec une extrême lenteur.

\*

\* \*

Le malheur est, qu'à part quelques riches souffrant de bronchite chronique, ce sont les pauvres diables qui sont surtout des candidats à l'emphysème pulmonaire, ceux que leur métier ou leurs occupations obligent à des efforts violents.

On sait le premier mouvement, tout instinctif, de celui qui se prépare à faire un effort : il immobilise sa cage thoracique ; c'est-à-dire qu'après avoir pris une longue inspiration il ferme la bouche, de sorte que tous les muscles aient pour point d'appui un thorax grossi à sa pleine capacité, et durci. Mais il y a la réaction. L'air, ainsi retenu dans la poitrine, est comprimé par l'action des muscles extérieurs ; toutes les alvéoles du poumon sont distendues à leur pleine capacité ; et si une d'entre elles a perdu quelque peu de son élasticité, si elle a un point faible, c'est là que se produira la rupture. L'air s'introduit par la fissure amorcée. L'emphysème est commencé ; il se continuera.

L'accident, imperceptible à la victime, se produira avec d'autant plus de facilité que la victime sera plus arthritique, de ce tempérament si accessible à la sclérose, c'est-à-dire à la friabilité des tissus ; qu'elle aura été exposée plus longtemps à quelques poussières nuisibles, comme celles de charbon, de pierre, etc., qui s'imprègnent dans les membranes et les rendent friables.

\*

\* \*

Les emphyémateux sont plus nombreux qu'on ne croit généralement.

Ils s'ignorent parce que la maladie n'est pas en elle-même douloureuse ; elle ne se manifeste que par de la gêne de la respiration, qui va s'accroissant, et que l'on attribue soit à de la tuberculose, soit à une affection du cœur.

Ces deux complications, au reste, sont les suites presque naturelles de l'emphysème ; mais ce sont elles qui emportent en fin de compte le malade ; elles ont eu pour cause première l'infiltration de l'air dans une partie du poumon où il n'avait que faire.

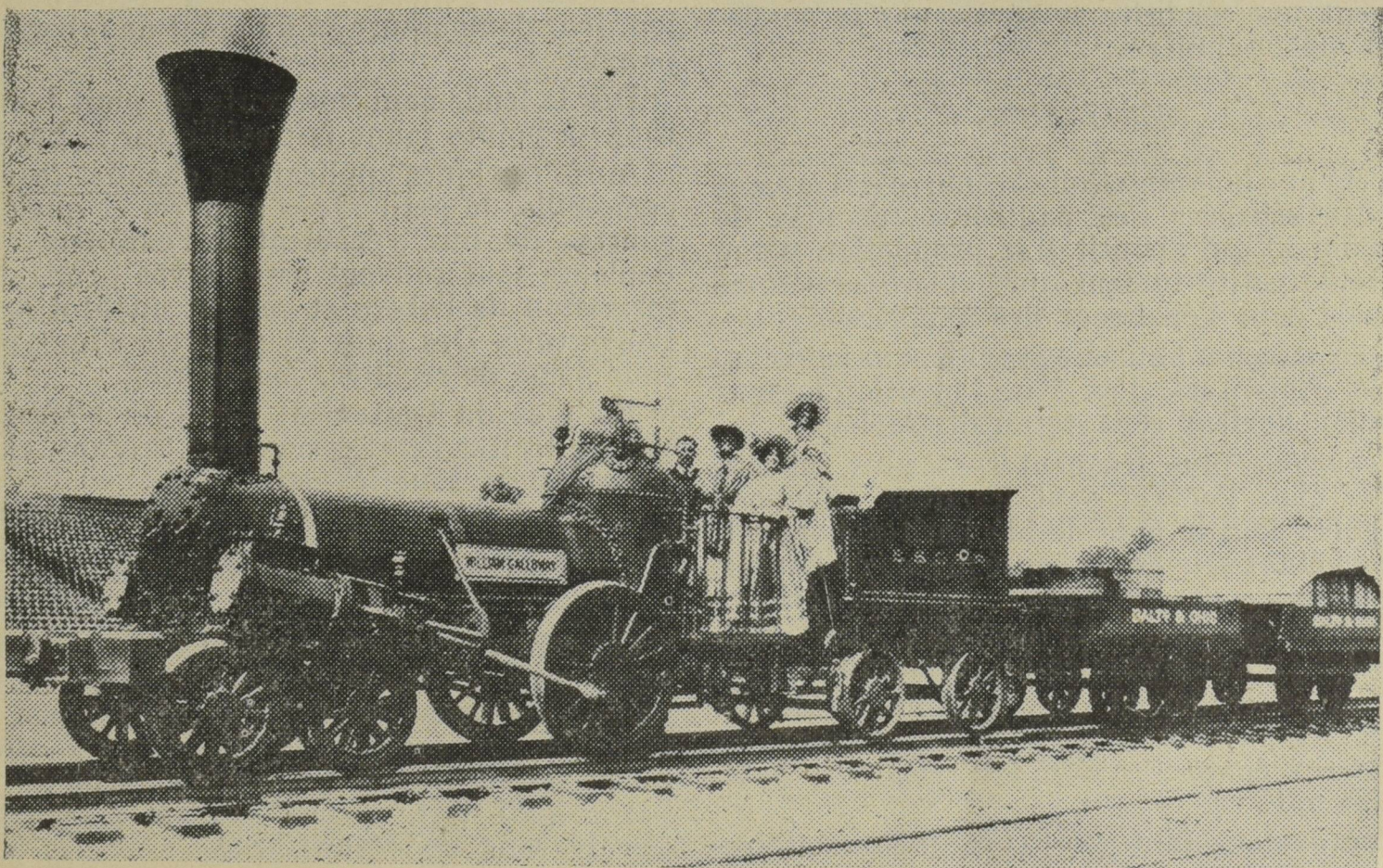
LE VIEUX DOCTEUR.

**LA POUDRE  
A PATE  
MAGIQUE**



**EST TOUJOURS  
FIABLE**

**LA CIE. E.W. GILLET LEE.**  
TORONTO MONTREAL QUEBEC



UNE ANCIENNE LOCOMOTIVE

## Les maladies de l'enfance

### MALADIES DES PAUPIÈRES

**L**ES jeunes enfants sont assez exposés au gonflement des paupières. Ou bien c'est la paupière (supérieure généralement) qui est gonflée en totalité, ou bien c'est simplement le bord libre de la paupière.

Dans le premier cas il s'agit d'œdème palpébral, dans le deuxième, de blépharite, d'orgelet ou de chalazion.

#### ŒDÈME PALPÉBRAL

Toutes les affections du globe oculaire sont susceptibles de provoquer du gonflement ou œdème des paupières. C'est parce que la graisse sous-cutanée ou tissu cellulaire est très lâche, très peu serrée au niveau des paupières, que celles-ci gonflent si facilement. Au niveau des doigts, au contraire, où le tissu cellulaire est fortement bridé, le gonflement est difficile et, par suite, très douloureux (panaris). Une plaie infectée, un furoncle, une conjonctivite, une poussée d'eczéma ou d'urticaire, une piqure d'insecte, sont parmi les causes habituelles du gonflement des paupières.

N'oubliez pas aussi qu'il peut être le premier signe révélateur d'une maladie du rein. Très souvent une néphrite se révèle par le gonflement des paupières.

#### CHALAZION

C'est une inflammation chronique des grosses glandes sébacées des paupières (glandes de Meibonius) qui aboutit à la production d'une véritable petite tumeur dure et grosse comme un pois dans l'épaisseur des paupières.

Ne comportant aucune gravité pour la vision, on se contentera d'en faire l'ablation lorsque la lésion devient gênante ou disgracieuse.

Beaucoup plus fréquentes et plus intéressantes chez l'enfant sont les deux affections désignées sous le nom de blépharites et orgelet, celle-ci étant souvent la conséquence de l'autre. Une même cause explique souvent la récurrence incessante de ces deux maladies bien désagréables et fort nuisibles à l'esthétique.

C'est généralement chez les enfants blonds, pâles, lymphatiques, porteurs de ganglions et de lèvres épaisses qu'on les rencontre habituellement.

Toutes deux sont des lésions inflammatoires des paupières, mais, répétons-le, à tendance le plus souvent chronique.

### BLÉPHARITE

Le blépharite ciliaire, c'est l'inflammation du bord libre des paupières ; c'est la maladie des enfants qui ont ce qu'on appelle " le bord des yeux rouges ".

Picotements, démangeaisons, brûlures sont les symptômes habituellement ressentis par les malades.

Le bord des cils est rouge, gonflé, couvert de petites croûtes, et l'enfant éprouve le besoin de cligner les yeux et de se frotter les paupières. Il n'est pas rare qu'il s'infecte ainsi avec les doigts, aussi les infections secondaires se développent-elles assez facilement sur ce rebord rouge et souvent ulcéré. De véritables petits abcès ne tardent pas à se former (orgelets).

La maladie évolue par poussées successives.

Si un traitement énergique n'est pas appliqué immédiatement : *local* (applications de pommade jaune de mercure), et *général* (préparations iodées calciques, arsénicales, etc.), la lésion passe à l'état chronique, les cils tombent, les paupières rougissent et se tuméfient, et l'esthétique du visage est sérieusement compromis.

#### ORGELET

L'orgelet ou " compère-loriot ", est généralement une complication de la blépharite, c'est l'inflammation aiguë des glandes sébacées du rebord palpébral.

C'est en quelque sorte un furoncle des paupières.

Le malade ressent alors une sensation de lourdeur douloureuse en un point du rebord des paupières.

Dès le lendemain, une sorte de petit bouton rouge à pointe jaune fait saillie sur le bord.

Après quelques applications chaudes (eau de camomille) le petit abcès s'ouvre, et quelques gouttes de pus s'écoulent à l'extérieur. Les douleurs sont souvent assez vives pendant la formation de l'abcès et cessent aussitôt après l'ouverture. Des soins de propreté s'imposent, sous peine de récurrences incessantes.

En plus du traitement local, on n'oubliera pas de traiter l'état général de l'enfant, cause première de tout le mal.

Dr PIÉVAL.

(La Maison)

On compare le bon chrétien à une colombe, parce qu'il n'a point de fiel ; il aime tout le monde, les bons parce qu'ils sont bons, les mauvais par compassion, parce qu'il espère qu'en les aimant il les rendra meilleurs, et parce qu'il voit en eux des âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ.

SAINT J.-B.-M. VIANNEY



## Coin de l'ouvrier

### L'Église catholique

TELLE QUE LE CHRIST L'A FONDÉE,  
ELLE DEMEURE

LA VÉRITÉ NE PEUT CHANGER

**A**UX conversations de Malines et autres, au sujet de l'union des Églises protestante et catholique, Sa Sainteté Pie XI vient de répondre. Et sa réponse met fin à toutes les rumeurs d'un compromis possible entre la Haute Église d'Angleterre et l'Église romaine. Le Pape ne peut abdiquer aucune de ses prérogatives — il le voudrait qu'il ne le pourrait — pour faire plaisir aux anglicans. La pilule est amère pour ceux qui se berçaient de l'illusion que pouvait être amendée la constitution de l'Église catholique, pour la défense de laquelle des millions ont sacrifié leur vie.

Les anglicans qui désirent réellement entrer dans le giron de l'Église catholique seront reçus à bras ouverts, mais ils devront l'embrasser telle que le Christ l'a voulue, avec le Pape pour Chef suprême. "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église."

La vérité est une, elle ne peut être morcelée, atténuée ou changée au caprice des contingences humaines, quelque bénéfique qu'il semblerait pouvoir en résulter.

Et à nous catholiques militants, incombe le devoir de la défendre cette vérité catholique, de la défendre tel que le Pape veut qu'elle soit défendue, telle qu'il l'enseigne, non pas telle que les anglicans ou autres Puissances du moment la voudraient. Peu importe que l'on mécontente un parti, ou un peuple, ou un siècle, ni roi, ni peuple, ni siècle n'ont de concessions à lui demander. Elle est ce qu'elle est. Ceux qui la repoussent périront ; ceux qui la déguisent, l'outragent. Comme ils rougissent d'elle, elle rougit d'eux, elle refuse leur humiliant secours.

Elle ne se met pas aux voix, elle se passe des majorités ; sans les leurrer et sans les posséder elle les gouverne pour leur salut. Le monde subit avec rage l'ascendant d'un petit nombre de fidèles, rangés autour de la vérité qu'il maudit. Que de fois, savamment travaillé par les ferments du doute, le monde s'est soulevé contre la Vérité, dans le dessin de l'écraser enfin et de l'anéantir ! Il n'a tué que des hommes. Chaque fois la Vérité est sortie plus brillante de ce bain d'injures et de sang ; et le Pontife romain, l'homme en qui la Vérité ne peut défaillir, élève sa voix et répand sur les ruines du monde la parole qui réparera tout.

Au Mexique aussi on essaye de travestir la vérité. On accuse l'Église d'intransigeance, d'insubordination aux lois civiles. Hypocrisie et mensonge. Le Pape de nouveau élève la voix. Que dit-il ? Rien de nouveau. Il pardonne comme il a toujours pardonné ; il enseigne ce qu'il a toujours enseigné : c'est que l'Église ne peut être subordonnée au pouvoir civil. Il répète ce que Pierre et Paul ont dit à César et à Rome, ce que les martyrs ont confessé dans les supplices, ce que les pères et les docteurs ont appris à toutes les nations, ce que les missionnaires portent également à la barbarie sauvage et à la barbarie civilisée : la Vérité, qui a été repoussée partout et toujours, partout et toujours vaincu.

Heureux ceux qui l'aident à vaincre par cette concession courageuse de sa divinité et par le respect religieux de son intégrité ; qui ne s'ingèrent point de la restreindre, ou de l'étreindre, ou de l'embellir, pour complaire à quelques esprits malades, pour lui attirer quelques tièdes amis, peut-être (car ce passage est glissant) pour se ménager à eux-mêmes de frivoles triomphes ; mais qui, fermes dans leurs amours, et répudiant toute victoire qui n'appartiendrait pas uniquement à la vérité, croient l'honorer assez et la servir comme il faut en succombant pour elle, comme l'ont fait au Mexique des centaines de prêtres, religieuses

et fidèles ; comme l'ont fait avant eux des martyrs dont on trouve les ossements dans toutes les contrées du globe, même ici au Canada.

Des esprits à courte vue disent : Mais pourquoi le Pape ne cède-t-il pas ? Considérez quelle accroissement de puissance donnerait l'appoint de l'Église d'Angleterre ! Ou encore : Pourquoi donc les évêques du Mexique n'en viennent-ils pas à un compromis avec l'autorité civile ? Ils éviteraient ainsi la persécution et les fidèles pourraient continuer de pratiquer ouvertement.

Ces gens là n'ont d'excuse que leur ignorance et leurs bonnes intentions. Ce sont les martyrs qui ont raison, ce sont eux que l'Église glorifie. Du sein de la mort, ils sont encore témoins. Elle s'appuie d'âge en âge sur leur sacrifice et se pare de leurs ossements. Leur fermeté est traitée de fanatisme et de fureur, mais elle un des arcs-boutants du monde !

Pierre LÉPINE.

## Jésus-Ouvrier

Un mouvement de dévotion envers Jésus ouvrier se développe actuellement dans l'Église Universelle. Il y a quelques semaines, un vaste pétitionnement a été organisé dans l'archidiocèse de Bordeaux. En juillet dernier, le Saint-Père, recevant en audience publique un pèlerinage de cinq mille ouvriers italiens, leur annonçait dans une paternelle allocution, en vue de leur faire une agréable surprise, que la Sacrée Congrégation des Rites était occupée à examiner le texte d'une Messe votive en l'honneur de Jésus-Ouvrier, et qu'il espérait bientôt de cette étude un résultat favorable.

Ce texte, composé par le Régent du Collège philosophique et théologique des Dominicains de Lyon, avait été présenté à Pie XI par M. l'abbé Schuh, modérateur de l'Archiconfrérie de Jésus-Ouvrier.

Ce projet de Messe votive est le premier aboutissant du mouvement en faveur d'une fête de Jésus-Ouvrier.

Son initiateur est M. l'abbé Schuh, vénérable prêtre d'origine lorraine, actuellement curé de la populeuse paroisse Sainte-Clotilde, à Genève. Son âme d'apôtre comprit que si l'on ne devait point oublier les intérêts matériels des travailleurs, encore moins pouvait-on négliger leur formation intellectuelle et morale, et surtout la sanctification de leur âme. Aussi fut-il conduit à établir l'Œuvre Apostolique de Jésus-

Ouvrier (*Archiconfrérie Universelle des Arts et Métiers*), dont l'objet est de coopérer au salut et à la sanctification des travailleurs, principalement les mérites et les leçons de la vie cachée à Nazareth.

Cette œuvre, dans la pensée du missionnaire des ouvriers, ne se renfermerait pas dans les limites d'une pieuse confrérie, mais embrasserait toute une organisation d'apostolat, dont le centre serait une basilique élevée à Genève par les travailleurs chrétiens du monde entier.

Genève; siège du Bureau International du Travail, Genève, centre de la Société des Nations... verrait ainsi l'hommage universel du labeur chrétien !

En juin 1923, M. l'abbé Schuh pouvait apporter au Pape une première supplique par laquelle une centaine de cardinaux et d'évêques demandaient l'institution d'une Fête spéciale de Jésus-Ouvrier. La lecture de ce document inspira au Saint-Père des paroles encourageantes : " Continuez à solliciter des adhésions dans l'Épiscopat, dans le monde du travail et des Associations ouvrières, dans les Organisations professionnelles, afin que l'institution d'une Fête de Jésus-Ouvrier s'impose en quelque manière. Le temps aussi fera son œuvre ".

Soutenu par la bienveillance pontificale, l'abbé Schuh reprit son travail avec un nouvel enthousiasme, et quatre ans après, le 15 juin 1927 il put remettre au Pape trois volumes contenant les noms de trente-trois cardinaux et de cinq cent soixante évêques pétitionnaires. La requête était ainsi libellée :

TRÈS SAINT-PÈRE,

" Pour procurer le salut des travailleurs et favoriser leur sanctification, principalement par les mérites et les exemples de la vie cachée de Jésus à Nazareth, on a fondé à Genève, il y a quelques années, une association dite " Œuvre Apostolique de Jésus-Ouvrier ". Très encouragée par de nombreux évêques, elle a été érigée en " Primaria " par S. S. Benoît XV.

Dans cette Association, parmi les principaux moyens de subvenir aux besoins spirituels des ouvriers, qui gagnent leur pain par le travail des mains, on place au premier rang la piété et une dévotion spéciale envers Celui qui, prenant la forme du Serviteur, a daigné s'appeler Ouvrier et Fils d'Ouvrier.

Or, comme de nos jours d'innombrables périls menacent la société, parce que la plupart des ouvriers s'éloignent de leur Rédempteur, et, séduits par les impies, s'élèvent contre l'Église et l'autorité établie par Dieu, afin de ramener plus aisément ces multitudes égarées à leur Pasteur, les Évêques soussignés prient instamment Votre Sainteté de daigner instituer une Fête spéciale en l'honneur de Jésus Ouvrier, fête qui unirait tous les travailleurs et les



patrons catholiques pour rendre de publiques actions de grâces au divin Travailleur et lui faire amende honorable pour les innombrables péchés commis dans le monde du travail.

Cette commémoration solennelle, en rappelant aux ouvriers Celui qui a sanctifié leurs labeurs en les partageant, leur dirait aussi d'une manière éloquente la dignité de leur sort et les puissants moyens de sanctification qu'il leur est donné d'y puiser ; en même temps elle alimenterait le zèle des bons qui s'efforcent de ramener au divin Pasteur les brebis égarées.

Cette supplication publique serait encore un secours précieux contre les agissements de ceux qui s'ingénient à soulever les travailleurs contre le Christ et son Église. ”

Les grandes organisations ouvrières chrétiennes font écho à la voix des Pasteurs. Le Congrès Chrétien Social Suisse, tenu à Fribourg en mai 1927, vote une adresse demandant l'institution de la fête.

Ce sont encore les cinquante mille syndiqués du Canada qui acclament cette motion impressionnante :

“ La Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada est une organisation franchement et ouvertement catholique, elle ne saurait donc oublier le Chef et le Modèle par excellence des travailleurs, le divin Ouvrier de Nazareth.

A Lui, les travailleurs doivent l'hommage de leur reconnaissance, parce qu'il a daigné être pendant la plus grande partie de sa vie cachée leur Frère de labeur.

A Lui il convient de faire amende honorable pour les innombrables péchés commis dans le monde du travail.

D'autre part, son souvenir, en leur rappelant avec éloquence la dignité de leur sort et les puissants moyens de sanctification qu'il leur est donné d'y puiser, les inviterait encore à prier ardemment pour le salut de leurs frères égarés.

Pour ces motifs, le Congrès émet le vœu que de respectueuses et pressantes instances soient faites auprès du Souverain Pontife, afin qu'il daigne instituer une Fête spéciale de Jésus-Ouvrier. ”

C'est plus récemment encore, la jeunesse ouvrière belge, réunie à Liège en un splendide Congrès, qui applaudit le vibrant appel de son aumônier général, M. l'abbé Cardyn.

La France ne demeure pas étrangère à ce mouvement. Déjà, en 1926, le R. P. Rutten, O.P., l'apôtre de la Belgique ouvrière, avait fait applaudir le projet par l'auditoire de la Semaine Sociale du Havre. Les initiatives en vue de l'instauration de la fête vont se multipliant ; citons : la recommandation chaleureuse de l'Œuvre de Jésus-Ouvrier par les RR. PP. Jésuites aux innombrables lecteurs et associés

de l'Apostolat de la Prière ; à Paris, les démarches du R. P. Louis, O. P., auprès d'importantes associations de travailleurs chrétiens.

Dans le journal de l'abbé Bergey, l'*Action Catholique*, on lisait le 5 novembre dernier : “ Il faut donner à nos fidèles un sens émouvant et exact du Jésus historique et du Christ-Ouvrier. Il faut que, par delà la noble élégance des statues qui représentent le Sauveur, ils ne puissent plus oublier que le Sauveur eut comme eux les mains calleuses, dans l'atelier de Nazareth, et que c'est en les baisant, ces mains d'un Dieu fait charpentier, qu'ils peuvent comprendre eux-mêmes le sens divin de leur tâche et ses grandeurs sacrées. Or, à ce but si nécessaire, la fête projetée aiderait excellemment... ” Pourquoi, de toutes les villes et les bourgades de France, ne monterait-il pas jusqu'au Père commun une supplication des fidèles demandant le triomphe du Christ-Ouvrier ?

Ne serait-il pas salutaire à notre génération fiévreuse d'activité de fixer son attention sur l'humble ouvrier de Nazareth ! L'ouvrier c'est le besogneux, l'ouvrier c'est le petit, l'ouvrier c'est l'ignoré, l'ouvrier c'est souvent le méprisé ; Jésus voulut être tout cela ! Il gagna son pain à la sueur de son front, il fut confondu dans la masse et même méprisé : “ Que peut-il sortir de bon de Nazareth ! ” — “ Celui-là n'est-il pas ouvrier et fils d'ouvrier ? ” Au travail comme à l'honneur il voulut être le premier. Il a adopté le travail ; Il l'a sanctifié et consacré en sa personne ; Il lui a rendu l'efficacité pleine qu'il avait perdu.

Le travailleur de nos jours ne comprend pas sa tâche. Emporté par le plaisir, il se cabre devant l'effort, récrimine, blasphème. Parce qu'il ne sait plus la noblesse du travail, il le subit en esclave, parce qu'il ne l'aime plus, il se laisse accabler sous son poids. Montrons-lui Jésus-Ouvrier ! A son contact, son âme s'apaisera et s'ennoblira : à l'atelier de Nazareth, Jésus pensait à cette âme, à chacune de ses peines ; l'établi était l'autel où il offrait sa sueur pour la régénération de l'ouvrier. Uni à celui du divin Artisan, le labeur caché et lent du pauvre n'est plus instrument de perdition, mais bien de rédemption.

Jésus-Ouvrier apprendra aussi à la classe dirigeante la dignité du travailleur ; lui rappellera que sous sa faiblesse se cache un autre Christ qu'il est de son devoir de secourir, respecter et aimer.

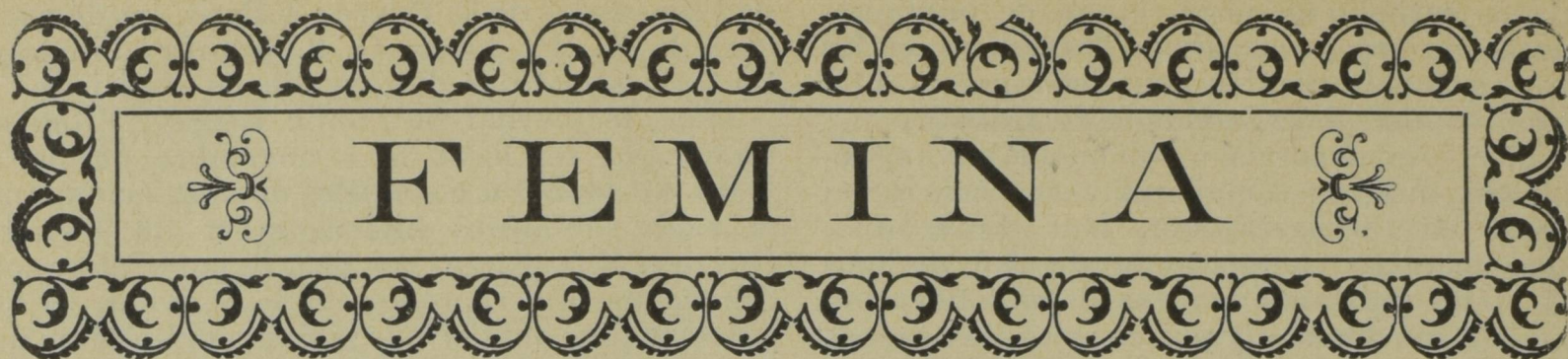
Jésus-Roi et Ouvrier ! Le salut de notre génération est en Lui !

FR. M.-J. GERLAUD, O.P.

(*La Vie catholique.*)

---

**Abonnez-vous à “ l'Action Catholique ”**



# FEMINA

## Que faire...?

**J**E donnais une aumône à un mendiant et une amie présente me dit :  
— C'est encourager la paresse et le vice... Ces passants qui nous viennent de partout ne méritent pas la charité...

Était-ce bien cela?... Moi, je suis certaine qu'il a faim et quand même il ne serait pas dans l'indigence, j'aurais tout de même le mérite de ma bonne action puisque je fais l'aumône pour l'amour de Dieu.

Mon amie me dit des choses que je ne vous répèterai pas, amies lectrices, mais je suis certaine que vous auriez fait comme j'ai fait. Peut-on refuser l'aumône à un vieillard, à un infirme ou même à quelqu'un qui est jeune mais qui n'a pas de travail et qui a faim?...

En donnant un sou, on satisfait au devoir de la charité, si on le refuse alors que facilement on pourrait le donner, il faut se retirer sous le manteau protecteur d'une justice aveugle en disant : "C'est pour ne pas encourager la paresse..."

Et dans ce cas où est le devoir?... Combien de gens font du mal en faisant le bien hors de propos et à contre-temps?... Combien d'autres se retranchent derrière une vertu austère pour manquer à toutes les lois de la charité?

Pour faire le bien il ne suffit pas de le vouloir et d'être bon, il faut de plus agir avec discernement, être capable de prévoir la conséquence de nos paroles et de nos actes. Par un zèle intempestif, nous risquons souvent de gâter les choses et de causer un ennui ou une peine au lieu d'apporter une consolation et un réconfort...

Ne soyons pas de ceux qui n'ont pas de pitié pour les pauvres. Les humbles qui passent en tendant la main n'ont-ils pas assez d'aller par les routes, exposés à toutes les intempéries, à

toutes les misères de leur vie aventureuse?... Que leur dénûment et leur détresse trouvent en nous une pitié chrétienne ; ainsi la paix, la douce quiétude descendront en notre âme car nous aurons l'assurance d'avoir accompli notre devoir en donnant pour l'amour de Dieu.

Jeanne LE FRANC.

## BOITE AUX LETTRES

**FRAGILE.**— Votre billet du mois dernier trouvera ici sa réponse, petite Fragile. Est-ce une faute, me demandez-vous, d'être trop fragile? Non cela n'est pas une faute mais cette sensibilité poussée à l'excès sera la cause d'une foule de déceptions, de déboires et même de véritables chagrins... et ce serait dommage quand avec un peu de volonté et d'oubli de soi, on peut arriver à se croire heureuse partout et quoiqu'il arrive?...

Je suis charmée de la bonne amitié que vous me témoignez et soyez certaine que la lecture de vos gentils billets m'intéresse toujours.

**BERGÈRE.**— Je ne puis vous conseiller la lecture de livres qui pourraient vous être une cause de craintes ou d'inquiétudes et je me demande pourquoi vous n'auriez pas le livre de l'abbé Bethléem *Romans à lire et romans à proscrire* qui vous renseignerait sur le choix de vos lectures.

Jeanne LE FRANC.

## SAGE PRÉCAUTION

Ce petit bonhomme de sept ans est un risque tout. Hier, il descendait, à cheval sur la rampe, l'escalier de la maison.

— Petit malheureux, lui dit sa mère, ne sais-tu pas que tu pouvais te tuer?

— Mais si, maman. Aussi, j'avais fait mon acte de contrition avant.

# AU GOIN DU FEU

## Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

### RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

#### DEVINETTES

1° Ce sont les Carthaginois, parce qu'ils craignaient les Romains (l'air aux mains).

2° C'est le dimanche après les vêpres, les femmes alors sont à Complies (accomplies).

#### ÉNIGME

Le petit ramoneur.

#### CASSE TÊTE

Tout passe, tout casse, tout lasse.

A trouvé des solutions partielles : A.-M. Côté, 74, rue Lachevrotière, Québec.

Ont envoyé toutes les réponses exactes : Mme J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N.-H. ; Mlle Rose-H. Lalande, Chute-à-Blondeau, Ont. ; Mme H.-A. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me., ; Mlle Marguerite Deslauriers, 108, Queen Ouest, Ottawa ; M. Antoni Joly, Académie Girouard, St-Hyacinthe ; M. Jos.-A. Roy, 17, River St., Sanford, Maine ; Mlle Jeannette Fauteux, Pensionnat N. D. de la Merci, Aylmer est ; Mme Anatole Cyr, Cyrville, Ont.

Les prix ont été gagnés par M. Roy et Mlle Lalande.

### JEUX D'ESPRIT N° 106

#### DEVINETTES

1° Quelle est la lettre de l'alphabet toujours prête à être servie à table ?

2° Quelle ressemblance entre un gastronome et un astronome ?

#### MOTS CARRÉS

. . . . . Perle précieuse  
. . . . . Oraison pieuse  
. . . . . Ornement coquet  
. . . . . Gauloise noblesse  
. . . . . Acte qu'on redresse

#### ÉNIGME

Fidèle messagère,  
Je suis toujours sincère.  
J'annonce le bonheur  
Et souvent la douleur.  
Souvent aussi je suis officielle  
Et quelquefois très ministérielle.  
Je sers au commerçant  
Sans aspect menaçant ;  
Je peux aider à faire  
Vivement une affaire.  
Dans la maison, cachée au fond des bois,  
Également dans le palais des rois,  
Je vais où l'on m'envoie,  
Causant ou peine ou joie.  
Devine, ami lecteur.  
De moi aurais-tu peur ?  
Écoute encore : je vais à la campagne  
Et à la ville pourvu qu'on m'accompagne.

#### BON MOT

Superstition de ménagère :  
— Vous croyez au nombre 13, vous ?  
— Si j'y crois ! Tenez, pas plus tard qu'hier, j'ai acheté une douzaine d'œufs ! Le marchand s'est trompé ; il m'en a mis treize.  
— Hé bien ?  
— Hé bien ! quand je suis arrivée chez moi, ils étaient tous mauvais !

## LES LIVRES

LE PROPAGATEUR DES TROIS "AVE MARIA".

Abonnement, 5 fr. par an. S'adresser au Directeur, à Blois (Loir-et-Cher), France.

Sommaire du No de février : La Vierge au Gui (poésie). — Élévations sur l' "Ave Maria". — Faveurs spirituelles et temporelles. — La Passion de Jésus en nous. — Le Docteur des Trois "Ave" : saint Alphonse de Liguori. — Pour le règne du Sacré-Cœur par Marie (Croisade). — Naissance et progrès des hérésies. — Nouvelles des Missions.

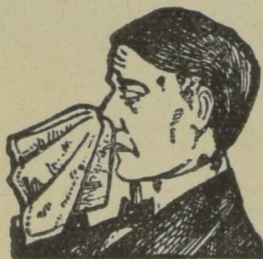
L'article "Naissance et progrès des hérésies" date de trois siècles, et cependant, il reste d'une saisissante actualité. C'est le P. Bourdaloue qui a écrit, avec la puissante logique de son style, l'histoire anticipée des égarés de l'Action Française.

## "ASCENSIONS"

Tel est le titre d'un volume que vient de publier Mlle Julie-Anna ROUSSEAU, de Montréal. C'est une compilation de petits écrits que l'auteur a fait paraître précédemment dans les journaux sous la signature de J.-A. R. Comme Mlle Rousseau est originaire de St-Alphonse de Thetford, M. l'abbé Sauvageau, curé de cette paroisse, s'est chargé d'écrire la préface de cet ouvrage.

Nous ne pouvons que louer Mlle Rousseau de nous avoir donné *Ascensions*. Les nombreux petits articles dont ce volume est composé, tendent tous à un but moral : le perfectionnement du caractère, la disparition d'un défaut ou d'un travers, l'acquisition d'une vertu. Nos lectrices trouveraient grand profit à posséder ce livre et à le lire attentivement.

On peut se le procurer chez M. J.-S. Rousseau, Thetford-Mines, Mégantic. Prix : 80 sous l'exemplaire franco.



### Ne négligez pas le Catarrhe maintenant!

Durant ce mois, on découvre les points faibles dans la santé d'une personne. Le rhume de cerveau se développe. Le nez et le cerveau s'obstruent. L'haleine devient fétide. Le grailonnement entre en jeu pour dégager le mucus catarrhal de la gorge. Des sons de cloches se produisent dans les oreilles et un peu de surdité se fait sentir. On souffre alors du catarrhe : ce qui signifie que le mal est profondément enraciné.

**C'est le temps de commencer à traiter ce Catarrhe.** Ne le laissez pas se propager un jour de plus. Ecrivez-nous immédiatement et nous vous enverrons un précieux

#### CONSEIL GRATUIT

concernant la méthode du traitement à domicile qui détient le record de 43 ans de succès sans cesse croissant dans le traitement du nez, de la gorge et des oreilles. **Ecrivez et voyez si vous ne pouvez pas être débarrassé du Catarrhe.** Des centaines d'autres ont réussi, pourquoi pas vous? Ecrivez simplement votre nom et votre adresse sur les lignes pointillées, découpez le **coupon** et mettez-le tout de suite à la poste. Ecrivez en français ou en anglais. Adressez :

**SPECIALISTE SPROULE POUR LE CATARRHE**  
454 Cornhill Building, Boston, Mass.

COUPON POUR CONSEIL GRATUIT  
Nom .....  
Rue .....  
Ville .....  
Province .....



LE "CONVENTO DOS JERONYMOS" A LISBONNE

C'est de cet endroit que Vasco de Gama partit pour son grand voyage aux Indes.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

**LE COUREUR DES BOIS**

PAR GABRIEL FERRY

7

## CHAPITRE XII

## LES DEUX MEDIANA

Revenons à une partie de notre récit un instant suspendue.

Pedro Diaz n'avait pas tardé à secouer l'accablement douloureux et le profond étonnement qui l'avaient un instant dominé.

— Je suis votre prisonnier d'après les lois de la guerre, dit-il en relevant lentement la tête, et j'attends de savoir ce que vous déciderez de moi.

— Vous êtes libre, Diaz, reprit Fabian, libre sans conditions.

— Non pas ! non pas ! interrompit vivement le Canadien ; nous mettons, au contraire, une condition rigoureuse à votre liberté.

— Laquelle ? demanda l'aventurier.

— Vous savez comme nous maintenant, reprit Bois-Rosé, un secret qui depuis longtemps déjà nous était connu. J'ai mes raisons pour que la connaissance de ce secret meure avec ceux à qui leur mauvaise étoile le fera partager. Vous seul, ajouta le Canadien, ferez exception à cette règle, parce qu'un homme brave comme vous l'êtes doit être esclave de sa parole. J'exige donc, avant de vous rendre la liberté, que vous vous engagiez sur votre honneur à ne jamais révéler à personne l'existence du val d'Or.

— Je n'avais espéré de la conquête de ce trésor, répliqua mélancoliquement le noble aventurier, que l'affranchissement et la grandeur de mon pays. Le triste sort qui menace l'homme dont j'attendais la réalisation de mes espérances ne fait plus de celle-ci qu'un vain rêve... Que toutes les richesses du val d'Or restent à jamais enfouies dans ce désert, peu m'importe à présent. Je jure donc et m'engage sur l'honneur à n'en jamais révéler l'existence à qui que ce soit dans le monde. J'oublierai même que je les ai vues un instant.

— C'est bien, dit Bois-Rosé, vous pouvez partir maintenant.

— Pas encore, si vous voulez le permettre, repartit le prisonnier. Il y a dans tout ce qui vient

d'avoir lieu sous mes yeux un mystère que je ne cherche pas à m'expliquer... Mais...

— C'est bien simple, par Dieu ! interrompit Pepe ; ce jeune homme, dit-il en montrant Fabian...

— Pas encore, ajouta solennellement celui-ci en faisant signe au chasseur espagnol d'ajourner ses explications ; dans la cour de justice qui va s'ouvrir en présence du juge suprême (Fabian montra le ciel) par l'accusation comme par la défense, tout deviendra clair aux yeux de Diaz, s'il veut rester avec nous. Dans le désert, les minutes sont précieuses, et nous devons nous préparer par la méditation et le silence à l'acte terrible qu'il va nous falloir accomplir.

— C'est précisément la permission de rester que je veux obtenir. J'ignore si cet homme est innocent ou coupable. Tout ce que je sais, c'est qu'il est le chef que j'ai librement choisi, et que je resterai avec lui jusqu'à ses derniers moments, prêt à le défendre contre vous au prix de ma vie s'il est innocent, prêt à m'incliner devant la sentence qui le condamnera s'il est coupable.

— C'est bien ! vous entendrez et vous jugerez, dit Fabian.

— Cet homme est un des grands de la terre, continua tristement Diaz, et il est là dans la poussière, garotté comme un criminel de bas étage.

— Défaites ses liens, Diaz, reprit Fabian ; mais n'essayez pas de dérober à la vengeance d'un fils le meurtrier de sa mère, et prenez la parole de don Antonio de ne pas fuir ; nous nous en rapportons à vous à cet égard.

— J'engage pour lui mon honneur qu'il ne fuira pas, répondit l'aventurier, pas plus que je ne l'aiderai à fuir moi-même.

Et Diaz s'achemina rapidement vers don Estévan.

Pendant ce temps, Fabian, le cœur plein de tristes et graves pensées, s'assis à l'écart en gémissant de sa douloureuse victoire.

Pepe détournait la tête et semblait contempler attentivement les jeux du brouillard à la crête des Montagnes-Brumeuses.

Quant à Bois-Rosé, dans son attitude ordinaire au repos, ses regards remplis de sollicitude se concentraient sur le jeune homme, et sa physionomie paraissait refléter les nuages qui s'amassaient sur le front de son enfant bien-aimé.

Diaz avait rejoint don Estévan.

Qui pourrait dire les pensées tumultueuses qui naissaient et mouraient tour à tour dans l'âme du seigneur espagnol couché sur la poussière ?

Ses yeux avaient gardé le même orgueil qu'aux jours de prospérité où il rêvait de conquérir et d'octroyer un trône à l'héritier déchu de la monarchie espagnole.

Cependant, à la vue de Diaz qui semblait avoir abandonné sa cause, une expression de douleur se peignit sur sa mâle figure.

— Est-ce comme ami ou comme ennemi que vous venez à moi, Diaz ? dit-il. Seriez-vous aussi de ceux qui prennent un secret plaisir à voir l'humiliation des hommes qu'ils adulaient aux jours de leur puissance ?

— Je suis de ceux qui n'adulent que les grandeurs déchues, reprit Diaz, et qui ne s'offensent pas de l'amertume de langage que dicte un grand malheur.

En achevant ces mots, que confirmaient son attitude et la tristesse de son regard, Diaz s'empressa de délier la ceinture dont les bras du noble captif étaient entourés.

— J'ai engagé ma parole que vous ne chercheriez pas à vous soustraire au sort, quel qu'il soit, qui vous attend entre les mains de ces hommes qu'un si funeste hasard a placés sur notre route, ajouta Diaz. J'ai pensé que vous n'aviez jamais su fuir.

— Et vous avez bien fait, Diaz, répliqua don Estévan ; mais pressentez-vous le sort qu'il plaît à ces drôles de me réserver ?

— Ils parlent d'un meurtre à venger, d'une accusation, d'un jugement.

— Un jugement ! reprit don Antonio avec un sourire amer et hautain ; on peut m'assassiner, mais on ne me jugera jamais.

— Dans le premier cas, je mourrai avec vous, dit simplement Diaz ; dans le second... Mais à quoi bon parler de ce qui ne peut être ? Vous êtes innocent du crime dont on vous accuse.

— Je pressens le sort qui m'est réservé, reprit don Estévan sans répondre à l'affirmation de l'aventurier. C'est un fidèle sujet que perdra le roi don Carlos Ier. Mais vous continuerez son œuvre, vous régénérerez la Sonora. Vous retournerez vers le sénateur Tragaduros ; il sait ce qu'il doit faire, et vous le seconderez.

— Ah ! s'écria Diaz avec douleur, une pareille œuvre ne pouvait être tentée que par vous. Dans votre main j'aurais été un instrument puissant ; sans elle je retombe dans mon insuffisance et dans mon obscurité. L'espoir de mon pays s'éteint avec vous.

Pendant ce temps, Fabian et Bois-Rosé avaient quitté l'endroit où les scènes qui précèdent s'étaient si rapidement passées.

Ils avaient regagné le pied de la pyramide.

C'était là qu'allaient s'ouvrir les assises solennelles où Fabian et le duc de l'Armada allaient jouer les rôles de juge et d'accusé.

Pepe fit un signe à Diaz ; don Estévan le vit et le comprit.

— Ce n'est pas assez de ne pas fuir, dit-il ; il faut aller au-devant de son sort ; le vaincu doit obéir au vainqueur... Venez.

En achevant de parler, le seigneur espagnol, armé de l'orgueil qui ne le quittait jamais, s'achemina d'un pas ferme vers le val d'Or. Pepe avait rejoint ses deux compagnons.

L'aspect de don Estévan qui s'approchait sans forfanterie comme sans faiblesse, le front intrépide et calme, arracha un regard d'admiration à ses trois ennemis, si bons connaisseurs en courage.

Puis Fabian se leva pour épargner la moitié du chemin à son noble prisonnier. A quelques pas derrière le gentilhomme espagnol, Diaz marchait la tête baissée, l'esprit rempli de sombres pensées.

Tout dans la conduite des vainqueurs lui disait que cette fois le droit était du côté de la force.

— Seigneur comte de Mediana, vous voyez que je vous connais, dit Fabian en s'arrêtant, la tête nue, à deux pas du noble Espagnol, qui s'était arrêté de son côté, et vous savez, vous, qui je suis.

Le duc de l'Armada restait droit et immobile sans rendre à son neveu politesse pour politesse.

— J'ai le droit de rester le front couvert devant le roi d'Espagne, j'userai près de vous de mon privilège, répliqua-t-il ; j'ai le droit aussi de ne répondre que quand je le juge à propos, et c'est encore un droit dont j'userai, ne vous déplaie.

Malgré la fierté de sa réponse, l'ancien cadet de Mediana dut se rappeler qu'il y avait loin à présent du jeune homme qui se constituait son juge à l'enfant tremblant et pleurant sous son regard vingt ans auparavant dans le château d'Elanchovi.

L'aiglon timide était devenu l'aigle qui, à son tour, le tenait dans ses serres puissantes.

Les regards des deux Mediana se croisèrent comme deux épées, et Diaz considérait avec un étonnement mêlé d'un certain respect le fils adoptif du gambusino Arellanos, grandi et transformé et tout à coup si élevé au-dessus de l'humble sphère dans laquelle il l'avait un instant connu.

L'aventurier attendait le mot de cette énigme.

Le front de Fabian s'arma d'un orgueil égal à celui du duc de l'Armada.

— Soit, reprit-il ; peut-être cependant ne devriez-vous pas oublier qu'ici le droit du plus fort n'est pas un mot vide de sens.

— C'est vrai, répondit don Antonio, qui, malgré son apparente résignation, frémissait de rage et de désespoir de se voir si fatalement échouer au port. Je ne dois pas perdre de vue que vous êtes disposé sans doute à profiter de ce droit. Je répondrai donc à votre question, mais pour vous dire que je ne sais de vous qu'une chose, c'est qu'un démon vous a

suscité pour jeter continuellement vos haillons entre le but que je poursuis et moi... Je sais...

La rage lui coupa la parole.

L'impétueux jeune homme dévora en pâlisant cet outrage de la part de l'assassin de sa mère, qu'il soupçonnait d'être encore le meurtrier de son père adoptif.

Certes, c'était un héroïsme de modération dont ne pourrait assez s'étonner celui qui sait à quelle faible valeur est estimée la vie d'un homme dans ces déserts, où le bras qui l'a tranchée ne saurait être atteint par la loi ; mais le court espace de temps qui s'était écoulé depuis que Fabian s'était joint à Bois-Rosé avait suffi pour que, sous la douce influence du vieux chasseur, son âme éprouvât de profondes modifications.

Ce n'était plus le jeune homme mettant ses passions fougueuses au service d'une vengeance à laquelle il courait en aveugle ; il avait appris que la force doit toujours être accompagnée de la justice et qu'elle peut souvent s'allier à la clémence.

Tel était le secret d'une modération si contraire jusqu'alors à son tempérament. Il était cependant facile de voir, à la contraction de ses traits, quels efforts il avait dû faire pour imposer silence à la colère qui grondait au fond de son cœur.

De son côté, le seigneur espagnol dévorait sa rage en silence.

— Ainsi, reprit Fabian, vous ne savez rien de plus de moi ? vous ne savez ni mon nom ni ma qualité ? je ne suis donc rien que ce que je parais être ?

— Un assassin, peut-être, reprit Mediana en tournant le dos à Fabian pour indiquer qu'il ne voulait plus répondre.

Pendant ce dialogue entre ces deux hommes du même sang, d'une nature également indomptable, le chasseur et Pepe étaient restés à l'écart.

— Approchez, dit Fabian à l'ex-carabinier, et venez dire, ajouta-t-il avec un calme forcé, qui je suis à l'homme dont la bouche me donne un nom que lui seul a mérité.

S'il avait pu rester quelque doute encore à don Antonio au sujet des dispositions de ceux entre les mains de qui il était tombé, ce doute dut s'évanouir devant l'air sombre dont Pepe s'avavançait sur l'ordre de Fabian.

Les efforts évidents qu'il faisait pour comprimer les passions haineuses qui réveillait en lui la vue du seigneur espagnol frappèrent ce dernier d'un sentiment lugubre.

Un frisson passa sur le corps de don Antonio ; mais il ne baissa pas les yeux, et, fort de son invincible orgueil, il attendit avec un calme apparent que Pepe prit la parole.

— Parbleu ! dit celui-ci d'un ton qu'il s'efforçait en vain de rendre plaisant, c'était bien la peine de m'envoyer pêcher le thon sur les bords de la Méditerranée pour finir par me rencontrer à trois mille lieues de l'Espagne avec le neveu dont vous avez tué la mère ? Je ne sais si le seigneur don Fabian de Mediana est disposé à vous faire grâce ; quant à moi, ajouta-t-il en faisant résonner sur le sable la

crose de sa carabine, j'ai juré que je ne vous la ferai pas.

Fabian lança sur Pepe un regard impérieux qui sembla lui enjoindre de subordonner sa volonté à la sienne, et, s'adressant ensuite à l'Espagnol :

— Seigneur de Mediana, vous n'êtes pas ici devant des assassins, mais devant des juges, et Pepe ne l'oubliera pas.

— Devant des juges ! s'écria don Antonio ; je ne reconnais qu'à mes pairs le droit de me juger, et je réfuse comme tels un échappé des présides et un mendiant usurpateur d'un titre auquel il n'a pas droit. Je ne reconnais ici d'autre Mediana que moi, et je n'ai rien à répondre.

— Et cependant ce sera moi qui serai votre juge, reprit Fabian ; mais un juge impartial ; car, j'en prends à témoin ce Dieu dont le soleil nous éclaire, mon cœur, dès ce moment, ne contient plus pour vous ni animosité, ni haine.

Il y avait tant de loyauté dans l'accent avec lequel Fabian prononça ces mots, que le visage de Mediana perdit tout à coup de sa sombre défiance. Un éclair d'espoir s'y laissa voir, car le duc de l'Armada se rappela qu'il était en face de l'héritier que son orgueil avait un instant pleuré. Ce fut d'une voie moins âpre qu'il lui dit :

— De quel crime suis-je donc accusé ?

— Vous allez le savoir, reprit Fabian.

## CHAPITRE XIII

### LA LOI DU LYNCH

Il existe sur les frontières américaines une loi terrible, non pas précisément par l'article unique dont elle se compose et qui dit : " Œil pour œil, dent pour dent, sang pour sang " ; l'application de cette maxime est visible, pour celui qui observe la marche des choses ici-bas, dans tous les actes de la Providence. " Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée ", dit l'Évangile.

Mais la loi du désert est terrible par l'apparence de légalité imposante dont elle s'environne ou affecte de s'environner.

Cette loi est terrible, non seulement comme toutes les lois de sang, en ce que ceux qui l'appliquent usurpent un pouvoir qui ne leur est pas dévolu, mais encore en ce que la partie offensée se constitue juge dans sa propre cause et exécute la sentence qu'elle-même a prononcée.

Telle est la loi de *Lynch*, c'est ainsi qu'on la nomme.

Au milieu des déserts de l'Amérique, les blancs entre eux, les Indiens contre les blancs, les blancs contre les Indiens, l'appliquent avec une impitoyable rigueur.

Les sociétés civilisées en ont modifié l'application en ne la conservant dans son intégrité que pour la peine capitale ; mais la société barbare du désert continue à mettre en vigueur sans restriction cette loi des premiers âges du monde.

N'est-ce pas le cas de faire remarquer ici que ce point de contact entre la civilisation et la barbarie

est une tache pour la première, une servitude affligeante qu'elle doit pour son honneur tenter de faire disparaître ?

La société a établi des lois protectrices pour tous.

L'homme qui se fait justice lui-même chez nous devient, en violant ces lois, justiciable de ceux à qui la société a donné mandat pour juger et punir.

Nous ne doutons pas que plus tard, en se perfectionnant, les sociétés ne comprennent que, quand elles éteignent chez un coupable le flambeau de la vie que nul ne peut rallumer, elles brisent l'œuvre du Créateur et commettent ainsi une infraction sacrilège aux lois suprêmes qui régissent l'univers et que Dieu a établies avant les nôtres.

Un temps viendra, nous nous plaisons à le croire, où les lois n'enlèveront à l'homme coupable d'un délit ou d'un crime que ce qu'elles pourront restituer à son repentir.

Ces lois respecteront la vie qu'elles ne sauraient rendre ; à côté des lois infamantes qui ternissent aujourd'hui l'honneur sans retour, il y aura des lois de réhabilitation qui relèveront l'homme sanctifié par le repentir au rang d'où le châtement l'aura fait descendre.

On se réjouit plus dans le ciel, dit l'Évangile, du retour du pécheur que de l'infailibilité du juste. Pourquoi les lois humaines n'emprunteraient-elles pas ce reflet des lois divines ?

Mais aujourd'hui la liberté est le seul bien que la société sache restituer à celui qu'une faute ou que le malheur en a privé.

Nous disons le malheur ; n'y a-t-il pas, en effet, une loi qui assimile au criminel un débiteur honnête et insolvable, et le soumet au même régime dans sa prison ?

Ceci dit, nous revenons à la loi de Lynch.

C'était devant un tribunal sans appel, où les parties se constituaient juges, qu'allait comparaître don Antonio de Mediana, et la justice des villes, avec tout son appareil imposant, n'aurait pu égaler en solennité les assises qui étaient au moment de s'ouvrir dans le désert, où trois hommes représentaient la justice humaine dans tout son appareil de terreur.

Nous avons dit quel lugubre et bizarre aspect offraient les lieux où la scène allait se passer. En effet, ces montagnes sombres, couvertes de brouillard, ces bruits souterrains qui grondaient, ces chevelures humaines flottant au gré du vent, ce squelette à jour du cheval indien, tout cet ensemble prenait aux yeux du seigneur espagnol un caractère étrange et fantastique qui eût pu lui faire croire qu'il était sous l'impression de quelque rêve horrible.

On se serait cru un instant transporté au moyen âge au milieu de quelque société secrète où, avant l'admission du récipiendaire, on déployait à ses yeux tout ce qui était capable de porter la terreur dans son âme, à l'effet d'éprouver son courage.

Tout cela n'était cependant qu'une effrayante réalité.

Fabian montra du doigt au duc de l'Armada l'une des pierres plates semblables à des pierres tumulaires qui jonchaient la plaine, et s'assit sur une autre,

de manière à former avec le Canadien et son compagnon un triangle dont il occupait le sommet.

— Il ne convient pas à l'accusé de s'asseoir en présence de ses juges, dit le seigneur espagnol avec un sourire amer. Je resterai donc debout.

Fabian ne répondit rien.

Il attendait que Diaz, l'unique témoin à peu près désintéressé dans cette cour de justice, eût choisi la place qui lui convenait.

L'aventurier demeura éloigné, il est vrai, des acteurs de cette scène, mais assez près pour tout voir et tout entendre.

Il gardait l'attitude froide, réservée et attentive d'un juré qui va former sa conviction d'après les débats près de s'ouvrir sous ses yeux.

Alors Fabian reprit la parole :

— Vous allez savoir, dit-il, quel est le crime dont on vous accuse. Pour moi, je ne suis ici que le juge qui écoute, qui condamne ou absout.

Après cette réponse, il sembla réfléchir.

Il devait, avant tout, constater l'identité de l'accusé.

— Etes-vous bien, reprit-il enfin, don Antonio, que les hommes ont appelé ici comte de Mediana ?

— Non, reprit l'Espagnol d'une voix ferme.

— Qui êtes-vous donc ? continua Fabian avec un étonnement presque douloureux qu'il ne put cacher ; car il lui répugnait de croire qu'un Mediana eût recours à un lâche subterfuge.

— J'ai été le comte de Mediana, répliqua don Antonio avec un sourire hautain, jusqu'au moment où mon épée a conquis d'autres titres ; aujourd'hui on ne m'appelle en Espagne que le duc de l'Armada. C'est le nom que je pourrais transmettre à l'homme de ma race que j'adopterais pour mon fils.

Cette dernière phrase, incidemment jetée par l'accusé, devait former tout à l'heure son unique moyen de défense.

— Bien, dit Fabian, le duc de l'Armada va savoir de quel crime est accusé don Antonio de Mediana. Parlez, Bois-Rosé, et dites ce que vous savez, et rien de plus.

Cette recommandation était inutile.

Il y avait sur la rude et mâle physionomie du gigantesque descendant de la race normande, immobile à ses côtés, sa carabine sur l'épaule, tant de calme et tant de loyauté, que son aspect seul repoussait toute idée de trahison. Bois-Rosé se leva, ôta lentement son bonnet de fourrure et découvrit son large et noble front.

— Je ne dirai que ce que je sais, dit-il.

“ Par une nuit brumeuse du mois de novembre 1808, j'étais matelot à bord du lougre corsaire-contrebandier français l'*Albatros*...

“ Nous étions descendus à terre, d'après un arrangement fait avec le capitaine des miquelets d'Élanchovi, sur la côte de Biscaye. Je ne vous dirai pas — à ces mots un sourire effleura les lèvres de Pepe — comment nous fûmes chassés à coups de fusil d'une côte où nous abordions en amis ; il me suffira de déclarer qu'en regagnant notre navire, des cris



d'enfant, qui semblaient sortir du sein même de l'océan, attirèrent mon attention.

“ Ces cris venaient d'un canot abandonné. Je poussai le mien vers celui-là, au risque de ma vie, car un feu vif était dirigé contre mon embarcation.

“ Dans ce canot, une femme assassinée nageait dans son sang. Cette femme était morte ; à côté d'elle, un jeune enfant allait mourir.

“ Je recueillis l'enfant ; cet enfant est l'homme ici présent, et il désignait Fabian.

“ Je recueillis l'enfant ; je déposai sur le rivage la femme assassinée. Qui avait commis le crime, je l'ignore ; je n'ai rien de plus à vous dire.”

En achevant ces mots, Bois-Rosé se recouvrit, se tut et se rassit.

Un morne silence suivit cette déclaration.

Fabian baissa un instant vers la terre ses yeux qui lançaient des éclairs, puis il les releva, calmes et froids sur le miquelet dont le tour était venu de parler. Fabian était monté à la hauteur de son terrible rôle, et dans la contenance, l'attitude de ce jeune homme en haillons, revivait toute la noblesse d'une race antique, avec toute l'impassibilité du juge. Il jeta sur Pepe un regard plein d'une autorité que le sauvage chasseur ne put s'empêcher de subir.

Le miquelet se leva, s'avança de deux pas. Son visage ne laissait plus lire aussi que la résolution ferme de ne parler que selon sa conscience.

— Je vous comprends, conte de Mediana, dit-il, en s'adressant à Fabian, qui seul à ses yeux avait le droit de porter ce titre ; j'oublierai que l'homme ici présent m'a fait passer de longues années parmi le rebut des hommes dans un préside. Dieu, quand je comparaitrai devant lui, pourra me répéter les paroles que je vais proférer ; je les entendrai et je ne me repentirai pas de les avoir prononcées.

Fabian fit un geste d'assentiment.

— Par une nuit de novembre 1808, dit-il, j'étais alors carabinier ou miquelet royal au service d'Espagne ; j'étais de garde sur la côte d'Élanchovi ; trois hommes venant du large prirent terre sur le bord de la mer.

“ Le chef qui nous commandait avait vendu à l'un d'eux le droit d'aborder sur une côte interdite.

“ J'ai à me reprocher d'avoir été le complice de cet homme ; je reçus de lui le prix de ma coupable faiblesse.

“ Le lendemain, la comtesse de Mediana et son jeune fils avait quitté de nuit leur château.

“ La comtesse fut assassinée ; le jeune comte ne reparut pas.

“ Peu de temps après, l'oncle de l'enfant se présenta ; il réclama les biens et les titres de son neveu : tout lui fut donné. J'avais cru ne m'être vendu qu'à une intrigue, j'avais favorisé un assassinat.

“ J'ai reproché ce crime devant des juges au nouveau comté de Mediana ; cinq ans de préside à Ceuta ont été la recompense de ma faiblesse.

“ Aujourd'hui, loin du tribunal de ces juges corrompus, à la face de Dieu qui nous voit, j'accuse de nouveau comme coupable de l'assassinat de la com-

tesse l'homme ici présent, usurpateur du titre de comte de Mediana ; il était l'un des trois hommes qui avaient pénétré de nuit, par escalade, dans le château que la mère de don Fabian ne devait plus revoir.

“ Que le meurtrier me démente.

“ Je n'ai plus rien à dire.

— Vous l'entendez, dit Fabian ; qu'avez-vous à répondre pour votre défense ?

Au moment où Fabian achevait cette demande, un cri d'angoisse se fit entendre du côté où la nappe d'eau tombait, en se courbant, au fond de l'abîme.

Tous levèrent à l'instant les yeux dans cette direction, et, à travers le voile transparent de la cascade, il leur sembla voir une forme humaine, un instant balancée au-dessus du gouffre, tracer en tombant une ligne noirâtre.

Si les spectateurs de ce terrible épisode avaient connu l'existence du bloc d'or, ils ne l'auraient plus retrouvé à la place où le roc l'avait contenu pendant tant de temps ; il avait disparu, et celui qui le portait s'était englouti avec lui.

Un silence mortel succéda au cri qui venait de se faire entendre, tandis que, sous le brouillard des Montagnes-Brumeuses, des détonations sourdes étaient lugubrement répétées par l'écho.

La scène était en harmonie avec les acteurs.

Des vautours noirs planaient au-dessus de leurs têtes, et comme s'ils devinaient une proie prochaine, ou regrettaient le cadavre de celui que le précipice venait d'engloutir, leurs cris aigus se mêlaient aux grondements lointains des collines.

Après le premier mouvement de surprise causé par un spectacle auquel tous étaient si loin de s'attendre, Fabian répéta :

— Qu'avez-vous à répondre pour votre défense ?

Une lutte violente entre sa conscience et l'orgueil eut lieu dans l'âme de Mediana.

L'orgueil l'emporta.

— Rien, répondit don Antonio.

— Rien ! reprit Fabian ; mais vous ne comprenez peut-être pas l'horrible devoir qui me reste à remplir ?

— Je le comprends.

— Et moi, s'écria Fabian d'une voix forte, je saurai l'accomplir ; et cependant, quoique le sang de ma mère crie vengeance, daignez vous disculper, et je bénirai vos paroles. Jurez-moi, par le nom de Mediana que nous portons tous deux, par votre honneur, par le salut de votre âme, que vous n'êtes pas coupable, et je serai trop heureux de vous croire.

Puis, sous le poids d'une douloureuse angoisse, Fabian attendit la réponse de Mediana.

Mais inflexible et sombre comme l'archange déchu, Mediana garda le silence.

En ce moment, Diaz s'avança vers les juges et l'accusé.

— J'ai écouté, dit-il, écouté avec une attention profonde l'accusation portée contre don Estévan Arechiza, que je savais être aussi le duc de l'Armada. Puis-je exprimer librement ici ce que je pense ?

— Parlez, répondit Fabian.

— Un point me paraît douteux. J'ignore si le crime qu'on reproche à ce noble cavalier a été commis par lui ; mais, en l'admettant, avez-vous mandat pour le juger ? D'après les lois de nos frontières, où les tribunaux ne peuvent siéger, il n'y a que les plus proches parents de la victime qui aient le droit d'exiger le sang du coupable.

— La jeunesse du seigneur don Tiburcio Arellanos s'est écoulée dans ce pays ; je l'ai connu comme fils adoptif du gambusino Marcos Arellanos.

— Qui prouve que Tiburcio Arellanos est le fils de la femme assassinée ?

— Comment, après tant d'années, l'ancien matelot, aujourd'hui le chasseur ici présent, a-t-il pu reconnaître au fond de ces déserts, dans l'homme fait que voici, l'enfant qu'il n'a vu qu'un instant dans une nuit brumeuse ?

— Répondez, Bois-Rosé, dit froidement Fabian. Le Canadien se leva de nouveau.

— Je dois d'abord déclarer ici, dit le vieux chasseur, que ce n'est pas pendant un seul moment d'une nuit brumeuse que j'ai vu l'enfant en question. Pendant deux ans, après l'avoir arraché à une mort certaine, j'ai vécu avec lui à bord du navire où je l'avais amené.

— Les traits d'un fils ne sont pas gravés plus profondément dans la mémoire d'un père que ceux de cet enfant ne l'étaient dans la mienne.

— Maintenant, comment l'ai-je reconnu ?

— Quand vous marchez dans le désert, sans chemin tracé, ne vous dirigez-vous pas par le cours des ruisseaux, par l'aspect des arbres, par la conformation de leurs troncs, par la disposition de la mousse qui les recouvre, par les étoiles du ciel ? Quand vous repassez dans la saison suivante, ou plus tard, ou vingt ans après, que les pluies aient gonflé le ruisseau ou que le soleil l'ait à moitié tari ; que l'arbre que vous avez vu dépouillé soit couvert de feuilles ; que son tronc ait grossi ; que ses mousses se soient épaissies ; que l'étoile du nord ait changé de place, ne reconnaîtrez-vous pas toujours l'étoile, l'arbre ou le ruisseau ?

— Sans doute, répliqua Diaz, l'homme qui a pratiqué le désert ne s'y trompe pas. Mais...

Le Canadien reprit, en interrompant l'aventurier :

— Quand vous rencontrez dans les savanes un inconnu qui échange avec vous le cri de l'oiseau ou la voix de l'animal qui sert de ralliement à vous ou à vos amis, ne dites-vous pas : "Cet homme est des nôtres ?"

— Assurément.

— Eh bien ! j'ai reconnu l'enfant dans l'homme fait, comme vous reconnaîtriez l'arbuste dans l'arbre grand, le ruisseau qui murmurait jadis dans le torrent qui gronde aujourd'hui grossi par les pluies ; j'ai reconnu l'enfant par un mot d'ordre que vingt ans ne lui avaient fait oublier qu'à moitié.

— Cette rencontre n'est-elle pas pour le moins étrange ? objecta Diaz, à peu près convaincu de la véracité du Canadien.

— Dieu, s'écria Bois-Rosé avec solennité, Dieu, qui dit à la brise d'apporter à travers l'espace au

dattier femelle la poussière fécondante du palmier mâle ; Dieu, qui confie au vent qui ravage, au torrent qui dévaste, à l'oiseau qui voyage, la graine étrangère pour la déposer à cent lieues de la plante qui l'a produite, ne peut-il pas aussi facilement pousser l'une sur le chemin de l'autre deux créatures faites à son image ?

Diaz se tut un instant ; puis, n'ayant rien de plus à alléguer contre les paroles chaleureuses du Canadien, dont la loyale figure et l'accent de vérité portaient avec soi une conviction irrésistible :

— Avez-vous reconnu, demanda-t-il, dans le fils adoptif du gambusino Arellanos, le fils de la comtesse de Mediana.

— Il faudrait n'avoir jamais vu sa mère pour le méconnaître plus qu'un jour, reprit Pepe ; du reste, que le duc de l'Armada nous démente ?

Don Antonio, trop fier pour mentir, ne pouvait nier la vérité sans se dégrader aux yeux de ses juges, sans anéantir le seul moyen de défense auquel son orgueil et le secret désir de son cœur lui permirent de recourir.

— C'est vrai, dit-il, cet homme est mon sang ; je ne saurais le nier sans souiller mes lèvres d'un mensonge. Le mensonge est fils de la lâcheté

Diaz inclina la tête, regagna sa place et ne dit plus rien.

— Vous l'avez entendu, dit Fabian, je suis bien le fils de cette femme assassinée par l'homme ici présent. J'ai donc le droit de la venger. Maintenant que dit la loi du désert ?

— Œil pour œil, fit Bois-Rosé.

— Dent pour dent, ajouta Pepe.

— Sang pour sang, acheva Fabian ; la mort pour la mort !

— Puis il se leva, et s'adressant à don Antonio en accentuant lentement ses paroles : "Vous avez versé le sang et donné la mort ; il vous sera fait ce que vous avez fait aux autres : c'est Dieu qui l'a dit et qui le veut."

Fabian tira son poignard du fourreau ; le soleil versait les flots de sa lumière matinale sur le désert, et les objets projetaient au loin leur ombre.

Un vif éclair jaillit de la lame nue entre les mains du plus jeune des deux Mediana.

Fabian en enfonça la pointe dans le sable.

L'ombre du poignard dépassait sa longueur.

— Le soleil, s'écria-t-il, va mesurer les instants qui vous restent à vivre. Quand cette ombre aura disparu, vous comparâtes devant Dieu, et ma mère sera vengée !

Un silence de mort succéda aux dernières paroles de Fabian, qui, sous le poids d'émotions poignantes longtemps contenues, se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur la pierre tumulaire.

Bois-Rosé et Pepe étaient restés assis ; juges et condamné, tous étaient immobiles...

Diaz comprit alors que tout était fini ; il ne voulut pas assister à l'exécution de la sentence.

Il s'approcha du duc de l'Armada, inclina un genou devant lui, prit sa main et la baisa.

— Je prierai pour le salut de votre âme, dit-il à voix basse. Seigneur duc de l'Armada, me déliez-vous de mon serment ?

— Oui, reprit don Antonio d'une voix ferme ; allez, et que Dieu vous bénisse pour votre loyauté.

Le noble aventurier s'éloigna en silence.

Son cheval était resté non loin de là.

Diaz le rejoignit, et, la bride dans ses mains, il marcha lentement dans la direction de la fourche de la rivière.

Cependant le soleil poursuivait son éternelle carrière. Les ombres se raccourcissaient peu à peu ; les vautours noirs volaient toujours en rond au-dessus de la tête des quatre acteurs du drame terrible dont le dénouement approchait ; sous le brouillard des Montagnes-Brumeuses, des explosions sourdes continuaient à gronder par intervalles comme un orage lointain.

Pâle, mais résigné, l'infortuné comte de Mediana était resté debout ; plongé dans une dernière rêverie, il semblait ne pas s'apercevoir que l'ombre décroissait toujours.

Les objets extérieurs disparaissaient à ses yeux, entre un passé qui ne lui appartenait plus et l'éternité qui allait s'ouvrir.

Cependant son orgueil luttait encore au dedans de lui, et il gardait un silence obstiné.

— Seigneur comte de Mediana, reprit Fabian, qui voulait tenter une dernière chance, dans cinq minutes le poignard ne projettera plus d'ombre.

— Je n'ai rien à dire du passé, répondit don Antonio, je n'ai plus qu'à m'occuper de l'avenir de mon nom. Maintenant, ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles que vous allez entendre : sous quelque forme qu'elle se présente à moi, la mort n'a rien qui m'épouvante.

— J'écoute, dit doucement Fabian.

— Vous êtes bien jeune, Fabian, reprit Mediana ; le sang versé n'en pèsera que plus longtemps sur vous.

Fabian laissa échapper un geste d'angoisse.

— Pourquoi souiller si tôt cette vie que vous commencez à peine ? Pourquoi ne pas suivre la voie qu'ouvre devant vous une faveur inespérée de la Providence ? Hier, vous étiez pauvre, vous étiez sans famille : Dieu vous fait retrouver une famille, en même temps qu'il vous donne la richesse. L'héritage de votre nom n'a pas déperî entre mes mains ; j'ai porté pendant vingt ans le nom des Mediana à la hauteur des plus illustres qui soient en Espagne et je suis prêt à vous le rendre avec tout l'éclat que j'ai su y ajouter. Reprenez donc un bien que je vous cède avec joie, avec bonheur, car mon isolement dans la vie me paraissait bien lourd ; mais ne l'achetez pas par un crime qu'une justice illusoire n'absoudrait pas, et que vous pleureriez jusqu'à votre dernier jour.

— Le juge qui siège à son tribunal n'a pas le droit d'écouter la voix de son cœur. Fort de sa conscience, du service qu'il rend à la société, il peut plaindre le coupable, mais son devoir exige qu'il le condamne. Dans ces déserts, ces deux hommes et moi représen-

tons la justice humaine. Dissipez les accusations qui pèsent contre vous, don Antonio, et le plus heureux de nous deux ne sera pas vous ; car je n'accuse qu'en frémissant, mais sans pouvoir me soustraire à la mission fatale que Dieu m'impose.

— Pensez-y bien, Fabian, et songez que ce n'est pas le pardon, mais l'oubli que je sollicite ; grâce à cet oubli, il ne tiendrait qu'à vous d'être, dans le fils que j'adopterais, un Mediana héritier d'une maison princière : après ma mort, mes titres s'éteignent pour toujours.

À ces paroles, une pâleur mortelle couvrit le front du jeune homme ; mais refoulant la tentation de l'orgueil au fond de son cœur, Fabian ferma l'oreille à cette voix qui lui proposait une si riche part des grandeurs humaines, comme s'il n'eût entendu que le vain souffle de la brise murmurant dans le feuillage des saules.

Comte de Mediana, pourquoi faut-il que vous ayez tué ma mère ? s'écria Fabian en se voilant la figure de ses deux mains, puis, jetant un regard sur le poignard planté dans le sable : Seigneur duc de l'Armada, le poignard n'a plus d'ombre, ajouta-t-il d'un ton solennel ?

Don Antonio tressaillit malgré lui ; se rappelait-il alors la menace prophétique que vingt ans auparavant la comtesse de Mediana lui avait fait entendre.

— Peut-être, lui avait-elle dit, ce Dieu que vous blasphémez vous fera-t-il trouver, au fond d'un désert où les hommes n'auront jamais pénétré, un accusateur, un témoin, un juge et un bourreau.

Accusateur, témoin et juge, tout était là sous ses yeux ; mais qui allait être le bourreau ? Cependant rien ne pouvait manquer à l'accomplissement de la formidable prophétie.

Un bruit de branches froissées se fit tout à coup entendre.

Un homme, les habits dégoultants d'eau et souillés de vase, sortit de l'enceinte des cotonniers : c'était Cuchillo.

Le drôle s'avancait avec un air d'aisance imperturbable, quoiqu'il semblât boiter légèrement.

Aucun des quatre hommes si profondément absorbés dans leurs terribles réflexions ne manifesta d'étonnement à son aspect.

— Caramba ! vous m'attendiez donc, s'écriait-il ; et moi qui m'obstinais à prolonger le bain le plus désagréable que j'aie jamais pris, dans la crainte de vous causer à tous une surprise dont mon amour-propre aurait souffert (Cuchillo ne parlait pas de son excursion dans la montagne). Mais l'eau de ce lac est si glaciale que j'aurais affronté, pour n'y pas mourir de froid, un danger plus grand que celui de me joindre à d'anciens amis. Ajoutez à cela que je sentais se rouvrir une blessure que j'y ai reçue... il y a longtemps... fort longtemps... dans ma jeunesse. Seigneur don Estévan, don Tiburcio, je suis bien votre serviteur.

Un profond silence accueillit ces paroles.

Cuchillo sentait bien qu'il jouait le rôle du lièvre qui vient se réfugier sous la dent des lévriers ; mais

il tâchait, à force d'impudence, de régulariser une position plus que précaire.

Le vieux chasseur seul lança vers Fabian un regard qui semblait demander le motif de l'intrusion de ce personnage à l'air impudent et sinistre, à la barbe limoneuse et verdâtre.

— C'est Cuchillo, dit Fabian en répondant au regard de Bois-Rosé.

— Cuchillo, votre serviteur indigne, reprit le drôle, et qui n'est pas sans avoir vu vos prouesses, seigneur chasseur de tigres... Décidément, pensa Cuchillo, ma présence leur est moins désagréable que je ne l'aurais cru.

Puis, sentant redoubler son impudence à cet accueil quoique glacial, à ce silence quoique semblable à celui qui a lieu à l'arrivée de chaque nouveau venu dans une maison mortuaire, il dit tout haut, en voyant la contenance sévère de tous :

— Mais, vrai Dieu, je m'aperçois que vous êtes en affaires et que je suis peut-être indiscret ; je me retire : il y a des moments où l'on n'aime pas à être dérangé, je le sais par expérience.

En disant ces mots, Cuchillo faisait mine de traverser une seconde fois la verte enceinte du val d'Or ; mais la voix rude de Bois-Rosé le retint.

— Restez ici, par le salut de votre âme, seigneur Cuchillo, lui dit le chasseur.

— Le géant aura entendu parler de mes ressources intellectuelles, se dit Cuchillo ; ils ont besoin de moi. Après tout, j'aime mieux partager avec eux que de ne rien avoir ; mais, à coup sûr, ce val d'Or est ensorcelé... Vous permettrez, seigneur Canadien, reprit-il en s'adressant au chasseur ; et feignant une surprise qu'il n'éprouvait pas à l'aspect de son chef : j'ai à...

Un geste impérieux de Fabian coupa court à la demande Cuchillo.

— Silence, dit-il, ne troublez pas les dernières pensées d'un chrétien qui va mourir !

Nous l'avons dit, le poignard planté en terre ne projetait plus d'ombre.

— Seigneur de Mediana, ajouta Fabian, je vous demande encore, par le nom que nous portons, sur votre honneur, sur le salut de votre âme, êtes-vous innocent du meurtre de ma mère ?

A cette interrogation suprême, don Antonio répliqua sans faiblir :

— Je n'ai rien à dire, je ne reconnais qu'à mes pairs le droits de me juger. Que mon sort et le vôtre s'accomplissent.

— Dieu me voit et m'entend, dit Fabian ; puis, emmenant Cuchillo à l'écart : Un jugement solennel a condamné cet homme, lui dit-il. En qualité de représentants de la justice humaine dans ce désert, nous confions à vos mains la tâche du bourreau. Les trésors que ce vallon renferme payeront l'accomplissement de ce terrible devoir. Puissiez-vous n'avoir jamais commis de meurtre plus inique !

— On n'a pas vécu quarante ans sans avoir quelques peccadilles sur la conscience, seigneur don Tiburcio. Cependant, je n'aurais pas tué à moins le seigneur don Estévan, et je suis fier de voir priser

mes talents à leur juste valeur. Vous dites donc que tout l'or du val d'Or sera pour moi ?

— Tout, sans en excepter une parcelle.

— Caramba ! Malgré mes scrupules bien connus, c'est un bon prix : aussi ne marchanderai-je pas ; et, si même vous aviez quelque autre petit service à me demander, ne vous gênez pas, ce sera par-dessus le marché.

Ce que nous avons dit précédemment justifie l'apparition inattendue de Cuchillo.

Le bandit, caché dans les eaux du lac voisin, s'en était échappé pendant qu'avait lieu le prologue du drame auquel il venait de se mêler.

La rencontre de Baraja et d'Oroche dans la montagne l'avait fait revenir à sa première idée, celle de se joindre au vainqueur.

A tout prendre, il voyait que les choses tournaient mieux qu'il ne l'eût pensé.

Cependant, il ne se dissimula pas le danger qu'il y avait pour lui à être le bourreau de l'homme, qui connaissait tous ses crimes, et qui d'un mot pouvait le livrer à la justice implacable en vigueur dans les déserts.

Il comprit que pour gagner la récompense promise, pour empêcher don Antonio de parler, il fallait commencer par le tromper, et il trouva moyen de dire bas à l'oreille du condamné :

— Ne craignez rien... je suis avec vous.

Les spectateurs de cette terrible scène gardaient un profond silence, sous l'impression profonde qu'elle faisait éprouver à chacun d'eux.

Une prostration complète avait succédé dans l'âme de Fabian à l'énergie de sa volonté, et son front se courbait vers la terre, aussi pâle, aussi livide que celui de l'homme dont sa justice avait prononcé l'arrêt.

Bois-Rosé chez qui les dangers continuels de la vie de matelot et de chasseur avaient émoussé cette horreur physique de l'homme pour la destruction de son semblable, paraissait uniquement absorbé dans la contemplation mélancolique de ce jeune homme qu'il aimait comme un fils, et dont l'attitude brisée révélait la douleur.

Pepe, de son côté, essayait de couvrir d'un masque impassible les sensations tumultueuses d'une vengeance satisfaite, et gardait le silence comme ses deux compagnons.

Cuchillo seul, dont les instincts sanguinaires et vindicatifs l'eussent fait se charger gratuitement du rôle odieux de bourreau, contenait à peine sa joie à l'idée de la somme énorme que ce meurtre allait lui rapporter.

En outre, par une singularité piquante, Cuchillo, pour la première fois de sa vie, marchait d'accord avec une apparente légalité.

— Caramba ! se dit-il en prenant la carabine de Pepe de ses mains et tout en faisant à don Antonio un signe d'intelligence, voilà un cas où l'alcade d'Arripe lui-même enragerait d'être forcé de me donner l'absolution.

Et il s'avança vers don Antonio.

Pâle et les yeux étincelants, sans savoir s'il voyait en Cuchillo un sauveur ou un bourreau, l'Espagnol ne bougea pas.

— Il m'avait été prédit que je mourrais dans un désert ; j'ai été ce que vous appelé jugé, je suis condamné ; Dieu me réserve-t-il comme suprême outrage de mourir de la main de cet homme ? Seigneur Fabian, je vous pardonne ; mais puisse ce bandit ne pas vous être fatal comme il va l'être au frère de votre père, comme il l'a été. . .

Un cri de Cuchillo, un cri d'effroi vint interrompre le duc de l'Armada.

— Aux armes ! aux armes ! voici les Indiens ! cria-t-il.

Il y eut un moment de confusion.

Fabian, Bois-Rosé et Pepe coururent saisir leurs carabines ; Cuchillo profita de ce court instant, et s'élançant vers don Antonio, qui, le cou tendu, interrogeait aussi l'immensité de la plaine, il lui plongea à deux reprises son poignard dans la gorge.

Le malheureux Mediana tomba en vomissant des flots de sang.

Un sourire effleura les lèvres de Cuchillo ; don Antonio emportait avec lui le secret du bandit.

## CHAPITRE XIV

### LE JUGEMENT DE DIEU

Un moment de stupeur suivit ce meurtre si rapidement accompli. Don Antonio ne bougeait plus. Fabian semblait oublier que le bandit n'avait fait que hâter l'exécution de la sentence qu'il avait prononcée lui-même.

— Malheureux ! s'écria-t-il en se précipitant vers Cuchillo, le canon de sa carabine dans la main, comme s'il n'eût daigné se servir que de la crosse contre le bourreau.

— Là, là, dit Cuchillo en se reculant, tandis que Pepe, plus porté à l'indulgence e vers le meurtrier de don Antonio, s'interposait entre eux deux, vous êtes vif et emporté comme un poulain sauvage, et prêt à chaque instant à donner de la corne comme un novillo(1). Les Indiens sont trop occupés ailleurs pour penser à nous. C'est une ruse de guerre, afin de vous rendre plus vite le service signalé que vous m'aviez demandé. Ne soyez donc pas ingrat ; car, pourquoi ne pas en convenir ? vous étiez tout à l'heure le neveu le plus embarrassé de son oncle qui fût jamais. . . Vous êtes noble, vous êtes généreux ; vous auriez regretté toute votre vie de n'avoir pas pardonné à cet oncle, quand j'ai tranché la question ; j'ai pris le remords pour moi, et voilà tout.

— Le drôle a l'intelligence alerte et la main sûre, dit l'ex-carabinier.

— Oui, reprit Cuchillo évidemment flatté, je me pique de n'être pas un sot et de me connaître en délicatesse de conscience ; j'ai pris sur moi les scrupules de la vôtre. Quand j'aime les gens, je m'oublie toujours pour eux, c'est mon défaut. Lorsque j'ai vu

que vous m'aviez si généreusement pardonné le coup de . . . l'égratignure que je vous avais faite, j'ai fait de mon mieux pour y parvenir, le reste est à régler entre ma conscience et moi.

— Ah ! soupira Fabian, j'espérais encore pouvoir lui pardonner.

— Que faire à cela ? interrompit l'ex-carabinier. Pardonner au meurtrier de sa mère, seigneur don Fabian, eût été une lâcheté ; tuer un homme sans défense, presque un crime, j'en conviens, même après cinq ans de présidence ; notre ami Cuchillo nous a donc épargné l'embarras du choix. C'est son affaire. Qu'en pensez-vous, Bois-Rosé ?

— Avec des preuves semblables à celles que nous possédons, le tribunal d'une ville eût condamné l'assassin à la peine du talion, la justice indienne ne l'eût pas épargné davantage ; c'est Dieu qui a voulu vous éviter de verser le sang d'un blanc. Je dis comme vous, Pepe, c'est l'affaire de Cuchillo.

Devant ce verdict du vieux chasseur, Fabian s'inclina, mais en silence toutefois, comme s'il n'eût pu démêler au fond de son cœur, parmi les voix contradictoires qui s'y faisaient entendre, s'il devait se réjouir ou s'affliger de cette catastrophe inattendue.

Cependant un nuage d'amère tristesse chargeait son front.

Moins accoutumé que ses deux sauvages compagnons à des scènes sanglantes, il approuvait, bien qu'en gémissant, leur inexorable logique.

Pendant ce temps, Cuchillo avait repris toute son audace ; les choses tournaient au mieux pour lui.

Il jeta sur le cadavre de celui qui ne pouvait plus parler un regard de haine satisfaite et murmura à demi-voix :

— A quoi tient la destinée humaine ? Il y a vingt ans, ma vie n'a dépendu que de l'absence d'un arbre.

Puis s'adressant à Fabian :

— Il est donc constaté que je vous ai rendu un grand service. Ah ! don Tiburcio, il faut vous résoudre à rester mon obligé ; mais, tenez, je pense généreusement à vous fournir les moyens de vous acquitter. Il y a là des richesses immenses, et il ne s'agit pour cela que de vous rappeler votre parole donnée à celui qui, pour vous, n'a pas craint de se mettre pour la première fois, j'ose le dire, en querelle ouverte avec sa conscience.

Et Cuchillo, qui, malgré la promesse de Fabian de lui abandonner l'or, objet de sa convoitise, savait que promettre et tenir sont deux, attendit plein d'anxiété la réponse de Fabian.

— Ah ! c'est vrai ! le prix du sang vous est dû, dit-il au bandit.

Cuchillo affecta une attitude indignée.

— Eh bien ! celui-là vous sera magnifiquement payé, reprit le jeune homme d'un air de mépris. Mais il ne sera pas dit que j'aurai partagé avec vous ; l'or de ce placer est pour vous.

— Tout ? s'écria Cuchillo, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Ne vous l'ai-je pas dit ?

— Vous êtes fou, s'écrièrent à la fois le carabinier et le chasseur ; le drôle l'aurait tué pour rien.

(1) Jeune taureau.

— Vous êtes un dieu ! s'écria Cuchillo, et vous appréciez mes scrupules à leur juste valeur. Quoi ! tout cet or ?

— Tout, jusqu'à la moindre parcelle, reprit simplement Fabian ; je ne veux rien de commun avec vous, pas même cet or.

Et il fit un signe à Cuchillo.

Le bandit, au lieu de traverser la haie de cotonniers, s'élança vers les Montagnes-Brumeuses, vers l'endroit où il avait attaché son cheval.

Quelques minutes après, Cuchillo revenait, son zarape à la main. Il écarta les branches entrelacées qui fermaient le val d'Or, et disparut bientôt aux yeux de Fabian.

Le soleil, au milieu de sa course, jetait une lumière étincelante et faisait scintiller de mille feux l'or disséminé dans le vallon.

Un frisson parcourut les veines de Cuchillo.

Le cœur palpitant à la vue de cet amas de richesses, il ressemblait au tigre qui tombe dans une bergerie et ne sait quelle victime choisir ; il parcourait d'un œil hagard les trésors dispersés à ses pieds, et peu s'en fallut que, dans un transport insensé de joie, il ne se roulât dans ces flots d'or.

Bientôt cependant, revenu à des pensées plus calmes, il étendit son manteau sur le sable, et, dans l'impossibilité d'emporter toutes les richesses étalées sous ses yeux, il jeta autour de lui un regard observateur.

Cuchillo choisissait de l'œil.

Pendant ce temps, Diaz, qui s'était assis à quelque distance dans la plaine, n'avait perdu presque aucun des détails de cette scène douloureuse.

Il avait vu Cuchillo apparaître subitement, il avait deviné le rôle qu'on allait lui faire remplir, il avait entendu le cri de fausse alarme du bandit, puis enfin le sanglant dénouement du drame ne lui avait pas échappé.

Jusqu'alors il était resté immobile à sa place, pleurant sur le sort de son chef et sur les espérances que sa mort anéantissait.

Cuchillo venait de disparaître dans le val d'Or, quand les trois chasseurs virent Diaz se lever et marcher vers eux.

Il s'avavançait à pas lents, comme la justice de Dieu, dont il allait être aussi l'instrument.

Son bras était passé dans la bride de son cheval, et son front, obscurci par la douleur, était baissé vers la terre.

L'aventurier jeta un regard empreint de tristesse sur le duc de l'Armada nageant dans son sang ; la mort n'avait pas effacé de son visage l'expression d'un inaltérable orgueil.

— Je ne vous blâme pas, dit-il. A votre place, j'en eusse fait autant. Que de sang indien n'ai-je pas fait couler pour assouvir ma vengeance !

— C'est pain bénit, interrompit Bois-Rosé en passant la main dans son épaisse chevelure grise et en jetant sur l'aventurier un regard de sympathie. Pepe et moi, nous pouvons dire que de notre côté...

— Je ne vous blâme donc pas ; mais je pleure parce que j'ai vu tomber presque sous mes yeux un homme

au cœur fort, un homme qui tenait dans sa main l'avenir de la Sonora ; je pleure, parce que la gloire de mon pays est morte avec lui.

— C'était, comme vous dites, un homme au cœur fort, mais au cœur de rocher, dit Bois-Rosé ; que Dieu ait son âme !

Un douloureux tressaillement agita le cœur de Fabian Diaz continua l'oraison funèbre du duc de l'Armada.

— Nous avons rêvé, lui et moi, l'affranchissement d'une puissante province et des jours de splendeur ; ni lui, ni moi, ni personne ne les verra luire ! Ah ! que n'ai-je pu être tué à sa place ! Personne ne songerait que je ne suis plus ; un champion de moins n'eût pas compromis la cause que nous servions tous les deux ; mais la mort du chef la perd à jamais. Ces trésors qu'on dit être entassés ici devaient nous servir à régénérer la Sonora ; car vous ne savez peut-être pas que près de cet endroit...

— Nous le savons, interrompit Fabian.

— Bien, reprit Diaz ; je ne m'occupe plus de cet immense placer ; j'ai toujours préféré la vue d'un Indien tué de mes mains à un sac de poudre d'or.

Cette communauté de haine pour les Indiens augmenta encore chez Bois-Rosé la sympathie que lui avaient inspirée le désintéressement et le courage de Diaz.

— Nous avons échoué au port, continua Diaz d'un ton empreint d'amertume, tout cela par la faute d'un traître que je veux livrer à votre justice, non parce qu'il nous trompait mais parce qu'il a brisé l'instrument dont Dieu voulait se servir pour faire de mon pays un puissant royaume.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Fabian. Est-ce à dire que Cuchillo...

— Ce traître qui deux fois a tenté de vous assassiner, la première à l'hacienda del Venado, la seconde dans la forêt qui en est voisine, était celui qui nous conduisait vers le val d'Or.

— C'est donc Cuchillo qui vous en avait vendu le secret ? J'en étais presque sûr ; mais vous, en êtes-vous certain ?

— Aussi certain que je le suis de paraître un jour devant Dieu ; le pauvre don Estévan m'a raconté comment l'existence et l'emplacement du trésor étaient venus à la connaissance de Cuchillo ; c'est en assassinant son associé, qui le premier l'avait découvert. Maintenant si vous jugez que l'homme qui a attenté deux fois à votre vie mérite un châtiment exemplaire, c'est à vous de le décider.

En achevant ces mots, Pedro Diaz resserrait les sangles de son cheval et se disposait à partir.

— Encore un mot, s'écria Fabian. Ce cheval gris qui bronche de la jambe droite de devant, y a-t-il longtemps que Cuchillo le possède ?

— Il y a plus de deux ans, à ce que je lui ai entendu dire.

Cette dernière scène avait échappé au bandit ; l'enceinte des cotonniers était un obstacle suffisant pour lui en dérober la vue : il était d'ailleurs trop absorbé dans la contemplation de ses trésors pour en détourner ses yeux.

Couché sur le sable, il rampait au milieu des innombrables cailloux d'or qu'il renfermait, et avait déjà commencé à entasser sur son zarape tous ceux sur lesquels son choix s'arrêtait, quand Diaz achevait sa terrible révélation.

— Ah ! c'est une effroyable et fatale journée, dit Fabian, aux yeux de qui la dernière partie de cette révélation ne laissait plus de place au doute. Que dois-je faire de cet homme ? Vous deux qui savez ce qu'il a fait de mon père adoptif, Pepe, Bois-Rosé, conseillez-moi, car je suis à bout-de force, de résolution : c'est aussi trop d'émotions en un seul jour !

— Le vil coquin qui a égorgé votre père mériterait-il plus d'égards que le noble gentilhomme qui avait tué votre mère, mon enfant ? répondit résolument le Canadien.

— Que ce soit votre père adoptif ou tout autre qui ait été sa victime, ce brigand mérite la mort, ajouta Diaz en se mettant en selle, et je l'abandonne à votre justice.

— C'est à regret que je vous vois partir, dit Bois-Rosé à l'aventurier ; un homme qui est comme vous l'ennemi acharné des Indiens eût été un compagnon dont j'aurais apprécié la société.

— Mon devoir me rappelle au camp, d'où je suis parti sous l'influence de la fâcheuse étoile du malheureux don Estévan, répondit l'aventurier ; mais il est deux choses que je n'oublierai jamais : ce sont les procédés d'ennemis généreux et le serment que j'ai prêté entre vos mains de ne révéler à personne au monde le secret de ces immenses richesses.

En achevant ces mots, le loyal Diaz s'éloigna rapidement, en réfléchissant aux moyens de concilier son respect pour sa parole et le soin de la sûreté de l'expédition, dont le chef, avant de mourir, avait remis le commandement entre ses mains.

Nos trois amis l'eurent bientôt perdu de vue.

Pendant qu'il s'éloignait, un autre cavalier, également invisible pour eux reprenait, en longeant l'un des bras de la rivière, le chemin du camp mexicain : c'était Baraja.

Celui-là, le cœur plein encore des détestables passions qui lui avaient fait sacrifier son compagnon, et altéré plus que jamais de la soif de l'or, s'était enfin décidé à partager la proie ; et il galoppait pour chercher du renfort, bien éloigné de s'attendre à ne trouver au camp que le fer et le feu pour dénouement.

Le soleil montait et n'éclairait plus dans le vallon que Cuchillo, avidement courbé sur sa moisson d'or, et les trois chasseurs tenant conseil entre eux à son sujet.

Fabian avait écouté en silence l'avis de Bois-Rosé, ainsi que celui donné par Diaz en partant ; et il attendait l'avis de l'ancien carabinier.

— Vous avez fait, dit à son tour celui-ci, un vœu dont rien ne peut vous délier ; la femme d'Arellanos l'a reçu à son lit de mort ; vous tenez le meurtrier de son mari en votre puissance ; il n'y a pas à s'en dédire.

Puis voyant une indécision pleine d'anxiété sur la figure de Fabian, il ajouta, avec cette ironie mordante qui faisait le fond de son caractère :

— Mais après tout, si ce rôle vous répugne tant, je m'en chargerai ; car, n'ayant pas contre Cuchillo la moindre rancune, je puis le pendre sans scrupule aucun : vous allez voir, don Fabian, que le coquin ne sera pas surpris de ce que je vais lui dire ; les gens porteurs d'une figure semblable à celle de Cuchillo s'attendent toujours à être pendus d'un moment à l'autre.

En achevant cette réflexion judicieuse, Pepe s'approcha de la haie de verdure qui les séparait du bandit.

Celui-ci, étranger à tout ce qui s'était passé autour de lui, ébloui, aveuglé par les lueurs dorées qui jaillissaient, aux rayons du soleil, de la surface du vallon, n'avait rien vu, rien entendu.

Ses doigts crispés fouillaient le sable avec l'ardeur du chacal affamé qui déterre un cadavre.

— Seigneur Cuchillo, un mot, s'il vous plaît ! s'écria Pepe en entr'ouvrant les branches des cotonniers ; seigneur Cuchillo !

Mais Cuchillo n'entendait pas.

Ce ne fut qu'au troisième appel qu'il détourna la tête et montra au carabinier son visage enflammé, après avoir, par un mouvement spontané de défiance, rejeté un coin de son manteau sur l'or qu'il avait recueilli.

— Seigneur Cuchillo, reprit Pepe, je vous ai entendu tout à l'heure préférer une maxime philosophique qui donne la plus haute idée de votre caractère.

— Allons, se dit Cuchillo en essuyant son front mouillé de sueur, en voilà encore un qui a besoin de moi. Ces gens deviennent indiscrets ; mais, vive Dieu ! ils payent généreusement.

Puis tout haut :

— Une sentence philosophique ! dit-il en rejetant dédaigneusement une poignée de sable dont le contenu eût fait partout ailleurs la joie d'un chercheur d'or. Laquelle ? j'en dis beaucoup et des meilleures : la philosophie est mon fort.

Pepe, d'un côté de la haie du val d'Or, appuyé sur sa carabine, dans une pose superbe de nonchalance, avec le sang-froid le plus imperturbable, et Cuchillo, dont la tête dépassait, de l'autre côté, la verte enceinte du petit vallon, avaient l'air de deux voisins de campagne conversant familièrement ensemble.

Personne, à les voir ainsi tous deux, n'eût soupçonné le terrible dénouement de ce pacifique entretien.

L'ex-carabinier laissait voir sur sa figure un très gracieux sourire.

— Je le disais bien, répondit-il. “ A quoi tient, avez-vous dit, la destinée humaine ? Il y a vingt ans, ma vie n'a tenu qu'à l'absence d'un arbre.”

— C'est vrai, répondit Cuchillo d'un ton distrait ; j'ai longtemps préféré les arbustes, mais depuis je me suis réconcilié avec les plus grands arbres.

— Je le disais bien.

— Et puis, c'est encore une de mes maximes favorites, l'homme sage doit passer par-dessus bien des petits inconvénients.

— Je le disais bien. Et à ce propos, ajouta négligemment Pepe, il y a là-haut sur cette colline escarpée deux magnifiques sapins qui se penchent sur l'abîme, et qui vous auraient causé, il y a quelque vingt ans, de bien sérieuses inquiétudes.

— Je ne dis pas non ; mais aujourd'hui je m'en soucie comme d'une touffe d'oréganos.

— Je le disais bien.

— Je le disais bien, répéta Cuchillo avec quelque impatience. Ah ça, vous me faisiez donc l'honneur de parler de moi ? Et à quel propos ?

— Oh ! une simple remarque, Nous avions, mes deux amis et moi, quelques raisons de soupçonner que près de ces montagnes se trouvait un certain val d'Or : mais, néanmoins, ce n'est qu'après de longues recherches que nous l'avons trouvé. Vous le connaissiez donc aussi, et même mieux que nous, puisque sans hésitation, sans perdre un instant, vous avez donné juste au milieu de ce que vous appelez un placer, et que vous avez déjà récolté, ma foi, de quoi bâtir une église à votre patron ?

Cuchillo, au souvenir de l'imprudencence qu'il avait commise et à cette attaque directe, sentit ses jambes fléchir sous lui.

— C'est aussi mon intention de n'employer cet or qu'à de pieux usages, dit-il en dissimulant son angoisse du mieux qu'il put. Quant à la connaissance de ce vallon merveilleux, c'est un... c'est au hasard que je la dois.

— Le hasard vient toujours en aide à la vertu, répliqua flegmatiquement Pepe. Eh bien, à votre place, je ne serais pas, néanmoins, sans inquiétude au sujet du voisinage de ces deux sapins.

— Que voulez-vous dire ? s'écria Cuchillo en pâlisant.

— Rien, si ce n'est que ce pourrait être pour vous un de ces petits inconvénients dont vous disiez tout à l'heure que l'homme ne doit pas se soucier. Vive Dieu ! vous avez un butin à rendre un roi jaloux.

— Mais j'ai gagné loyalement cet or. Pour le mériter, j'ai commis ce meurtre : ce que j'ai fait ne valait pas moins... que diable ! Je n'ai pas l'habitude de tuer gratis, — s'écria Cuchillo exaspéré, et qui, se méprenant sur les intentions du carabinier, ne vit dans ses réticences alarmantes que le regret de la cupidité déçue.

Comme le marin qui, surpris par la tempête, jette à la mer une partie de sa cargaison pour sauver l'autre, Cuchillo se résolut en soupirant à conjurer par un sacrifice le danger dont il se sentait vaguement menacé.

— Je vous le répète, dit-il à voix basse, le hasard seul m'a fait connaître ce placer ; mais je ne veux pas être égoïste, et mon intention est de vous laisser prendre votre part. Écoutez, continua-t-il, il y a dans un endroit un bloc d'or d'une inestimable valeur : entre honnêtes gens on est fait pour s'entendre, et ce bloc sera pour vous. Ah ! votre lot sera plus beau que le mien.

— Je l'espère, dit Pepe ! et dans quel endroit m'avez-vous réservé ma part ?

— Là-haut, dit Cuchillo, en montrant le sommet de la pyramide.

— Là-haut ? près de ces sapins ? Ah ! seigneur Cuchillo, que je suis donc heureux que vous n'ayez pas pris à mal une sottise plaisanterie, et que ces arbres ne vous inspirent pas plus de souci qu'une touffe d'oréganos ! Entre nous soit dit, don Tiburcio, que vous voyez si absorbé en apparence, ne regrette réellement que l'énorme salaire qu'il vous a donné pour une besogne qu'il aurait fait aussi bien lui-même.

— Un énorme salaire ; c'était bien le plus juste prix, et à moins j'y aurais perdu, s'écria Cuchillo en recouvrant son impudence habituelle à l'aspect du changement qui s'était opéré dans les manières et le ton de l'ex-carabinier.

— D'accord, reprit celui-ci ; mais enfin il pourrait se repentir du marché, et je dois convenir que, s'il me donnait l'ordre de vous brûler la cervelle pour se défaire de vous, je serais obligé de lui obéir. Permettez-moi donc de l'appeler avec nous pour le rassurer, ou mieux encore, venez me montrer le lot que votre munificence m'a destiné. Après quoi, nous tirerons chacun de notre côté, et, quoi que vous en disiez, la part qui vous reviendra dépassera toutes vos prévisions.

— Marchons donc, — reprit Cuchillo, heureux de voir se terminer aussi avantageusement pour lui une négociation dont le résultat commençait à l'inquiéter sérieusement ; et jetant au monceau d'or qu'il avait amassé sur sa couverture un regard de tendresse passionnée, il s'achemina vers le sommet de la pyramide.

Il était à peine arrivé que, sur l'invitation de Pepe, Fabian et Bois-Rosé commençaient à gravir l'escarpement de l'autre côté.

— Nul ne peut éviter son sort, dit Pepe à Fabian, et je vous avais bien prévenu que le drôle ne sourcilierait pas. Quoi qu'il en soit, rappelez-vous que vous avez juré de venger la mort de votre père adoptif, et que dans ces déserts vous devez faire honte à la justice des villes qui tolère l'impunité. Avec de pareils coquins, l'indulgence est un crime envers la société. Bois-Rosé, j'aurais besoin de l'aide de vos bras.

Le chasseur canadien consulta du regard celui pour qui son dévouement aveugle ne connaissait pas de bornes.

— Marcos Arellanos a demandé grâce et il ne l'a pas obtenue, dit Fabian dont les incertitudes avaient cessé ; qu'à celui-là aussi il soit fait ce qu'il a fait aux autres.

Et ces trois hommes inexorables s'assirent solennellement sur le sommet de la pyramide, où Cuchillo les attendait déjà. A la vue de la contenance sévère de ceux qu'il avait intérieurement tant de raisons de redouter, Cuchillo sentit renaître toutes ses appréhensions. Il essaya cependant de reprendre son assurance.

— Voyez-vous ?... — dit-il, en montrant derrière la nappe d'eau, dont l'imposant fracas grondait à leurs oreilles, l'endroit où jusqu'alors le bloc d'or avait jeté ses éblouissantes lueurs et dont la trace seule restait au flanc du rocher.



L'œil avide du bandit en eut bientôt constaté l'absence, et il jeta un cri de rage aussitôt étouffé.

Mais les yeux de ses juges ne se détournèrent pas dans la direction qu'il avait indiquée. Fabian se leva lentement ; son regard fit courir sur l'épiderme de Cuchillo un frisson de terreur.

— Cuchillo, dit-il, vous m'avez empêché de mourir de soif et vous n'avez pas obligé un ingrat. Je vous ai pardonné le coup de poignard dont vous m'avez blessé à l'hacienda del Venado. Je vous ai pardonné de nouvelles tentatives près du Salto de Agua ; je vous ai pardonné le coup de carabine que vous seul avez pu nous adresser du sommet de cette pyramide ; je vous aurais enfin pardonné tous les attentats qui n'auraient eu pour but que de m'enlever la vie que vous m'aviez conservée ; non content de vous avoir pardonné, je vous avais même payé comme un roi ne paye pas l'exécuteur de sa justice.

— Je ne le nie pas ; mais cet estimable chasseur, qui m'a exposé avec toute espèce de ménagements le point délicat où vous voulez en venir, a dû vous dire combien il m'a trouvé raisonnable à ce sujet.

— Je vous ai pardonné, reprit Fabian ; mais il est un crime entre autres dont votre conscience n'a pas dû vous absoudre.

— Ma conscience et moi nous nous entendons fort bien, reprit Cuchillo avec un sourire gracieusement sinistre ; mais il me semble que nous nous écartons de notre sujet.

— Cet ami que vous avez lâchement assassiné...

— Il me contestait le gain de la partie, et, ma foi, la consommation d'eau-de-vie était très forte, interrompit Cuchillo. Mais permettez...

— Ne feignez point de ne pas me comprendre, — s'écria Fabian irrité de l'impudence du coquin.

Cuchillo recueillit ses souvenirs.

— Si vous parlez de Tio Tomas, c'est une affaire qu'on n'a jamais bien sue, mais...

Fabian ouvrait la bouche pour formuler nettement l'accusation d'assassinat d'Arellanos, quand Pepe intervint.

— Je serais curieux, dit-il, de savoir au juste l'histoire de Tio Tomas ; peut-être le seigneur Cuchillo n'aura-t-il pas le loisir de rédiger ses mémoires, ce qui sera dommage.

— Je tiens aussi, reprit Cuchillo flatté du compliment, à prouver que peu d'hommes ont une conscience plus susceptible que la mienne ; voici donc le fait : Tio Tomas, mon ami, avait un neveu impatient d'hériter de la fortune de son oncle. Je reçus cent piastres du neveu pour hâter le moment de l'ouverture de la succession ; c'était bien peu pour un si beau testament.

— C'était si peu que je prévins Tio Tomas, et je reçus deux cents piastres pour que son neveu n'héritât jamais de lui. Je commis la faute de... dépêcher le neveu sans le prévenir, comme je l'aurais dû faire, peut-être. Ce fut alors que je sentis combien est incommode une conscience hargneuse comme la mienne ; je saisis donc le seul moyen d'accommodement qui me restât. L'argent du neveu

était un remords pour moi, je résolus de m'en débarrasser."

— De l'argent ?

— Non pas !

— Et vous dépêchâtes l'oncle à son tour, s'écria Pepe.

Cuchillo s'inclina.

— Ma conscience n'eut plus dès lors le plus petit reproche à me faire. J'avais gagné trois cents piastres avec la plus ingénieuse loyauté.

Cuchillo souriait encore quand Fabian s'écria :

— Vous avait-on payé pour assassiner Marcos Arellanos ?

A cette accusation foudroyante, une pâleur livide décomposa les traits de Cuchillo.

Il ne put se dissimuler plus longtemps le sort qui l'attendait.

Le bandeau qui couvrait ses yeux tomba subitement, et aux douces illusions dont il s'était bercé succéda brusquement une formidable réalité.

— Marcos Arellanos, balbutia-t-il d'une voix éteinte ; qui vous l'a dit ? Je ne l'ai pas tué !

Fabian sourit amèrement.

— Qui dit, s'écria-t-il, au pâtre où est la tanière du jaguar qui dévore ses troupeaux ?

— Qui dit au vaquero où s'est réfugié le cheval qu'il poursuit ?

— A l'Indien, l'ennemi qu'il cherche ?

— Au chercheur d'or, le métal que Dieu cache ?

— La surface du lac seule ne garde pas la trace de l'oiseau qui vole au-dessus de ses eaux et du nuage qui s'y reflète ; mais les terres, les herbes, la mousse, tout garde pour nos yeux, à nous, fils du désert, l'empreinte du jaguar, du cheval, de l'Indien ; ne le savez-vous pas comme moi ?

— Je n'ai pas tué Arellanos, répéta l'assassin.

— Vous l'avez tué ! vous l'avez égorgé près du foyer commun, vous avez jeté son corps à la rivière ; le sol m'a tout dit, depuis le défaut du cheval qui vous portait, jusqu'à la blessure à la jambe que vous avez reçue dans la lutte.

— Grâce ? seigneur don Tiburcio, s'écria Cuchillo, accablé par la révélation subite de ces faits dont Dieu seul avait été témoin. Prenez tout l'or que vous m'avez donné, mais laissez-moi la vie, et, pour vous en remercier, je tuerai tous vos ennemis, je tuerai partout et toujours sur un signe de vous... pour rien... même mon père, si vous l'ordonnez ; mais, au nom du Dieu tout-puissant dont le soleil nous éclaire, laissez-moi la vie, laissez-moi la vie ! reprit-il en se traînant aux genoux de Fabian.

— Arellanos vous demandait grâce aussi ; l'avez-vous écouté ? dit Fabian en se détournant.

— Mais quand je l'ai tué c'était pour m'emparer de tout cet or à moi seul ; je le donne aujourd'hui pour ma vie, que voulez-vous de plus ? continua-t-il en résistant aux efforts de Pepe qui cherchait à l'empêcher d'aller baiser les pieds de Fabian.

Les traits bouleversés par la terreur, une écume blanchâtre à la bouche, les yeux démesurément ouverts, mais sans regard, Cuchillo suppliait encore en essayant de ramper jusqu'à Fabian. Le bandit

était arrivé d'efforts en efforts jusqu'au bord de la plate-forme. Derrière sa tête la nappe d'eau se précipitait en écumant.

— Grâce ! grâce ! reprit-il, grâce au nom de votre mère, au nom de dona Rosarita qui vous aime, car je le sais, elle vous aime... j'ai entendu...

— Quoi ! s'écria Fabian en s'élançant à son tour vers Cuchillo; mais l'interrogation expira sur ses lèvres.

Arraché au sol par le pied du carabinier, Cuchillo, les bras et la tête en arrière, tombait renversé dans l'abîme.

— Qu'avez-vous fait, Pepe ? s'écria Fabian.

— Le drôle, dit l'ex-carabinier, ne valait ni la corde qui l'aurait étranglé, ni la balle qui l'aurait abattu.

Un cri déchirant, un cri qui s'élevait du gouffre, couvrit leurs voix et domina le bruit de la cascade. Fabian avança la tête et recula saisi d'horreur. Accroché aux branches d'un buisson qui ployait sous son poids et dont les racines, qui tenaient à peine aux flancs du rocher, s'en détachaient petit à petit, Cuchillo planait sur l'abîme et hurlait de terreur et d'angoisse.

— Au secours ! criait-il de cette voix de désespoir des damnés ; au secours ! si vous avez des entrailles humaines !

Les trois amis échangèrent un regard intraduisible ; chacun d'eux essuyait la sueur de son front.

Tout à coup la voix du bandit s'éteignit, et, au milieu d'éclats de rire hideux, semblables à ceux d'un aliéné, on n'entendit plus que quelques mots inarticulés qui s'échappaient de sa bouche.

Bientôt la voix de la cascade troubla seule le silence du désert ; l'abîme venait d'engloutir celui de qui la vie n'avait été qu'un long tissu de crimes.

— Ah ! s'écria Fabian, vous avez ôté au jugement des hommes son auguste caractère.

— Peut-être, répondit Pepe ; mais le jugement de Dieu, qui vient de s'accomplir, est encore plus effrayant.

## CHAPITRE XV

### LES VOIX INTÉRIEURES

Des ombres s'allongeaient insensiblement à mesure que le soleil s'avancait vers le couchant, et, sous ses rayons obliques, le val d'Or ne jetait plus que de pâles et rares lueurs. Bientôt ces vastes solitudes, où venaient de se passer les terribles événements que nous avons racontés, allaient s'envelopper du manteau de la nuit et reprendre leur calme habituel.

Un devoir restait à remplir : c'était de donner la sépulture à don Antonio de Mediana. Bois-Rosé et Pepe se chargèrent de ce soin ; transporté dans leurs bras jusqu'au sommet de la pyramide, il trouva son dernier asile dans le tombeau du chef indien.

La superstition qui avait consacré ces lieux mettait le corps à l'abri de la profanation des hommes, et

les pierres qui couvraient la tombe le protégeaient contre la voracité des oiseaux de proie.

— Que de fois, s'écria mélancoliquement le vieux chasseur, depuis que je suis en âge de porter un fusil ou une carabine, n'ai-je pas été présent dans ces moments douloureux où l'on compte ses morts ! Ah ! quoi qu'on dise, l'instinct sanguinaire de l'homme ne s'éteindra jamais ; qu'il rencontre ses semblables sur l'immensité de l'Océan ou au milieu des déserts, c'est toujours le même résultat : du sang qui rougit la mer ou dont le sable se teint ; et cependant Dieu semble n'avoir créé la terre et la mer aussi vaste que pour qu'il y ait place pour tout le monde.

— Est-ce un reproche indirect que vous m'adressez ? demanda Fabian d'un ton d'amère tristesse ; j'ai condamné le meurtrier de ma mère, j'ai condamné également l'assassin de mon père adoptif comme j'aurais condamné le vôtre. Ce que j'ai fait, je le ferais encore, ajouta-t-il avec fermeté ; aurais-je eu le droit de pardonner à l'un et à l'autre ?

— L'amertume est dans votre âme, mon enfant, s'écria Bois-Rosé, et vous fait mal interpréter mes paroles. Non, je n'ai pas eu l'intention de blâmer votre conduite ; que Dieu m'en préserve ! et d'ailleurs le pourrais-je, quand j'ai moi-même donné un avis semblable au vôtre dans cette terrible affaire ?

— Ces deux meurtriers, qui avaient échappé à la justice régulière des hommes, semblent avoir été poussés dans le désert, pour y subir le châtement dû à leurs crimes. Les condamner a pour vous été un devoir terrible que vous imposait la Providence. Vous l'avez rempli comme il convient à un cœur généreux.

— N'avez-vous pas noblement dédaigné les grandeurs du monde que vous offrait l'assassin de votre mère ? Agir autrement eût été lâcheté. Je suis fier de vous, mon enfant bien-aimé. Ne voyez donc, dans mes réflexions sur l'acharnement des hommes à s'entre-détruire, qu'une pensée douloureuse que j'exprimais en songeant à la perversité de l'espèce humaine. Le temps approche où je serai seul, et je n'ai pu m'empêcher de penser que, lorsqu'un jour aussi mon tour viendra, peut-être ne trouverai-je pas alors un ennemi généreux qui protège mon corps contre l'outrage des hommes, et le préserve de devenir la pâture des bêtes.

Fabian ne répondit pas, et le chasseur continua, en étouffant un soupir.

— Avant de vous retrouver, Fabian, je n'osais penser au passé, je n'ose aujourd'hui penser à l'avenir.

Et le chasseur soupira de nouveau.

— Mais à quoi bon s'occuper de ce qui n'est plus ou de ce qui n'est pas encore ?... Que puis-je désirer dans le présent ? N'êtes-vous pas près de moi, et n'ai-je pas à veiller encore sur l'enfant que le ciel m'a fait retrouver ? Eh bien, quand vous ne serez plus là, je me dirai : " Si Dieu, qui deux fois l'a envoyé vers moi, ne me le rend pas, c'est qu'il est riche, heureux, que nul danger ne le menace ", et cette pensée me consolera dans ma solitude.

Le chasseur se détourna pour chasser l'émotion qui se peignait sur sa figure et gagnait sa voix ; il semblait attendre une réponse de Fabian, mais Fabian resta muet.

— Tout cet or est à vous, mon enfant, reprit Bois-Rosé ; c'est l'héritage laissé par votre père adoptif ; Pepe et moi allons emporter tout ce que nous permettront nos forces. Nous avons déjà perdu bien du temps. Allons, Pepe, à l'ouvrage, continua le Canadien, en s'adressant à l'Espagnol, qui, le visage appuyé sur sa main, promenait aussi des regards mélancoliques sur le désert.

— Pas encore, dit doucement le jeune homme, apaisé par le ton de tendresse de Bois-Rosé ; si vous le trouvez bon, nous passerons la nuit ici. J'ai besoin de me recueillir ; un choc terrible a ébranlé mes esprits, et je demanderai conseil au silence de la nuit et du désert sur ce que je dois décider ; demain, je vous le dirai.

— Sur ce que vous devez décider ? demanda Bois-Rosé d'un air surpris.

— Il est trop tard à présent pour nous mettre en route, reprit Fabian sans s'expliquer davantage.

— Soit, je ne vous contredis pas ; un jour de plus avec vous me sera toujours précieux. Vous l'entendez, Pepe ; mon avis est donc d'asseoir notre camp là-haut sur la colline.

— Oui, dit Fabian, du voisinage de l'homme qui depuis une heure repose près d'un chef indien peut-être sortira-t-il pour moi quelque leçon dont je profiterai.

Le soleil s'inclinait de plus en plus vers l'horizon, et les trois amis gravirent de nouveau au haut de la pyramide. De son sommet la vue dominait au loin, et l'aspect du désert était de nature à promettre une nuit tranquille. Un calme profond régnait partout. A l'exception d'une nuée de vautours planant au-dessus du cheval de don Estévan resté dans la plaine sans vie comme son maître dans son tombeau, et qui rappelait une sanglante catastrophe, tout avait repris la même physionomie de morne tranquillité.

Ces heures calmes du soir, dans les lieux qu'habite l'homme, portent à la rêverie ; mais, dans le désert, un sentiment de crainte se mêle toujours aux pensées qu'elles évoquent. Pepe, moins absorbé que se deux compagnons, jetait seul de temps en temps à l'horizon des regards soucieux.

— Mon avis, dit-il enfin, est que nous commettons une grande imprudence en restant ici cette nuit.

— Pourquoi cela ? où trouverons-nous une position plus forte et plus avantageuse que sur cette hauteur ? reprit le Canadien.

— Nous avons laissé échapper deux coquins dont la rancune peut nous jouer un mauvais tour.

— Quoi ! ces deux vermines ? Ne vous rappelez-vous pas que nous avons vu l'un de ces vauriens tomber dans ce même gouffre où vous avez envoyé Cuchillo le rejoindre ?

— C'est vrai, et je me rappellerai longtemps les cris déchirants de ce malheureux suspendu aux branches d'un buisson, reprit Pepe en frémissant à ce terrible souvenir ; mais l'autre va retourner au

camp, et ce soir peut-être nous allons avoir soixante homme sur les bras.

— Je n'en crois rien. Celui qui sous nos yeux a roulé dans le précipice de la cascade n'y est sans doute pas tombé par accident. Je parierais que c'est son compagnon qui l'y a poussé, pour rester seul maître du secret ; et, s'il n'a pas voulu le partager avec son ami, sera-ce pour convier soixante avides chercheurs d'or au régal qu'il se promet ? Loin de retourner au camp, le drôle doit, à l'heure qu'il est, se tenir tapi dans quelque ravin pour attendre la nuit. Quand les ténèbres couvriront le désert, nous le verrons rôder autour du trésor, comme nous entendons les loups hurler après le cadavre de ce cheval là-bas.

Le Canadien ne se trompait pas dans ses conjectures, du moins quant au sort d'Oroche.

— Tout ce que vous dites là est très probable, répondit Pepe sans se laisser convaincre ; mais néanmoins je persiste dans mon avis. Pendant que nous avons encore deux heures de jour, nous devrions emporter chacun trente ou quarante livres de cet or. C'est facile et cela fait, si je ne me trompe, une somme fort ronde. Nous marcherions toute la nuit dans la direction du préside de Tubac ; nous pratiquerions une *cache* dans quelque endroit, nous y enfouirions le magot, puis nous reviendrions chercher une nouvelle provision. Le drôle à qui nous abandonnerions le champ libre, nous laisserait encore, dût-il emporter avec lui son poids d'or, plus qu'il n'en faudrait à don Fabian. Voyez, n'est-ce pas une merveille de Dieu que cet amas de richesse dans ce vallon ?

En disant ces mots, les deux chasseurs jetèrent un regard au-dessous d'eux. L'ombre s'allongeait lentement sur le val d'Or, et les magiques lueurs s'effaçaient petit à petit sous cette ombre croissante.

— Je vous dis que l'homme ne retournera pas au camp : ce n'est pas son intérêt, reprit Bois-Rosé, et d'ailleurs nous partirons dans quelques heures.

— Et le pauvre diable que nous avons laissé là-bas, attendrons-nous à demain pour l'aller chercher ?

— N'attendrions-nous pas plus longtemps encore, si nous suivions votre avis ? Je réponds que la fièvre l'aura fait dormir toute la journée comme un loir, reprit Bois-Rosé. Il est en sûreté, il y a de l'eau ; nous ne pourrions rien pour lui jusqu'à demain. Mon avis est de le laisser où il est : c'est peut-être dur, ajouta-t-il plus bas ; mais, vous concevez, il doit ignorer, sinon l'existence d'un trésor quelque part, au moins son emplacement exact. Nous le dédommagerons de l'abandon forcé où nous le laissons en lui donnant quelques-uns de ces cailloux d'or, puis nous... Ah ! voilà l'embarrassant : qu'en ferons-nous ?

— Nous y penserons, continua le Canadien ; mais je présume que, s'il sent quelques livres d'or dans sa poche, il n'aura rien de plus pressé que de nous remercier et de prendre son vol vers les habitations.

Cette conversation entre les deux chasseurs avait lieu au moment où Fabian était un instant descendu dans la plaine pour réfléchir plus librement.

— Ce qu'il y a de plus clair dans tout ceci, reprit Pepe, c'est que vous êtes de mon avis, mais que don Fabian a dans la tête la dangereuse fantaisie de passer la nuit ici, et que c'est pour vous la loi suprême.

Le Canadien sourit et ne répondit pas. En ce moment, Fabian rejoignait ses deux compagnons au sommet du rocher.

— Je vais à mon tour, dit le carabinier, donner un coup d'œil dans les environs.

Pepe s'éloigna, sa carabine sur l'épaule. Une demi-heure après il était de retour. Il avait retrouvé les traces de Baraja et d'Oroche dans les montagnes, et il n'avait pas jugé à propos de les suivre au delà de quelques centaines de pas. Puis il avait gravi la petite chaîne de rochers à l'abri desquels les deux aventuriers avaient échappé à leurs carabines.

— La cime de ces rochers, ajouta le miquelet en finissant son rapport, et vous pouvez tous deux le voir d'ici, est couverte de buissons si épais que cinq ou six hommes pourraient nous faire bien du mal sur cette plate-forme, et je serais presque d'avis de quitter ce poste et de nous établir dans celui-là.

Une circonstance de localité empêcha seule le Canadien de partager l'opinion de Pepe : c'est qu'en cas d'un siège à soutenir, la cascade était assez près d'eux pour leur fournir de l'eau à l'aide d'une calebasse au bout d'une branche d'arbre. C'était une ressource précieuse ; car, sous un soleil brûlant, l'eau était presque plus nécessaire que les vivres.

Les trois chasseurs résolurent donc d'un commun accord de rester sur la plate-forme qu'ils occupaient et de se mettre en route vers quatre heures du matin.

Le Canadien n'avait pas oublié l'apparition lointaine du canot mystérieux qui avait frappé ses yeux dans le cours de la matinée. Il ne se dissimulait pas non plus que, selon l'expression de Pepe, c'était une dangereuse fantaisie de Fabian de s'obstiner à passer la nuit dans un endroit dont le secret avait pu se répandre d'une manière ou d'une autre dans le camp des chercheurs d'or. Mais il suffisait au digne Canadien que son enfant en eût si formellement exprimé le désir pour qu'il s'y conformât avec docilité.

A tout prendre, la plate-forme du sépulcre indien était plus élevée que la chaîne des rochers. Deux de ces grandes pierres plates si abondantes dans la plaine, qui se trouvaient près d'eux, furent mises de champ, et ces nouveaux créneaux, joints à ceux que la nature avait formés sur la pyramide tronquée, composèrent bientôt un retranchement derrière lequel les trois chasseurs étaient à l'abri des balles en cas de besoin.

Cette précaution prise, le Canadien jeta autour de lui un regard de calme satisfaction. Leur provision de poudre et de plomb était plus que suffisante, et le chasseur s'en rapportait pour le reste à sa bonne étoile, à l'intrépidité de son cœur, à la justesse de son coup d'œil et à cette fertilité de ressources qui l'avaient tiré de tant de dangers en apparences insurmontables.

— Alors, dit Pepe, nous nous occuperons de manger un morceau avant le premier quart de nuit. Avez-

vous encore un peu de viande sèche dans votre carnier, Bois-Rosé ? Quant à moi, il m'en reste à peine quelques bribes qui courent l'une après l'autre sans pouvoir se joindre.

Inspection faite des provisions de bouche, il se trouva qu'à l'exception d'une quantité de *pinole*(1) suffisante encore pour deux jours, il n'y avait de viande séchée au soleil que juste pour un chétif repas. Mais comme Fabian déclara qu'il se contenterait d'une poignée de farine de maïs délayée dans de l'eau, les deux chasseurs décidèrent à se contenter de leur *cecina* telle qu'elle se trouvait dans la carnassière de Bois-Rosé.

— Savez-vous, dit Pepe en se mettant en besogne, que depuis notre départ de l'hacienda, à l'exception de ce chevreuil dont vous avez fait sécher les débris au soleil, nous n'avons fait que de bien maigres repas ?

— Que voulez-vous, répondit le Canadien ; trois hommes seuls dans un désert n'osent guère allumer du feu ni tirer un coup de fusil contre un daim de peur et se trahir.

— C'est vrai ; mais, quoi qu'il puisse arriver, malheur au premier chevreuil qui se trouvera à portée de ma carabine.

Pendant que le chasseur et Pepe achevaient leur frugal repas, le soleil avait disparu, les étoiles scintillaient une à une, et le brouillard tombait plus intense et plus froid sur le sommet des Collines-Brumeuses.

— Qui va commencer le premier quart de nuit ? demanda Pepe.

— Ce sera moi, reprit Fabian : vous et Bois-Rosé vous allez dormir ; je veillerai pour vous, car le sommeil est bien loin de mes yeux.

Ce fut en vain que le chasseur insista pour que Fabian, comme le plus jeune, essayât de prendre le premier quelques instants de repos ; Fabian persista dans sa résolution.

Bois-Rosé s'étendit donc à côté du carabinier, et tous deux ne tardèrent pas à oublier les événements de la journée.

Fabian, demeuré seul éveillé, s'enveloppa de son manteau, et, l'œil tourné vers l'occident, d'où pouvait principalement venir le danger, il se tint aussi immobile que ceux qui dormaient à côté de lui.

Au milieu du calme de la nuit, près de la tombe qui venait de se rouvrir pour recevoir son nouvel hôte, le jeune homme, fidèle sans le savoir à la devise de sa maison : *Je veillerai*, interrogea successivement trois conseillers qui ne trompent jamais : la solitude, la mort et Dieu. Après une longue et profonde méditation, il quitta la place où il était resté si longtemps immobile pour s'avancer sur le bord de la plate-forme.

Le val d'Or scintillait de lueurs bleuâtres aux rayons de la lune et semblait couvert de feux follets qui s'agitaient en tous sens.

Fabian considéra longtemps ces prodigieuses richesses près desquelles étaient venues échouer

(1) Farine grossière de maïs concassé, et mêlée d'une portion de sucre et de cannelle broyée.

tant d'ambitions. Il y avait là, sous les pieds du jeune homme aux vêtements usés par la pauvreté, toute une vie de puissance et de luxe à faire pâlir les plus opulents.

Avec une portion de cet or, il y avait de quoi satisfaire tous les désirs que l'homme peut concevoir dans sa plus folle ivresse. Fabian, un moment, fut en proie à une espèce de fascination.

Frémissant au souvenir de son amour dédaigné, Fabian caressa un instant l'espoir de gagner avec cet or le cœur de celle qu'il aimait ; le vertige s'emparait de lui. . . Mais soudain rappelé à lui-même par sa nature noble et généreuse, la vue de cet amas d'or qu'il accusait d'avoir un moment flétri sa pensée ne lui inspira plus que du dégoût.

— Arrière, vil métal de corruption, s'écria-t-il ; arrière, démon tentateur !

Et le jeune homme ferma les yeux, puis il retourna s'asseoir à sa place. Sa détermination était irrévocablement prise. L'image de Rosarita s'était présentée à son esprit dans toute sa naïve candeur et l'enveloppait de son chaste et séduisant regard.

Pendant Bois-Rosé avait satisfait le premier besoin de sommeil et rouvrait les yeux, que Fabian était encore enseveli dans ses pensées. La voix du vieux chasseur vint l'en arracher.

— Rien de nouveau ? demanda Bois-Rosé.

— Rien, répondit Fabian ; mais pourquoi interrompre sitôt votre sommeil ?

— Sitôt ! Les étoiles n'ont pas mis moins de quatre heures à parcourir le chemin qu'elles ont fait ; il est minuit pour le moins.

— Déjà ! je ne pensais pas que la nuit fût si avancée.

— Dormez à votre tour, mon enfant, dit Bois-Rosé, il n'est pas bon que la jeunesse veille comme la vieillesse.

— Dormir ? reprit Fabian en touchant du doigt le bras du vieux chasseur ; est-il prudent de dormir quand on entend de pareils bruits autour de soi ?

Des hurlements plaintifs s'élevaient du milieu de la plaine, à l'endroit où le cheval de don Estévan s'était abattu sous la balle du Canadien pour ne plus se relever.

Des formes noires se montraient confusément aux clartés indécises de la lune.

— Ces loups, reprit Fabian, pleurent une proie qu'ils n'osent dévorer en présence de l'homme. Peut-être ne sommes-nous pas seuls à les effrayer.

Des détonations lointaines semblèrent confirmer tout à coup les craintes de Fabian.

Le chasseur, en homme accoutumé à tirer des inductions certaines des moindres signes comme des plus légers bruits de la solitude, n'eut besoin que d'une minute pour se rendre compte de ces détonations.

— Les Mexicains, dit-il, sont une seconde fois aux prises avec les Apaches et bien loin d'ici. Quant à ces loups, c'est notre vue seule qui les effraye ; dormez donc, mon enfant, et dormez sans crainte toutes les fois que je veillerai pour vous ; vous devez avoir besoin de sommeil.

— Hélas ! reprit Fabian, depuis quelque temps mes jours ont été des années ; aujourd'hui j'ai, comme la vieillesse, le privilège de l'insomnie. Puis-je d'ailleurs espérer de goûter du repos, après la journée qui vient de s'écouler ?

— Quelque terrible qu'elle ait été, jamais le sommeil n'a fait défaut quand on a courageusement accompli son devoir, reprit Bois-Rosé ; croyez-en l'expérience d'un homme dont la solitude a mûri le jugement.

— J'essayerai, répondit Fabian.

Et, plutôt pour complaire à Bois-Rosé, que pour satisfaire un besoin qu'il n'éprouvait pas, il s'étendit à son tour sur la terre.

Bientôt, sous la réaction des émotions terribles de la journée, ses muscles brisés se détendirent, ses yeux se fermèrent involontairement, et un sommeil profond, un sommeil que la jeunesse seul connaît, arrêta tout à coup le cours de ses pensées. Comme aux jours de l'enfance de Fabian, le géant canadien s'inclina sur son visage qu'éclairait la lueur pâle de la nuit.

— Enfant aux cheveux blonds que j'ai tant de fois veillé jadis, se dit-il en se reportant avec la complaisance des vieillards au temps de sa jeunesse, toi qui t'endors maintenant dans toute ta force, toi dont le soleil a bruni la figure et dont le temps a noirci les cheveux, toi qui me sembles à présent comme le commencement et la fin d'un rêve interrompu, dors encore une fois tranquille sous l'œil du chasseur qui t'a fait riche, comme tu dormais autrefois sous la garde du matelot qui t'avait sauvé la vie, le moment approche où nos sentiers à tous deux vont s'écarter de nouveau pour ne plus se rejoindre : le chemin des villes n'est pas celui qui conduit au désert ; le chêne et le palmier ne sauraient vivre sous le même ciel.

En proférant ces paroles d'un ton de profonde mélancolie, Bois-Rosé souleva doucement la tête du jeune homme, que ce mouvement ne réveilla pas, l'appuya sur ses genoux et s'interposa entre les rayons de la lune et les yeux fermés de Fabian.

Au-dessus d'eux, le ciel resplendissait d'étoiles.

Pendant trente ans de sa vie de matelot et de chasseur, le Canadien jamais n'avait contemplé sans émotion cette immensité mobile, où chaque étincelle est un monde, où tant de millions de mondes, lancés par la main du Créateur, se meuvent dans l'espace sans jamais se heurter. Une vague et triste rêverie s'empara du vieillard, qui prêta l'oreille aux harmonies terrestres mêlées à la muette harmonie des régions célestes. La cascade grondait sourdement au fond de l'abîme, le feuillage des sapins murmurait parfois sous la brise ; de mystérieuses rumeurs semblaient sortir des Montagnes-Brumeuses, et l'écho de la plaine répétait ces rumeurs.

— Combien, se disait Bois-Rosé en suivant le cours de ses idées, combien l'Océan ressemble au désert ! J'entends le canon qui retentit au large. Combien de fois, au bruit de ces grands arbres ébranlés par le vent, n'ai-je pas cru que j'entendais gémir les mâts de l'*Albatros* ? L'Océan, le désert, Fabian, voilà les trois affections de ma vie. Le désert

seul m'a fait oublier la mer. Qui remplacera pour moi le désert ? Fabian sans doute. Eh bien, j'essaierai, poursuivit le chasseur en soupirant ; aussi bien l'homme n'est pas fait pour passer sa vie entière dans les bois, loin de ses semblables. Oui, je renoncerais à ma vie errante, et Fabian me saura gré de ce sacrifice.

Alors le chasseur laissa vaguer son esprit dans un monde depuis longtemps oublié. Tout d'un coup une douloureuse appréhension traversa son cœur : " Mais, reprit-il pour que Fabian me sût gré d'un sacrifice qui sans doute abrégèrait ma vie, encore faudrait-il qu'il me le demandât. Deux fois j'ai fait allusion à notre séparation prochaine, et deux fois son silence m'a brisé le cœur. Oh ! mon Dieu ! quelle dernière épreuve me réservez-vous ? "

Puis le chasseur leva ses yeux humides vers le firmament, où l'instinct de l'homme lui a toujours fait chercher les arrêts de Dieu. Le *chariot* s'inclinait vers le nord, près de disparaître derrière les collines ; et, comme un triste présage, des étoiles tombantes, semblables à l'espoir qui brille un moment et s'éteint, mouraient en sillonnant de feu la voûte du ciel.

La tête de Fabian reposait encore sur les genoux du Canadien.

## CHAPITRE XVI

### DE LA COUPE AUX LÈVRES

Cependant un bruit vague s'élevait de l'enceinte du val d'Or et du pied de la pyramide. Le chasseur déposa doucement par terre la tête du jeune homme, et s'avança en rampant sur le bord de la plate-forme, sa carabine à la main. Ses yeux confirmèrent l'avertissement de ses oreilles, et il allait regagner sa place, quand il trouva Fabian debout.

— Qu'y a-t-il ? demanda le jeune homme.

— Rien, si ce n'est une demi-douzaine de chacals qui grattent la terre là-bas près du lac... attirés par l'odeur du sang.

— Ah ! c'est vrai, il y a du sang, répondit Fabian d'un air accablé.

Tous deux s'assirent en silence. Fabian montra du doigt Pepe qui, étendu sur la terre, dormait du plus profond sommeil comme sur le coussin le plus moelleux.

— Le pauvre garçon sait que je veille pour lui, dit le Canadien, et il dort tranquille. Il a en outre un poids de moins sur la conscience, maintenant que son serment est accompli, maintenant qu'il vous a rendu ce qu'il avait contribué à vous ravir. Faites comme lui, mon enfant, vous avez encore deux heures avant quatre heures du matin.

— J'ai assez dormi, et j'ai à causer avec vous de sujets importants pendant que Pepe dort encore.

A ces mots, le cœur du Canadien battit avec violence dans sa large poitrine. Il attendit plein d'anxiété.

— J'ai passé bien des nuits comme celle-ci, à la clarté des étoiles, reprit Fabian. Élevé dans la sol-

tude, j'en connais tous les bruits nocturnes ; mais il m'a semblé entendre soupirer ce soir des voix... des voix que je n'avais jamais entendues !

— C'est possible, interrompit le chasseur étonné de ce préambule ; on entend dans le désert des choses qu'on ne peut entendre dans les villes ; dans le désert, on est plus près de Dieu.

— Deux chrétiens ont péri de nos mains en ce jour qui vient de s'écouler ; la justice leur eût laissé le temps de se repentir ; ils ne l'ont pas eu. Croyez-vous que Dieu leur ait pardonné ? Ces voix que j'ai entendues ne sont-elles pas celles de deux âmes en peine ?

Le chasseur garda le silence un instant.

— Vous pensez bien, dit-il à Fabian, que, dans le cours d'une vie comme celle que j'ai toujours menée, et pendant laquelle je n'ai jamais été sûr de voir coucher le soleil que j'avais vu se lever, ou de voir succéder la nuit au jour qui finissait, j'ai souvent réfléchi au passage de cette vie à l'autre. J'ai donc beaucoup observé et passé bien des heures de la nuit à m'interroger à ce sujet. Eh bien ! l'expérience m'a appris qu'une bonne mort couronnait constamment une bonne vie, et que l'expiation marchait toujours derrière le crime.

" J'en ai conclu que les comptes de chacun sont réglés ici-bas, et que, quand l'âme se détache du corps, que ce soit celle d'un juste ou celle d'un méchant, que cette âme soit dans sa pureté primitive ou purifiée par les expiations de la vie, toutes sont égales devant Dieu et appelées toutes deux à partager la même félicité. Voyez, continua le Canadien, la mort de ces deux hommes. L'un n'avait commis qu'un crime : vingt ans de remords l'avaient sans doute presque effacé, car lorsque Dieu l'a condamné pour expiation dernière, c'est sans qu'il s'en doutât que la mort l'a frappé ; l'autre, souillé de tous les forfaits et que sa conscience ne tourmenta jamais, a souffert dans les courtes mais terribles angoisses d'une mort affreuse plus de vingt ans de torture ; quelques secondes de ce supplice ont suffi pour briser sa raison. Non, Fabian, vous n'avez pas entendu les voix de deux âmes en peine : l'âme du méchant n'est en peine que dans son corps.

— Je dois vous croire, répondit Fabian ; j'ai peu vécu, j'ai peu vu, et vous touchez aux limites de la vieillesse ; vous avez vu, vous avez voyagé, et les leçons de votre expérience ont déjà fait entrer de nouvelles idées dans mon âme. Laissons donc de côté ce triste sujet.

— Eh bien ! s'écria Bois-Rosé, parlons donc de l'avenir que vous promettent et les richesses dont vous allez être le maître et le nom que vous allez recouvrer. Oh ! Fabian, penserez-vous parfois, dans le tourbillon de cette vie nouvelle et agitée, à ce vieillard que Dieu a fait naître pour vous conserver l'existence, et dans le cœur duquel il avait mis pour vous la tendresse d'une mère et la mâle affection d'un père, dont il lui eût été si doux de vous donner des preuves ?

— Des preuves ! reprit Fabian avec une chaleur qui fit tressaillir d'aise le cœur du Canadien ; ne m'en avez-vous pas donné de telles que la reconnaissance

la plus fervente ne saurait être presque que de l'ingratitude ?

— Ah ! dit le chasseur, quand dans le jeune homme qui venait, d'une voix brisée par la souffrance et la fatigue, demander l'hospitalité près de mon foyer ; quand, dis-je, dans ce jeune homme je reconnus l'enfant que je pleurais toujours, j'osai alors espérer faire quelque chose pour lui. J'avais à toucher à Arispe le fruit de deux années d'une campagne où chaque pas avait été un péril ; je vous le destinais avec bonheur : mais un seul de ces cailloux d'or vaut dix fois cette somme ! Que pourrais-je à présent offrir à leur maître ? Plus rien . . . rien que de mourir pour lui, continua le chasseur avec amertume.

Puis, voyant que Fabian se taisait encore, et se méprenait peut-être sur son silence, il s'écria, au risque de voir se dissiper sa plus chère, sa dernière illusion :

— Fabian, mon enfant, est-ce là tout ce que vous avez à me dire ?

Au moment où Fabian allait répondre, les bruits lointains qui grondaient sous la brume des collines semblèrent trouver dans la plaine un écho plus distinct. Ces bruits se faisaient entendre à des intervalles inégaux comme ceux d'une fusillade, et dans le silence imposant de la nuit chaque retentissement semblait annoncer la terrible agonie ou la mort de quelques créatures humaines. Oubliant un instant ses préoccupations pour prêter une oreille attentive, le chasseur fit signe de la main à Fabian d'ajourner sa réponse.

Au même instant, l'ex-carabinier se dressa sur ses pieds et s'approcha de Bois-Rosé.

— Voilà, dit-il, les mêmes bruits que nous avons entendus la nuit dernière ; mais écoutez . . . les feux s'éparpillent dans la plaine. Ah ! les malheureux n'ont plus l'abri de leur camp, les retranchements ont probablement été forcés ; alors à chaque coup ce doit être un homme qui tombe, et les Apaches vont faire collection de chevelures ! Malheur à nous si les Indiens les exterminent tous ; car, jusqu'à présent, le voisinage de l'expédition a fait notre salut. Nous sommes restés une nuit de trop ici, Bois-Rosé.

Les trois amis écoutèrent de nouveau en gardant un profond silence. Comme l'avait dit Pepe, toute l'attention des hordes indiennes s'était concentrée sur la troupe des aventuriers, et c'était grâce à cette diversion que trois hommes isolés avaient pu pénétrer si avant dans le désert. Ce n'était pas du reste, on l'a déjà dit, la seule expédition aussi hasardeuse que le chasseur canadien et Pepe eussent mené à fin, et d'autres avaient aussi traversé avec bonheur ces plaines dangereuses. Mais, quelque intrépide qu'on soit, l'approche du péril a toujours quelque chose de plus imposant la nuit, et il était évident que le péril approchait.

L'heure, le lieu étaient faits pour inspirer de sombres réflexions ; mille embûches pouvaient être dressées pendant l'obscurité de la nuit ; les hideux et lugubres trophées suspendus alentour indiquaient le sort réservé aux vaincus par des ennemis sans pitié. Le bruit des décharges paraissait se rappro-

cher, et d'un moment à l'autre un fuyard, en se dirigeant du côté de la pyramide qui servait de refuge aux trois chasseurs, pouvait attirer sur eux une bande d'Indiens.

— Si nous n'avions affaire qu'à une vingtaine, dit Bois-Rosé en suivant le cours de ses réflexions, postés comme nous le sommes, aucun de ces coquins-là ne mettrait le pied sur la plate-forme, et à ce propos, Fabian, je dois vous répéter un avis qui n'est pas à dédaigner. Vous avez le sang trop bouillant, mon enfant, et le danger vous grise ; on se fait tuer par trop de bravoure comme par trop de lâcheté, sachez-le bien. Un jeune homme, tant qu'il sent une carabine chargée entre ses mains, ne résiste pas au désir d'en faire usage. Rappelez-vous que chacun de nous ne doit faire feu qu'à tour de rôle, sans se presser, et que le troisième doit attendre, avant de lâcher son coup, que les deux autres aient rechargé.

— C'est une tactique dont l'ami Pepe a reconnu ainsi que vous, l'excellence, et de cette façon, six hommes pour chacun de nous, n'ont rien de bien redoutable, quoique cela fasse dix-huit en tout. Seulement, passé ce nombre-là, l'affaire devient sérieuse, parce que, après six coups, le canon s'échauffe, s'encrasse, et ne porte plus aussi juste ; c'est ainsi qu'il m'est arrivé de viser à l'œil droit ou gauche de tel de ces coquins, et d'être ensuite fort étonné de l'avoir frappé au sourcil. Quant à vous, n'y mettez pas d'amour-propre et ne visez qu'en pleine poitrine : c'est moins flatteur, mais c'est plus sûr.

Pendant que Bois-Rosé donnait cet avis avec le sang-froid et la précision d'un professeur en chaire, le bruit de la fusillade s'était éloigné de nouveau, et un quart d'heure ne s'était pas écoulé qu'elle avait cessé même de se faire entendre.

— L'air devient plus frais, reprit le Canadien, la brise apporte avec elle une odeur de feuillée, et les chacals ont cessé de hurler : c'est signe que l'aube approche. D'ici à une demi-heure, il va falloir nous mettre en route ; le jour nous indiquera quel chemin nous devons suivre pour ne pas tomber juste au milieu des Indiens ; les traces ne doivent pas manquer. C'est une excellente heure pour les reconnaître que celle qui suit la venue du jour, car le terrain amolli par la rosée les conserve toutes. Mais, avant, nous pouvons manger de nouveau pour prendre des forces.

Et quelques instants s'étaient à peine passés que la sécurité la plus complète avait, par la force de l'habitude, remplacé l'appréhension chez ces hommes qui ne comptaient pour quelque chose que le danger présent. Pendant que le frugal repas, composé d'une poignée de pinole pour chacun, s'expédiait à la hâte, Fabian sentit que le moment était enfin arrivé de s'ouvrir de ses projets d'avenir à celui que la reconnaissance lui faisait regarder comme un père. Élevé dès sa plus tendre enfance dans un pays qu'il avait cru le sien, où le respect de la famille et de l'autorité paternelle subsiste encore dans sa sainteté primitive, le jeune comte de Mediana subissait malgré lui les conséquences de son éducation.

— Bois-Rosé, mon père ! s'écria-t-il.

A cet appel, le chasseur tressaillit, puis, à une certaine solennité dans le geste, à quelque émotion dans la voix du jeune homme, il reconnut qu'il touchait à l'un des moments suprêmes de sa vie, et son cœur battit plus violemment encore qu'à l'approche du péril qui venait de les menacer. Pepe sentit aussi qu'il pouvait être de trop et s'éloigna discrètement de quelques pas.

— Mon père, répéta Fabian, car ce nom me sera toujours doux à prononcer, vous avez vécu dans les grandes villes d'Europe et dans nos déserts, et vous êtes à même d'apprécier la différence des uns avec les autres.

— Oui, répondit Bois-Rosé, pendant cinquante ans de ma vie j'ai pu comparer la pompe des villes à la magnificence des déserts.

— Ce doit être un beau spectacle que ces grandes cités où se pressent des milliers d'hommes, que ces palais élevés à côté les uns des autres ; on est heureux de pouvoir y vivre, n'est-ce pas ? Car un jour ne doit jamais ressembler à celui qui l'a précédé.

— C'est en effet bien beau, répondit ironiquement le chasseur, que ces grandes rues dans lesquelles la foule affairée vous coudoie sans cesse, et dans lesquelles le bruit des voitures vous assourdit ; que ces maisons où l'air et la lumière que Dieu prodigue dans les déserts vous sont parcimonieusement mesurés, où le pauvre meurt de misère sur son grabat au bruit des fêtes des riches, où...

Bois-Rosé s'arrêta court ; il comprit tout à coup qu'il faisait fausse route, et que c'était étouffer sur les lèvres de Fabian l'offre qu'il en attendait d'y partager la vie avec lui. Il est si naturel d'espérer ce qu'on désire ardemment ! Le chasseur s'interrompit donc, et il ajouta sans transition :

— Pour ma part, je serais bien heureux d'y finir ma vie.

Aux dernières paroles de Bois-Rosé, Pepe fit entendre une toux formidable.

Fabian croyait avoir mal entendu.

— Alors, reprit-il, la vie des déserts a donc perdu ces charmes que vous vantiez ?

— Hum ! répliqua Bois-Rosé, ce serait une belle vie, si ce n'est qu'on y est exposé à mourir tantôt de soif, tantôt de faim, ou bien par le couteau des Indiens, qui ne vous arrachent jamais la vie sans vous arracher en même temps la chevelure.

La toux de Pepe sembla prendre un caractère convulsif.

— Ce n'est pas là pourtant ce que je vous ai entendu dire si souvent, répondit Fabian étonné.

— Ne le croyez pas, interrompit brusquement l'ex-carabinier en s'avançant ; le matelot, le chasseur de loutres et de castors préférer le séjour des villes aux libres allures des déserts, allons donc ! Ne voyez-vous pas que c'est une impitoyable comédie que joue là le pauvre Bois-Rosé, qui s'imagine, parce qu'il ne peut vivre sans vous, que ce sera un bien vif plaisir, pour un jeune et brillant seigneur comme vous le serez à Madrid, de passer sa vie en compagnie d'une vieille barbe grise comme lui !

— Pepe ! s'écria le colosse d'une voix tonnante en se dressant comme un chêne qui surgirait de terre.

— Je parlerai malgré vous ! s'écria l'Espagnol.

Puis, s'adressant à Fabian.

— Bois-Rosé aller s'enfermer dans une ville, dans la cage de pierre d'une maison ! c'est impossible. Il veut vous tromper sans pouvoir se tromper lui-même ! Le malheureux ! Il sait bien qu'il en mourrait. Savez-vous ce qu'il lui faut ? C'est l'immensité devant lui, c'est marcher comme le soleil, c'est-à-dire sans que rien l'arrête. Il a besoin, pour ses vastes poumons, de l'air du désert imprégné de parfums sauvages, chargé parfois des hurlements des Indiens. Non, non, continua l'Espagnol, le vieux lion ne saurait mourir sur sa litière comme un mulet fourbu.

— C'est vrai ! c'est vrai ! murmura le Canadien en gémissant ; mais sa main fermerait du moins mes yeux !

Et le vieillard, dans l'angoisse de son cœur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Et moi, donc ! s'écria Pepe, touché de cette douleur silencieuse, ne suis-je pas là, moi qui depuis dix ans n'ai cessé de vous aimer aussi comme un frère, moi qui depuis dix ans ai combattu et souffert avec vous ?

Et il secouait rudement la main du chasseur, qui pendait le long de son corps. Fabian vint à son aide :

— Écoutez, dit-il, écoutez tous deux. J'ai trop présumé de ma force morale, continua-t-il ; j'ai cru pouvoir mener de front le soin de ma vengeance et celui de mon ambition. Ma vengeance est satisfaite et mon ambition s'est éteinte. La nuit et la solitude m'ont porté conseil, et j'ai profité d'un exemple terrible. Le grand seigneur est venu mourir ici d'une mort obscure ; le bandit cupide a trouvé son tombeau près des trésors qu'il convoitait. Que leur reste-t-il à l'un et à l'autre ?

Le vieillard leva sur Fabian un œil où l'attendrissement se mêlait à une douce surprise. Il commençait à comprendre, sans oser espérer encore.

— Continuez, dit-il d'une voix tremblante.

— La richesse, reprit Fabian, je m'en aperçois, n'a de valeur qu'à raison des sueurs qu'elle a coûtées et de quel prix l'aurai-je payée ? Je n'ai pas vécu avec vous sans reconnaître toute la sagesse de vos leçons ; cet or me paraît odieux, car j'aurais versé le sang pour profiter de la dépouille des morts ; je n'y toucherais pas.

— Mon enfance, dites-vous, a été entourée de luxe ; je l'ai oublié, je ne me souviens que des jours de ma rude et laborieuse jeunesse. Je suis seul de ma race, libre de mes actions, et j'ai déjà, bien jeune encore, à oublier les morts et les vivants. Oh ! mon père, oh ! mon ami, c'est moi qui vous demande comme une faveur de rester près de vous dans ces déserts, de partager vos dangers et de m'associer à cette vie d'indépendance que nulle autre ne saurait remplacer. Dites, Bois-Rosé, dites, Pepe, le voulez-vous ?

— Corbleu ! si je le veux, répondit l'ex-carabinier d'une voix qu'il s'efforçait de rendre terrible pour cacher son émotion.



— Et vous, mon père, vous ne dites rien ? demanda doucement le jeune homme.

Le vieux chasseur demeurait, en effet, immobile et muet ; sous l'empire d'une joie qui le privait de la parole, il ne put qu'ouvrir les bras et s'écrier d'une voix tremblante :

— Mon fils, mon Fabian ! ici, sur mon cœur !

Et le jeune homme sentit se refermer convulsivement sur lui les bras du géant. Une vie nouvelle commençait pour Bois-Rosé. Il venait de retrouver l'enfant de son affection pour ne plus le quitter ; l'élevant alors lentement vers le ciel comme le nouveau-né qu'un père offre à Dieu :

— Oh ! Seigneur, s'écria-t-il, pardonnez-moi ; mais je n'ai pas la force de le dissuader.

— C'est une résolution dont vous pourriez vous repentir, dit Pepe au jeune homme que le Canadien venait de déposer doucement sur terre après l'avoir meurtri de sa rude étreinte ; réfléchissez-y pendant qu'il est encore temps.

— J'y ai pensé mûrement. Que ferais-je dans un monde que je ne connais pas ? répondit Fabian. J'ai un instant ambitionné la richesse et les honneurs, non pour moi, mais pour les partager. J'espérais encore, il y a quelques jours ; aujourd'hui, je n'espère plus et je rougirais de ne devoir qu'à ma nouvelle condition ce qu'elle m'a refusé quand je n'avais qu'un ardent amour à lui offrir.

Bois-Rosé et Fabian, absorbés dans leurs pensées, ne firent pas attention qu'après s'être un instant assis derrière le tronc des deux sapins qui croissaient sur le sommet de la plate-forme, l'ex-carabinier était descendu à pas lents jusqu'à la plaine. Il semblait poussé par une de ces soudaines et irrésistibles impulsions auxquelles on obéit machinalement sans s'en rendre compte, et dont quelquefois les résultats sont incalculables.

La lune, près de disparaître, jetait ces dernières lueurs sur le val d'Or, quand Pepe se fit doucement jour à travers le rideau de cotonniers et de saules.

Il contempla pendant quelques instants avec une mélancolique attention ce merveilleux sol aux reflets irisés, dont le premier aspect avait été pour lui la cause de si terribles pensées. Pepe ne pouvait se pardonner encore de les avoir conçues, quoiqu'il pût être si fier à juste titre de les avoir étouffées pour toujours.

— Au milieu de ces amas de richesses, se dit-il, que d'âmes moins fortes que la mienne pourront se perdre ! A défaut de pouvoir dépouiller ce vallon de ses trésors, j'en cacherai du moins la vue à ceux que le hasard amènera par ici. Le voyageur passera désormais à côté de cet or sans en soupçonner la présence. Ce sont peut-être bien des crimes dont j'aurai tari la source."

En disant ces mots, Pepe éparpilla du pied le monceau d'or que Cuchillo avait entassé sur son zarape, et, quand il eut dédaigneusement nivelé la surface du vallon, il jeta par-dessus la haie le manteau du bandit. Puis il tira son couteau, coupa quelques brassées d'herbes, de lianes et de joncs, et en couvrit soigneusement le sol.

Rien désormais ne trahissait à l'œil l'existence de l'or sous ce voile de verdure ; le moindre reflet en avait disparu, et comme si la lune eût regretté de ne plus pouvoir caresser de ses rayons cette merveille du Créateur, au moment où Pepe achevait sa tâche, elle achevait aussi sa course et disparaissait derrière les collines.

Pepe revint silencieusement s'asseoir derrière les sapins, sur la plate-forme où le Canadien et Fabian s'entretenaient ainsi :

— Vous choisissez la bonne voie, mon enfant, disait le vieux chasseur. Le front que Dieu a donné à l'homme pour le porter toujours haut ne doit se courber ni sur les livres ni vers la terre, même pour lui demander sa subsistance. L'or dessèche le cœur, le corps s'étiole dans les villes.

— Vous êtes aussi de la race du lion, Fabien, et le désert est son domaine. Dompter un cheval sauvage, pêcher le long des fleuves et des cataractes, chasser dans les bois et dans les plaines qui n'ont ni limites ni maître, lutter de ruses avec ses ennemis, les combattre par la force ; puis, le soir, à la lueur du foyer, à la clarté des étoiles, rêver sous la voûte du ciel, prêter l'oreille à la voix du vent et des arbres, au murmure des eaux, incessante mélodie que la nature chante pour l'homme et que le fracas des villes ne lui permet pas d'entendre, tel est le sort que Dieu lui assigne. Oh ! mon fils, ce sort n'est-il pas digne du descendant des Mediana ?

— Vous entendez, Pepe, s'écria le jeune homme ; avez-vous quelque chose de plus haut à me proposer ?

— Ma foi ! non, dit l'Espagnol, pas même le grade de capitaine des carabiniers royaux, que j'ai tant envié jadis.

— Allez, Fabian, continua le chasseur, la première peau de loutre dont vous toucherez le prix vous causera plus de plaisir que les sacs d'or que vous pourriez récolter ici. Je ferai de vous un tireur comme j'ai fait de Pepe, et à nous trois nous ferons d'excellentes affaires. Il ne vous manque plus à présent qu'un bon rifle kentuckien, et il se trouvera bien quelque bonne âme qui nous en donnera un à crédit, ajouta naïvement le chasseur en finissant.

— Qu'attendons-nous donc pour partir ? dit Fabian avec un sourire arraché à son émotion par la candeur de l'honnête Canadien, qui ne réfléchissait pas qu'il laissait intact un trésor d'une incalculable richesse.

— Laissez-le dire, don Fabian, fit Pepe et en lui touchant le coude. J'ai pris là-bas de quoi payer votre rifle au comptant.

Et Pepe montra à Fabian d'un air de triomphe un grain d'or gros comme une noix, seul emprunt qu'il se fût permis de faire à ce prodigieux amas de richesses, quand il l'avait foulé aux pieds pour le dérober aux yeux des hommes.

Au moment où les trois amis allaient descendre de la plateforme pour se diriger vers l'endroit où ils avaient laissé Gayferos, le silence de la nuit leur permit d'entendre le galop d'un cheval retentir sur le terrain sonore de la plaine.

Une émotion poignante vint frapper le Canadien au cœur, mais il cacha le trouble qu'il ressentait intérieurement.

— C'est sans doute, dit-il sans l'oser croire lui-même, quelque fugitif du camp mexicain qui s'enfuit de ce côté.

— Plaise à Dieu que ce ne soit pas pis ! reprit Pepe ; je ne suis étonné que d'une chose, c'est que la nuit ait été si tranquille, quand il y a non loin d'ici des Indiens rôdeurs, des blancs plus avides que les Indiens et ces trésors damnés près de nous.

— Ah ! j'aperçois le cavalier, dit Fabian à voix basse ; mais la nuit est si noire, depuis que la lune est couchée, que je ne puis distinguer si c'est un ami ou un inconnu. C'est un blanc, j'en suis sûr du moins.

Le cavalier continuait à galoper, et sa course semblait devoir le faire passer loin de la pyramide, quand il fit un brusque détour et s'élança vers le sépulcre indien.

— Holà ! l'ami, qui êtes-vous ? cria Bois-Rosé en espagnol.

— Un ami, comme vous dites, répondit le cavalier dont chacun des trois chasseurs reconnut la voix : c'était celle de Pedro Diaz. Écoutez-moi tous trois, cria-t-il, et faites votre profit de ce que je vais vous dire.

— Voulez-vous que nous descendions vers vous ? demanda le Canadien.

— Non, peut-être n'auriez-vous pas le temps de remonter dans votre citadelle. Les Indiens sont maîtres de la plaine ; nos compagnons ont été presque tous massacrés. J'ai pu à peine échapper au carnage.

— Nous avons entendu la fusillade, dit Pepe.

— Ne m'interrompez pas, reprit Diaz, le temps presse. Le hasard m'a fait rencontrer tout à l'heure un coquin que vous n'auriez pas dû laisser échapper : c'est Baraja. Il conduit vers vous deux pirates de ces déserts et des Indiens apaches que je n'ai pas eu le temps de compter. Je n'ai pu prendre sur eux que quelques minutes d'avance. Ils sont sur mes pas. Adieu ! vous m'avez épargné quand j'étais votre prisonnier ; puisse l'avis que je vous transmets acquitter ma dette envers vous ! Quant à moi, je cours avertir à quelque distance d'ici des amis également en danger, car les forbans qui me suivent ne dissimulent pas leurs projets. Si vous leur échappez, gagnez la fourche de la Rivière-Rouge, et, là, vous trouverez des braves qui...

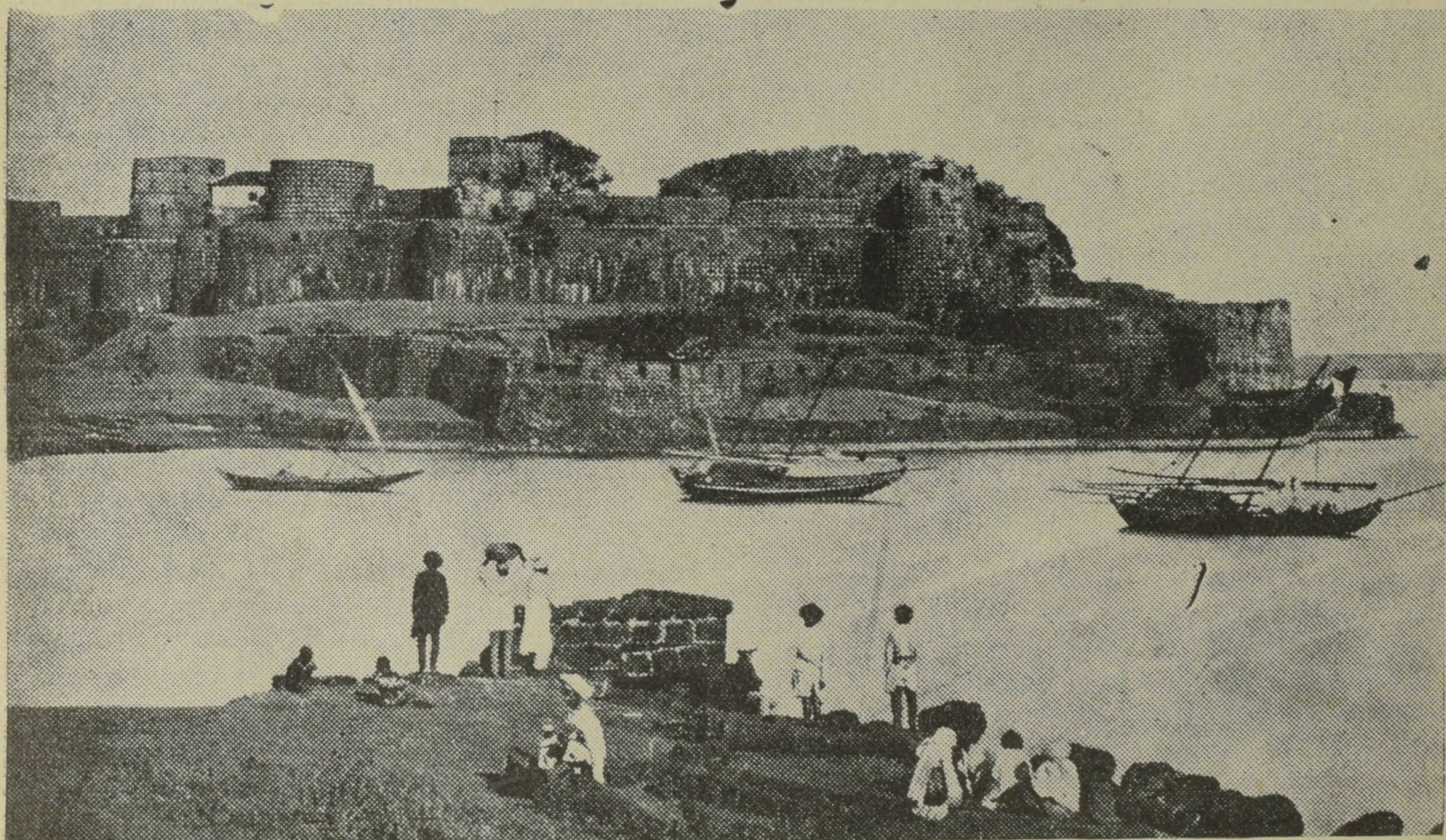
Une flèche décochée par une main invisible passa en sifflant tout près de Diaz et l'interrompit. Le temps pressait, en effet, et, après avoir jeté cet avis incomplet, l'aventurier piqua des deux en criant d'une voix retentissante, comme dernier avertissement à ses amis et comme dernière bravade aux ennemis qui venaient derrière lui :

— Sentinelle, prenez garde à vous !

Et l'écho répétait encore ce cri d'alarme, que déjà Diaz avait disparu dans les ténèbres au milieu de l'immense solitude. En même temps, des loups hurlèrent de différents côtés dans la plaine.

— Ce sont les Indiens, dit Bois-Rosé ; ils ont vu des loups occupés à dépecer le cadavre de ce cheval, là-bas, ils imitent leur voix pour s'avertir ; mais les démons ne peuvent tromper de vieux chasseurs comme nous.

(A suivre)



ANCIEN FORT PORTUGAIS A GOA, DANS L'HINDOUSTAN